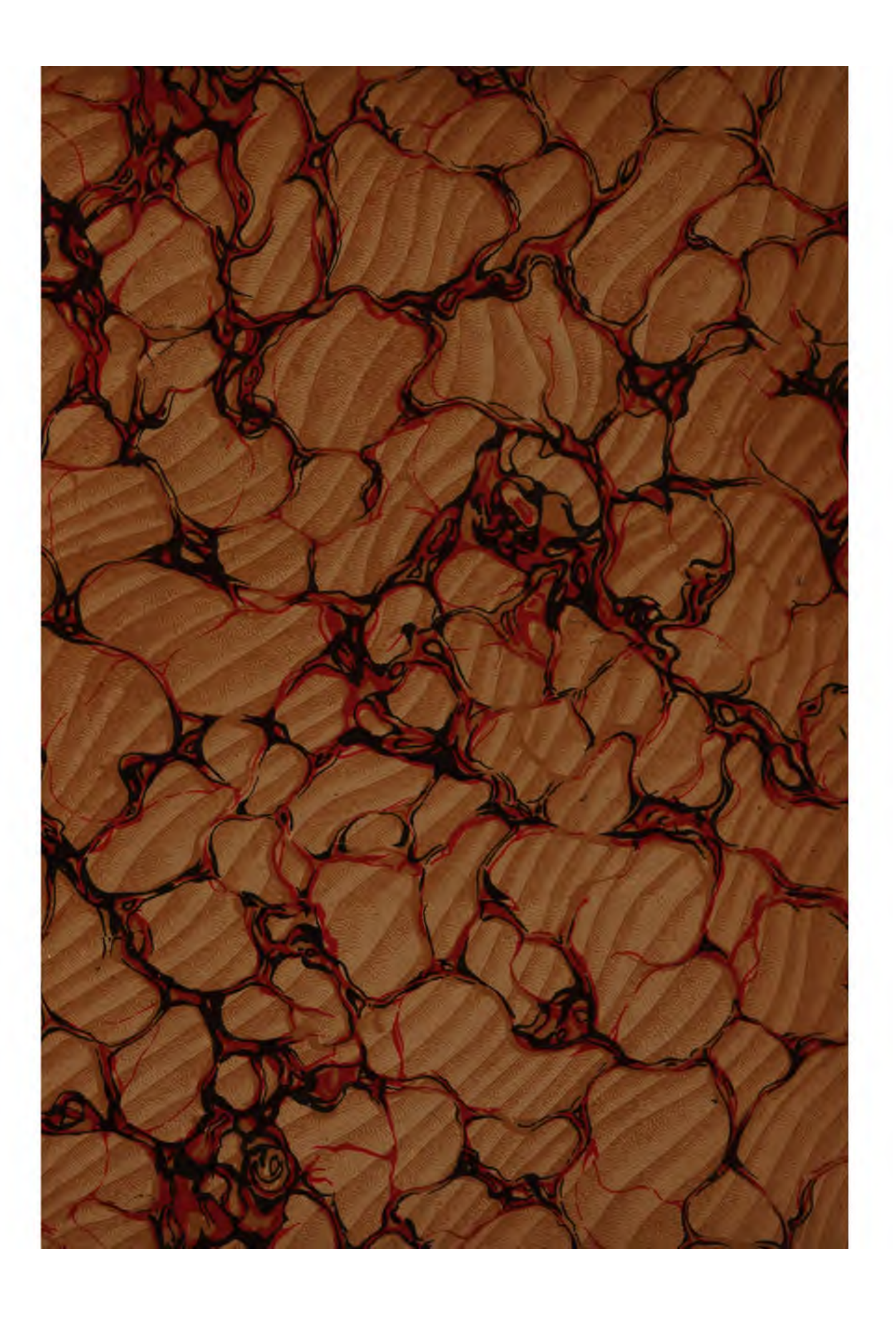
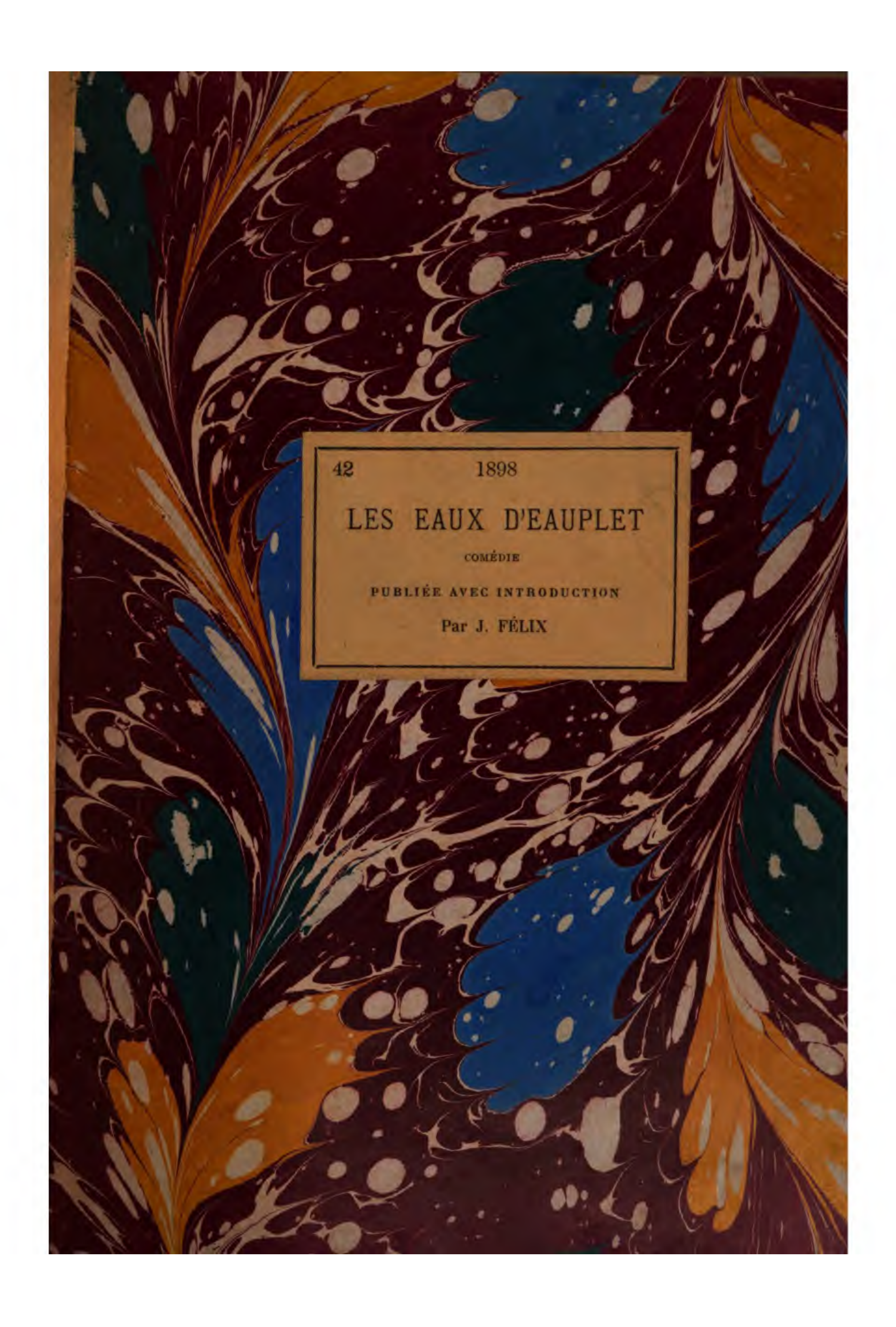


B 1,548,501



UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST




42
1898
LES EAUX D'EAUPLET
COMÉDIE
PUBLIÉE AVEC INTRODUCTION
Par J. FÉLIX

SOCIÉTÉ ROUENNAISE

DE

BIBLIOPHILES

N° 65

—

M. BEAUCOUSIN.

LES

EAUX D'EAUPLET

COMÉDIE

Publiée avec une Introduction

PAR

J. FÉLIX



ROUEN

IMPRIMERIE LÉON GY

—

M DCCC XCVIII

INTRODUCTION

« Et si rien ne nous réussit, nous l'envoyerons aux Bains. » Cette panacée appliquée aux cas désespérés par les docteurs de la Faculté Moliéresque n'avait guère perdu de sa vogue en vieillissant, puisqu'au siècle suivant, dans un couplet qui prône

Un médecin sans grands mots,
D'un sçavoir extrême
Qui n'envoye point aux Eaux
Et guérit lui-même.

la nouvelle de l'arrivée du savant introuvable était saluée par le refrain sceptique :

Va-t'en voir s'ils viennent, Jean !

Vers le même temps, Regnard disait par la bouche de la Lisette de son *Légataire universel* dont le vieux maître se propose d'épouser la jeune Isabelle :

Il a souffert le choc de deux apoplexies,
Qui ne sont par bonheur que deux paralysies ;
Et tous les médecins qui connoissent ses maux
Ont juré Galien, qu'à son retour des eaux,
Il n'auroit sûrement ni goutte sciatique,
Ni gravelle, ni point, ni toux, ni néphrétique.

Sommes-nous mieux et autrement lotis que nos pères, et commettrions-nous un gros anachronisme pour nous

laisser aller à fredonner leur chanson? Si la science a progressé, si ses représentants ont vu leurs rangs se grossir sans que le nombre des souffrances qu'ils soignent ait paru diminuer, le remède traditionnel à nos maux est resté en honneur, concédant une part légitime à l'influence que des distractions modérées exercent sur la santé, et conservant ainsi, en dépit des plaisanteries répétées à travers les années, une efficacité assez prolongée pour que désormais les malades succédant aux malades — « *primo avulso non deficit alter* » — s'inclinent docilement, comme leurs aînés disparus, devant les prescriptions des adeptes de l'art de guérir, qui, sauf quelques infidélités, excusées par les caprices de la mode ou provoquées par les réclames de la spéculation, continuent à accorder leur faveur aux naïades jadis courtisées par leurs prédécesseurs, par eux maintenant patentées.

« La France ne cède à aucun royaume du monde pour sa grande fertilité en sources minérales », écrivait, en 1759, le médecin de Nihell, et à défaut de ce témoignage, la correspondance de Mme de Sévigné suffirait à nous renseigner sur la confiance que la spirituelle marquise et ses amis accordaient à un traitement, accessible alors uniquement à une société choisie que ne rebutaient ni la longueur des voyages, ni la difficulté des communications, ni la cherté des séjours, ou les inconvénients multiples d'incommodes installations.

A ces buveurs ou baigneurs de qualité, notre province était hospitalière : la fréquentation des Eaux de Forges par la famille royale et le cardinal de Richelieu avait accru un renom qui n'allait pas sans profit pour ses habitants

et elle attirait dans le bourg du pays de Bray, à la suite de la Cour de Louis XIII, une affluence chaque année renouvelée de visiteurs de distinction, retenus autour de ses fontaines salutaires, moins parfois par les exigences de leur santé que par des *divertissemens* dont le souvenir inspirait, en 1663, à P. Colletet, leur romanesque narrateur, cette affirmation dont l'audacieuse exagération laisse pourtant transparaître un fond de vérité : « Il y en eut (mesme) quelques-uns qui souhaitterent encore avoir les mesmes maladies dont ils estoient gueris, et que la belle saison, qui avoit amené ces incomparables personnes, ne finit point sitost, afin de voir recommencer les plaisirs qu'ils avoient eu en leur compagnie. »

Avec une notoriété moins bruyante, la Normandie offrait d'autres et plus modestes refuges aux tempéraments délabrés en quête de soulagement. Dans l'enceinte même de sa capitale, la source ferrugineuse de la Maréquerie, dont les promeneurs du square Martainville peuvent aujourd'hui expérimenter gratuitement la vertu réconfortante, réunissait près de son onde, protégée par la sollicitude de l'intendant de la Bourdonnaye, les Rouennais peu soucieux de se risquer à d'onéreux déplacements ; aux portes de la ville, d'ailleurs, ils pouvaient choisir, à l'ouest, dans la vallée d'Yonville, sur les territoires de Bapeaume et de Déville, entre la fontaine de Gemare, la fontaine de Bouillon, la fontaine du Parlement, surnommée fontaine de Jouvence, dont les effets bienfaisants dictaient, en 1603, cette attestation élogieuse à Jacques Duval, docteur et professeur en médecine : « Les diverses opérations de ces eaux, tant du puits de Gemare que du Parlement sont jà

tellement promulguez parmy le pays que vous y voyez aborder les malades, je dy de toutes parts, et ne se passe journée qu'il n'y arrive mille à douze cens personnes. Desquels les uns boyvent sur le lieu, les autres en emportent par bouteilles sur des chevaux ou autrement, les autres en goustent et emportent par un mesme moyen. » Hors des murs également, à l'est, au pied du versant méridional de la côte Sainte-Catherine, dans un site agréable, planté de beaux arbres et descendant par des terrasses jusqu'à la Seine, les jardins du prieuré de Saint-Paul et les bâtiments qu'ils encadraient gracieusement s'emplissaient, aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, d'hôtes joyeux qui se soumettaient sans répugnance à un régime dont la rigueur anodine se tempérait encore par des jouissances soigneusement ménagées, et qui se montraient avec raison crédules aux promesses inscrites dans le programme tracé par de Nihell : « Sans parler des délices de la table, de la nature et du choix des alimens requis pour les buveurs d'eaux minérales froides, est-il dans le royaume une ville plus ouverte que celle de Rouen à tous les agrémens de la société? En est-il une où les Etrangers soient plus élégamment fournis ou plus civilement accueillis? Son air varié par la diversité de nos belles promenades dans la saison des Eaux peut aisément contenter tous ceux qui aspirent le frais ou désirent de la chaleur, et sans être obligés de faire une grande dépense en train et en équipages comme ailleurs, ils y trouveront toutes les aisances de Londres et de Paris. »

Comment demeurer insensible aux avantages si complaisamment énumérés ? Malades ou non, les gens du bel air

ne pouvaient résister à ce patriotique appel, et le monde où l'on s'amuse contracta la douce habitude de venir aux fontaines d'Eauplet (Eau Pleut, selon Gomboust), goûter avec leur boisson fortifiante les agréments compatibles avec des soins qui admettaient en partage et en un rang presque privilégié les raffinements de la bonne chère, les charmes de la promenade, les émotions du jeu, les entreprises de la galanterie. Pendant le temps que les Bénédictines occupèrent le monastère, mais surtout après qu'elles l'eurent quitté, en 1650, pour rentrer à l'abbaye de Montivilliers, dont il dépendait, des améliorations importantes et des embellissements successifs avaient fini par faire de cet établissement, au dire de Farin, « un lieu de plaisance », où sous les charmilles qui ombrageaient les joueurs de boules ou les abatteurs de quilles, s'isolant dans le mystère des bosquets ou arpentant les longues allées de tilleuls, autour de la Saint-Paul, de l'Argentée, de la Céleste, de la Dorée, se rencontrait une foule bigarrée dont H. Grisel, dans ses *Fastes rouennais*, nous a laissé le vivant tableau, enfants, vieillards, jeunes filles accompagnant leurs mères, prêtres, moines et religieuses de tous ordres, aventuriers des deux sexes aussi. Ce gai séjour était, on le devine, le but de fréquentes excursions et, conduit une fois par des amis qui s'y rendaient chaque matin, l'auteur de la *Muse normande* consignait dans sa pièce des *Ydropotes* l'impression ressentie par le poète latin son contemporain dont il complète le témoignage en raillant la banalité des bavardages échangés entre causeurs qui n'ont rien à se dire :

Je ne vo diray point les diverses contrées
Des personnes qui sont en ce lieu rencontrées,
Tous les z'abits divers et les plaisants discours
Qui vont débagoullant ensemble tous les jours,
Où n'est point oublié chen que dans ses gazettes
A pu dire et mentir stilla qui le z'a faites.
Les femmes, d'autre part, sont ensemble o gardin,
O no peut s'asseurer qu'un claquet de moulin
Ne fait point tant de brit coume y font (par me n'ame):
L'une quemenchera par « Dieu vous gard, Madame!
« Quemen voz portez-vous?.......... ....
....
« Rendez vous bien le z'iaux? vo z'en prenez, je jure,
« (Au moins à me n'advis), beaucoup outre mesure,
« Je n'en pourrois pas prendre un tel nombre que vous. »
....
L'autre devisera des faits de son mesnage,
L'autre de femme en couche, o bien de mariage,
Et mille autres discours......................

Prolixe d'ailleurs comme un prospectus, et non moins louangeur en faveur de l'eau merveilleuse qui

... guarit la goutte sciatique,
La pierre, la gravelle et yautre mal de reins
..... déride les fronts, fait rajeunir les teins,
....

David Ferrand finit par proclamer qu'elle

..... a queuque chose en elle de divin
Pour faire comme a fait tant de divers miracles;

Son enthousiasme de néophyte l'incite à lui attribuer un mérite, je ne dis pas une vertu, qui la rend aussi secourable aux peines de cœur qu'aux infirmités physiques ; il n'hésite pas à lui confier cure si délicate, et lance aux intéressés cette malicieuse promesse :

A fait o z'amoureux passer leu z'avertin.

Ont-ils écouté la voix du rimeur populaire qui les envoyait dans le riant endroit où, sous les auspices de la coquetterie et de l'oisiveté, se nouent et se dénouent chaque jour au gré d'un caprice réciproque des relations fugitives, dans lesquelles les sensations se substituent aux sentiments et dont la scandaleuse irrégularité n'est qu'à demi gazée par les dehors d'une élégance affectée ? Ils y auront appris bientôt que

L'amour (hélas ! l'étrange et la fausse nature !)
Vit d'inanition et meurt de nourriture.

et l'on peut craindre que, succombant volontiers à la démangeaison obsédante de mettre en pratique ce poétique adage, ils ne se soient consciencieusement ingéniés à se prouver que le plus infaillible, sinon le plus moral moyen d'éteindre cette passion, ce serait..... de la satisfaire. Travers blâmable assurément, mais persistant en dépit des objurgations d'une saine et sévère raison, depuis Ménélas jusqu'à Gavarni « les maris font toujours rire » ; les infortunes conjugales suffisent presque à défrayer la verve gauloise de nos vieux conteurs, et voici que, devançant les mauvais plaisants qui baptisaient du nom de train

jaune le convoi qui ramenait du samedi au lundi les époux parisiens auprès de leurs femmes restées en villégiature à Dieppe ou à Trouville, se présente dans une des pièces de théâtre consacrées aux hôtes des Eaux de Saint-Paul, un jeune fat dédaigneux de ce langage réservé que Th. Gautier impose aux personnages de sa comédie du *Tricorne enchanté* :

> Monsieur Géronte était, sois-en bien convaincu,
> Ce qu'en termes polis on appelle *trompé*.

qui s'écrie avec la liberté alors autorisée, depuis condamnée par notre pruderie : « Qui dit Eauplet, dit la Manufacture des cocus. » Usurpée ou méritée, semblable réputation, grandie par l'ardeur de la vantardise ou la légèreté de l'indiscrétion, n'était pas pour diminuer l'affluence des gens dont les loisirs inoccupés se flattaient de lutter victorieusement contre l'ennui, que les carrosses y voituraient et que les bateaux y débarquaient, non sans encombre parfois, et dont la voix pouvait s'unir à celle des bergères dont on lira plus loin les chansons, pour entonner ce couplet :

> D'Eauplet vantons les beautez,
> Il vaut le séjour d'Amathonte,
> Pour quelques maris maltraitez
> Mille amans y trouvent leur compte.

La providence avait dispensé avec profusion les bienfaits d'une eau salutaire dont le voisinage d'une grande ville rendait l'usage précieux à ses habitants ; l'indifférence

et la négligence des hommes les ont anéantis. De ce brillant passé, qui semblait si vivace, rien n'existe plus : adieu gaietés d'antan, plaisirs innocents et joies clandestines, inclinations sincères et affections mensongères, relations amicales et liaisons coupables, rendez-vous où s'échangeaient des serments bientôt emportés par le vent, distractions de bon goût, malaises simulés, faiblesses imaginaires, guérisons nombreuses et rapides, souffrances calmées, vapeurs dissipées, nerfs apaisés; des jardins, plus de trace; les sources sont taries, ou se perdent inutiles dans un sol sur lequel des constructions nouvelles remplacent les gracieux édifices qui abritaient une frivole, mais aimable compagnie, et l'existence de cet ensemble harmonieux dont un plan, dressé en 1763 par l'architecte Gilbert, et conservé aux archives départementales, rappelle les pittoresques dispositions, n'est plus révélée aujourd'hui que par les vestiges à peine apparents d'un conduit retrouvé dans la propriété habitée par un de nos plus sympathiques confrères qui honore dans l'industrie un nom doublement cher à l'Université, et dont s'enorgueillit légitimement la science de l'histoire.

Survivant aux monuments et attestant la supériorité des œuvres intellectuelles sur les créations de la matière, les lettres ont entretenu jusqu'à nous le souvenir des fontaines de Saint-Paul, et sur leurs propriétés, leur composition, leur fonctionnement et le rayonnement qu'elles exerçaient dans notre région, la bibliographie nous a transmis des témoignages de nature à satisfaire les curiosités les plus éveillées. Pour en demeurer persuadé, l'on n'a qu'à consulter les ouvrages suivants :

JACQUES DUVAL. — *L'Hydrothérapeutique des fontaines médicinales nouvellement découvertes aux environs de Rouen.* — Rouen, 1603.

BALTHASARD NÉEL. — *Dissertation sur les eaux minérales de nouvelle découverte de Saint-Paul.* — Rouen, 1708.

MICHEL ESTARD. — *Dissertation... touchant la nature et les effets des eaux minérales et médicinales de Saint-Paul de Rouen.* — Rouen, 1717.

DE NIHELL. — *Traité des eaux minérales de la ville de Rouen.* — Rouen, 1759.

GIRARDIN et PREISSER. — *Analyse des eaux naturelles du pays.* — *Précis de l'Académie de Rouen*, 1843.

GIRARDIN. — *Recherche de l'arsenic et du cuivre dans les eaux ferrugineuses de Saint-Paul.* — *Id.*, 1848.

EMM.-LOUIS BLANCHE. — *Des Eaux ferrugineuses de la Seine-Inférieure.* — Thèse inaugurale à la Faculté de médecine de Paris, 6 mars 1849.

LE PLÉ. — *Les Eaux minérales de Rouen autrefois et aujourd'hui.* — Rouen, 1873.
(M. Le Plé y mentionne d'autres documents imprimés et manuscrits qui complètent cette nomenclature).

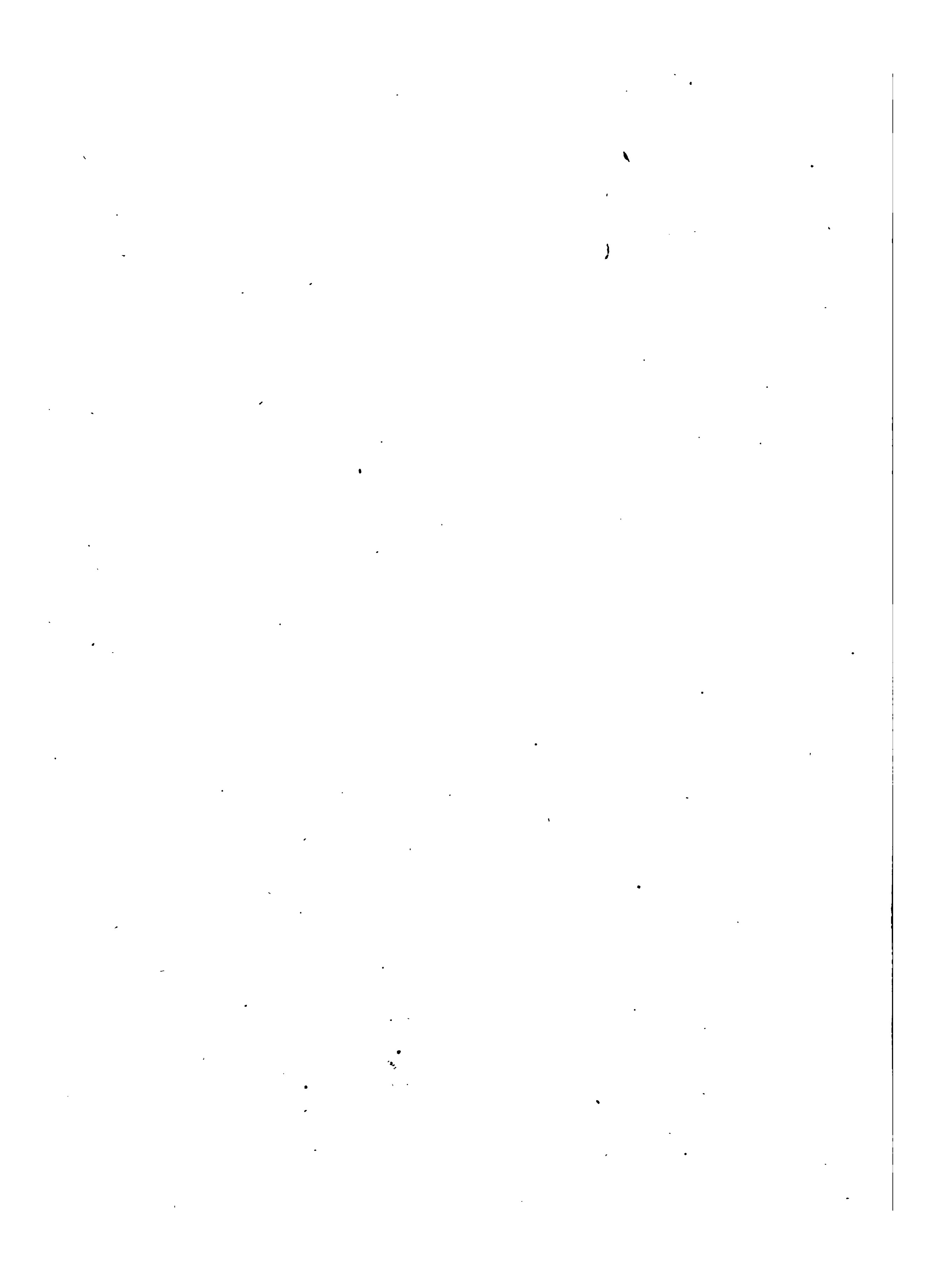
H. GRISEL. — *Les Fastes de Rouen* (juin), édités par M. Bouquet pour la Société des Bibliophiles normands.

La Muse Normande (tome II, p. 111), éditée par M. A. Héron pour la Société rouennaise de Bibliophiles.

Les Eaux d'Eauplet et *La Critique de la Comédie des Eaux d'Eauplet* que publie la Société rouennaise de

Bibliophiles ne sont-elles pas, d'ailleurs, l'écho fidèle, comme eux joyeux, des jours de fête dont le petit village de pêcheurs enrichi par la présence de ses visiteurs urbains était devenu le théâtre ? Par leur extrême rareté, ces deux plaquettes appelaient la réimpression ; mais là n'est pas leur unique mérite, et les lecteurs qui vont goûter, dans une action lestement menée, la verve piquante, les fines saillies, les situations amusantes, les vives réparties, la bonne humeur, les mots heureux, nous reprocheraient de retarder leur plaisir en déflorant ces séduisantes qualités par une ennuyeuse et inutile analyse et ils s'empresseront de se joindre à nous pour remercier M. Lormier d'avoir bien voulu, avec sa bonne grâce habituelle, les extraire pour un temps de sa riche bibliothèque afin de nous en offrir l'obligeante communication.

J. F.



LES EAUX D'EAUPLET, COMEDIE.



A ROUEN,
Chez PIERRE CAILLOUE'
Cour du Palais.

AVEC PERMISSION.

ACTEURS.

NARCISSE, *petit Maître amoureux d'Elize.*
CRAPULON, *gros Abbé goinfre, Oncle d'Elize.*
ELIZE.
DORIMENE, *vieille Baronne amoureuſe.*
FLORE, *fille d'Opera.*
COLAS, *Païſan nouveau Marié.*
BARBE, *femme de Colas.*
BRIGANTIN, *Chevalier d'induſtrie.*
NIGAUDEVILLE, *jeune ſot, fils d'une ſœur d'Anſelme.*
SCAPIN, *Valet de Narciſſe.*
MARINETTE, *Suivante d'Elize.*
ANSELME, *Pére de Narciſſe.*
Vn petit Laquais.
Vne Bohemienne.
Vn Berger.
Vne Bergere.
Vn Païſan.
Troupe de Bohemiens & de Bohemiennes,
Troupe de Bergers & de Bergeres,

La Scene eſt dans le Jardin où l'on prend les Eaux.



A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.



ADAME,

Vous serez peut-être surprise de voir vôtre Nom à la tête de ce Divertissement, & qu'on ait osé sans vôtre aveu le produire sous vos auspices. Mais, MADAME, on n'a pas du goût & de la bonté infiniment, sans que cela se sçache dans le monde ; prenez-vous en donc au bruit public, qui vous fait connoître en cette Ville, pour la Protectrice des Arts agréables ; des Plaisirs innocens du Théâtre, & généralement de tout ce qui a raport à l'Esprit. Si j'avois été aussi heureux dans le choix des caractéres qui composent cette Comédie, & dans la maniere dont je l'ai conduite, comme je l'ai été à trouver un Nom capable

de donner du relief à un Ouvrage, & digne de prevenir favorablement les Lecteurs, j'aurois tout lieu de m'attendre à une aprobation générale. L'Equité la plus éclairée est l'apanage de la Famille dont vous sortez, aussi-bien que de celle à qui vous êtes alliée; mais ce n'est point ici où je voudrois en placer l'Eloge. Je ne dois avoir en vûë que les Graces qui sont inséparables de vôtre Personne. Elles vous porteront à recevoir d'un œil content ce Present, quelque médiocre qu'il puisse être ; & j'aurai toûjours ateint à mon but, si j'ai pû vous donner une marque de mon zéle, & du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MADAME,

Vôtre trés-humble & trés-obéïssant
Serviteur. ***

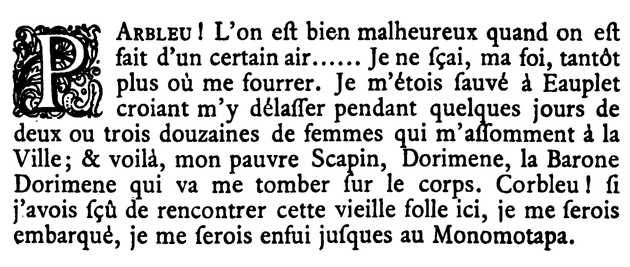


LES EAUX D'EAUPLET, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

NARCISSE, SCAPIN.

NARCISSE.



PARBLEU ! L'on eſt bien malheureux quand on eſt fait d'un certain air...... Je ne ſçai, ma foi, tantôt plus où me fourrer. Je m'étois ſauvé à Eauplet croiant m'y délaſſer pendant quelques jours de deux ou trois douzaines de femmes qui m'aſſomment à la Ville; & voilà, mon pauvre Scapin, Dorimene, la Barone Dorimene qui va me tomber ſur le corps. Corbleu ! ſi j'avois ſçû de rencontrer cette vieille folle ici, je me ſerois embarqué, je me ſerois enfui juſques au Monomotapa.

SCAPIN.

Eh, Monſieur, ne vous allarmez pas tant. Sans recourir ſi loin je vai vous enſeigner un expédient pour vous tirer d'affaire. Aïez l'œil au guet, & quand vous verrez que Madame la Barone voudra tomber ſur vous, faites un demi tour à droit, & laiſſez-là tomber par terre.

NARCISSE.

Tu fais le plaiſant à contre-tems. Sçais-tu bien qu'elle n'a jamais voulu me lâcher, que je ne lui aie promis poſitivement que je mangerai avec elle tout le tems qu'elle demeurera à Eauplet ?

SCAPIN.

Cela eſt triſte.

NARCISSE.

Cette maudite femme pour m'avoir vû rire une fois chez une Marquiſe de mes amies, qui racontoit une de mes proüeſſes amoureuſes, & le tour plaiſant que je fis à certain jaloux, s'alla coëffer de moi juſques à la folie. Il eſt vrai, que j'ai les dents aſſez paſſables, & le ris un peu joli. Prenons une priſe de Tabac, pour diſſiper le mal de tête que cela me donne.

(Il ſe barboüille le nez.)

SCAPIN.

Vous avez les dents aſſez paſſables, & le ris un peu joli, cela eſt vrai ; mais......

NARCISSE.

Comment ?

SCAPIN.

Mais......

NARCISSE.

Eh bien !

SCAPIN.

Le dirai-je ?

NARCISSE.

Parle, ſi tu veux.

SCAPIN.

Vous ne vous fâcherez pas ?

NARCISSE.

Non, dis ce que tu as à dire.

SCAPIN.

C'eſt que...... tenez, Monſieur, vous avez un fichu nez, quand vous le barboüillez comme cela.

NARCISSE.

O le ſot ! ne vois-tu pas que c'eſt-là le fard & les mouches d'un Cavalier du bel air ? Bien des gens, des Dames même, veulent s'en mêler aujourd'hui ; mais il y a une maniere..... C'eſt un talent que tout le monde n'a pas. La, la, la, lera. *(Il fredonne)* Scapin ?

SCAPIN.

Monſieur.

NARCISSE.

Tu ne ſçais pas ?

SCAPIN.

Quoi ? Monſieur.

NARCISSE.

Devine.

SCAPIN.

Eſt-ce quelque choſe de nouveau ?

NARCISSE.

Oüi.

SCAPIN.

Et qui ne vous eſt jamais arrivé ?

NARCISSE.

Ah ! parbleu, non.

SCAPIN.

Vous avez pris la reſolution de me paier mes gages.

NARCISSE.

Le fat !

SCAPIN.

Vous dites bien. Je ſuis un vrai fat de croire que vous me paierez un jour. Vous devriez pourtant bien ſonger, que le pauvre Scapin......

NARCISSE.

La, la, lira. *(Il fait quelque pas de Danſe.)* Que dis-tu de ce pas-là ?

SCAPIN.

Je dis, Monſieur, que c'eſt domage qu'on ne vous ſerve pas en Chanſon, vous paieriez merveilleuſement bien en Danſe.

NARCISSE.

Oh ! pour cela, je ſuis vraiement univerſel. Je chante, je danſe, je jouë de la Viole ; je me mets à charmer. Pour en fait d'armes, je n'y ſuis que trop habile : Il te ſouvient, je penſe, de cette nuit où pour avoir ſouffleté deux ou trois Donzelles, enfoncé leur porte, & mis le feu à leur pailler, je fus aux priſes avec un Commiſſaire, & je ne ſçai combien

de coquins d'Archers. Les coups d'épée ne me coutoient rien. J'étois un Achile, morbleu ! Un Pirrhus.....

Et le fer à la main, les yeux étincelans
Je fortis en Heros de ces taudis brûlans.

Le bel endroit! Je déclame comme Baubourg.

SCAPIN.

Autre talent qu'il faut mettre en ligne de compte.

NARCISSE.

A propos, tu m'as fait oublier ce que je te voulois dire....... Ah ! mon Pere m'a écrit.

SCAPIN.

Je le croi.

NARCISSE.

Il me mande qu'il veut me marier. Quelle diable d'idée Bourgeoife ! Mais je n'en ferai rien. Il dit qu'il s'eft déterminé à cela pour mettre fin à mon libertinage, & me fait, s'il vous plaît des corrections. Ah, ah, ah. *(Il rit.)* Tu fçais comment j'ecoute tout cela ?

SCAPIN.

Vous êtes un Heros pour l'indocilité.

NARCISSE.

Je me fuis échapé en partie de Roüen, pour éviter de le voir ; car il ajoûte qu'il part, & que la Demoifelle qu'il me deftine doit être déjà arrivée avant fa Lettre avec un de fes Parens.

SCAPIN.

Monfieur vôtre Pere a tort de vous faire des corrections ; il devroit fe mettre à la raifon en ne fongeant pas tant à vous y mettre. Mais aprés tout, il fe pourroit que fa penfée

fut bonne ; & fi la femme qu'il vous a choifi étoit d'une certaine figure...... Que cela fut fuivi...... Enfin, qu'elle fût digne de vous attacher, je vous confeillerois fort de ne pas regimber, & vous laiffer conduire. Je croi pour lors que le pauvre Scapin pourroit retirer de vous quelque falaire. J'en perdrois, à la verité, le beau titre de

Gentilhomme Laquais fervant pour fon plaifir,

Mais Scapin n'a point de vanité.

NARCISSE.

Marier un Cavalier de mon âge, & fait comme je le fuis ! Ah ! fi, fi, fi, te dis-je, l'on n'y penfe pas. Je me dois, tout au moins, encore une vingtaine d'années au Public, avant que d'en faire la fotife. Mais quel drôle d'ambigu s'avance de ce côté-ci avec des femmes ? C'eft une efpece d'Abbé en cravate.

SCAPIN.

Meffieurs les petits colets s'accoftent toûjours de jolies femelles.

SCENE II.

NARCISSE, SCAPIN, CRAPULON, ELIZE, MARINETTE.

ELIZE.

QUoi ! mon cher Oncle, vous ne fentez point que les Eaux aient encore fait en vous l'effet que vous vous en étiez promis ?

CRAPULON.

Ma chere enfant, cela ne va point bien du tout. Je n'ai nul apetit. Quoique ces peftes de boüillons m'ayent furieufement lavé les boyaux, j'ai eu toutes les peines du monde ce matin d'achever mon Chapon, & mes trois Poulets ; & j'ai avalé avec répugnance ma douzaine d'aîles de Perdrix. Sans le Vin qui me foûtient encore, je tomberois fur les dents.

MARINETTE.

Le pauvre homme ! Il ne fait que fes fix repas.

CRAPULON.

Je ferois pourtant bien-aife de me r'avoir un peu pour vôtre Nôce. Voilà un Cavalier qui nous regarde.

NARCISSE.

Je fuis vôtre ferviteur, & le trés-humble ferviteur de vôtre charmante Compagnie. Monfieur l'Abbé eft de trés-bon goût, à ce que je vois, & Mademoifelle à des yeux......

CRAPULON.

M. ce n'eft pas ce que vous penfez.

NARCISSE.

Ah ! M. l'Abbé, le mal que j'y penfe puiffe me venir !

CRAPULON.

C'eft que les jeunes gens font un peu fujets à caution, & croient que les autres...... Ne vous fâchez point de cela, Monfieur, j'ai été moi-même à votre âge, &...... Il eft vrai que mon équipage étoit different de celui où vous me voyez. J'étois Officier fur les Galeres.

NARCISSE.

Bonnes Troupes, morbleu !

CRAPULON.

Oh ! pour cela, je n'ai fait que trois Campagnes : mais je puis dire ſans vanité, que j'ai plus détruit de Gibier moi ſeul à coups de dents que ſix de mes Camarades. O le bon tems ! Je ſeſſois ma demie douzaine de bouteilles de Vin de Champagne aprés mes repas que rien n'y manquoit.

NARCISSE.

Par la ſambleu ! Je ſuis ravi de faire connoiſſance avec vous, vous ne m'avez point l'air pedant du tout, & je jurerois ma foi que vous tenez vôtre Bibliotheque à la Cave.

CRAPULON.

Ha, ha, ha. (*Il ſoûrit.*)

SCAPIN, *à Marinette.*

Il nous faut faire auſſi connoiſſance nous deux. Vous m'avez l'air d'être de bon commerce. Comment vous apellez-vous ?

MARINETTE.

Marinette.

SCAPIN.

Vous êtes mon affaire. J'aime les Marionnettes à la fureur.

(*Marinette fait la Reverence.*)

NARCISSE.

Nous allons paſſer ici, à ce que je voi, le tems fort agréablement. Tandis que ceux qui ont affaire des eaux ſe laveront à leur dévotion, nous verſerons Monſieur l'Abbé & moi des verres de Vin ſur nos Poumons, hem ! hem ! Je les ai, morbleu ! fermes hem ! hem ! Mademoiſelle ſera de la Compagnie, & ſuivra quelquefois nôtre exemple ; car c'eſt le bon air des Dames à l'heure qu'il eſt.

ELIZE.

Monſieur, je ne boi jamais.

NARCISSE.

Comment ? Monſieur l'Abbé, vous laiſſez prendre un ſi mauvais pli à ce charmant tendron ?

CRAPULON.

Ma Niéce eſt ſobre & réſervée, auſſi va-t-on la marier.

NARCISSE.

C'eſt donc-là Mademoiſelle vôtre Niéce ? ah ! pardon, Monſieur l'Abbé, pardon, Permettez que je vous embraſſe; que je vous baiſe; des deux côtez; encore, pour vous feliciter....... Mais vous allez la marier, dites-vous ?

CRAPULON.

Oüi, Monſieur. Mon frere en mourant me chargea de ſa tutelle. Je lui trouve aujourd'hui un parti honnête. Je ne le laiſſe pas échaper.

NARCISSE.

Et vous apellez le prétendu de Mademoiſelle.....

CRAPULON.

Monſieur, vous ne connoiſſez pas cela.

NARCISSE.

Enfin, je ne veux pas entrer dans vos ſecrets..... trop heureux !

CRAPULON.

Monſieur, je ſuis un peu preſſé; pardonnez-moi, ſi je vous quitte. J'ai beſoin d'alimens. Mais nous nous reverrons. Allons, ma Niéce.

NARCISSE.

Adieu, M. l'Abbé, adieu l'aimable Oncle de la plus charmante des Niéces (*à Elize*), Madame.....

(*Il la faluë en petit Maître.*)

ELIZE.

Vôtre fervante, Monsieur.

SCAPIN, *à Marinette.*

Adieu, la Crême de toutes les fuivantes. L'aiguille de mon inclination fe tourne toute entiére du côté de l'Aimant de vos charmes.

MARINETTE.

Bon jour.

SCENE III.

NARCISSE, SCAPIN.

NARCISSE.

Percé jufques au fond du Cœur
D'une atteinte imprévûe auffi-bien que mortelle.

Ouf! mon pauvre Scapin, me voilà criblé. Une grêle de dards vient de fondre dans mon ame. As-tu remarqué ces yeux?...... Cet air modefte, cette douceur & cette nobleffe en même tems? As-tu bien entendu tout ce qu'a dit fa belle Bouche.

SCAPIN.

Elle a dît, je penfe, un mot ou deux que je n'ai pas trop écoutez.

NARCISSE.

Un mot ou deux ! Ah, ventrebleu ! Toute ſa perſonne n'a ceſſé de me parler.

SCAPIN.

Et que vous a-t-elle dit, s'il vous plaît ?

NARCISSE.

Ce qu'elle m'a dit ? Qu'il faut que je la poſſede, ou que je me caſſe la cervelle d'un coup de piſtolet.

SCAPIN.

Oh ! Oh ! Je n'aurois pas dit, à la voir, qu'elle donnât de ſi mauvais conſeils. Voyez un peu ces chatemites.

NARCISSE.

Tien, mon pauvre Scapin, j'y ſuis déterminé.

SCAPIN.

A quoi, Monſieur ?

NARCISSE.

A rompre ſon mariage.

SCAPIN.

Et comment vous y prendrez-vous. S'il vous plaît ?

NARCISSE.

Je ne ſai. Reves-y un peu.

SCAPIN.

Ma foi, Monſieur, j'y rêverois inutilement.

NARCISSE.

Attend...... Ah ! parbleu ! Il me vient dans l'idée un expedient infaillible. Je la tiens, mon enfant, je la tiens. Embraſſe-moi.

SCAPIN.

Hé bien, Monſieur, cet expedient ?

NARCISSE.

Allons. Il faut l'enlever.

SCAPIN.

Je n'atendois pas cela de vous. Diantre ! où avez-vous pris cette belle penſee ?

NARCISSE.

L'amour, mon enfant, l'amour.....

SCAPIN.

Allons donc, Monſieur, enlevons l'Oncle, la Niéce, la ſuivante, & amenons nôtre capture en Turquie.

NARCISSE.

Sçais-tu bien, coquin, que ces airs railleurs ne me conviennent pas, & qu'ils pourroient t'attirer ?.....

SCAPIN.

Moi, railler ? Monſieur, Dieu m'en préſerve. Enlevons, vous dis-je. J'y ai mon intérêt auſſi-bien que vous ; & la ſuivante m'a terriblement donné dans le gizier. Mais vous êtes ſans un ſou ?

NARCISSE.

Hé bien ! cours à la Ville. Va-t'en trouver quelque honnête Uſurier qui te prête trente piſtoles ſur mes nipes.

SCAPIN.

Vos nipes, Monſieur? Avez-vous oublié, que Madame la Reſſource les a toutes juſqu'au dernier chauſſon ? Il ne vous reſte que l'habit que vous avez ſur le corps ; & ſi vôtre Blanchiſſeuſe ne vous ſervoit un peu par inclination, tout vôtre linge auroit quitté vôtre ſervice.

NARCISSE.

Quoi ? tu ne trouveras pas vingt-cinq piſtoles ?

SCAPIN.

Pas un ſou, Monſieur.

NARCISSE.

Voilà qui eſt fatal. Hé bien, prend la clef de ma caſſette, tu y trouveras une trentaine de Lettres amoureuſes, cours avec elles chez le premier Imprimeur, c'eſt autant de loüis que l'on va te compter. Mais non, rend moi ma Clef. Je vais demander cinquante piſtoles à la vieille Baronne. Elle me les donnera, où je vais, je te le jure, la faire mourir à mes yeux par mes froideurs.

SCAPIN.

Vous avez de l'eſprit quand vous voulez, comme un Docteur. Courage, Monſieur, nous enlevons pour cette fois-ci.

NARCISSE.

Je cours.

SCENE IV.

SCAPIN.

O Maître fou ! Que je te connois de Compagnons dans le monde ! Monſieur eſt las de femmes qui ſe donnent. Il veut en enlever.

Pain dérobé réveille l'apétit.

Me voilà en bonne condition ! Nous ne dormons non plus que des Loups-garoux. Nous trotons tout le jour ; &

ſi je n'avois l'eſprit d'être quelquefois le marchand de ſes nipes, je ſerois toûjours ſans un ſou. Cette induſtrie dont il n'a pas le loiſir de ſe formaliſer ; quelque bonne fortune qui me revient, lorſque j'attends mon Maître dans l'Antichambre, tout cela, à la vérité, m'accoquinit un peu. Si ſon Pere pourtant pouvoit le marier !..... Qu'eſt-ce que je vois ? Où vont ces bonnes gens avec leurs ſabots ? C'eſt quelque ménage campagnard. N'y aura-t-il pas moien de rire à leurs dépens ?

SCENE V.

SCAPIN, COLAS, BARBE.

COLAS.

BArbe, je penſons que c'eſt ici.

BARBE.

Eh, ma fy, puiſque Dieu nous a baillé une langue ſervons-nous en. Vois-tu, Colas, ce biau Monſieur !

COLAS.

Je n'avons pas la breluë.

BARBE.

Demandes-lui.

COLAS.

Pargué je ne le connoiſſons pas.

BARBE.

Hé va donc. Dequoi as-tu peur ? j'avons bien parlé moi, au fils du Seigneur de nôtre Village, ſans que cela ait déchiré nôtre robe.

COLAS.

Tu as parlé au fils de Monſieur, toi ? Et qu'eſt que tu li as dit ?

BARBE.

J'étiem dans le Pré à batifoler avec Thoinon. Il m'aprochit, j'étiem toute ébaubie, il levit ma gorgerette, & me demandit si j'étiem nourrice. J'y répondimes dea, que nennin.

COLAS.

Morgué, nôtre minagere, pis que tu as tant de courage, & que tu as la langue ſi bian penduë, parle à ſtici.

BARBE.

Parles-y toi.

COLAS.

Avance. *(Ils ſe pouſſent l'un l'autre.)*

BARBE *faiſant la Révérence.*

Mon biau Monſieur.

SCAPIN.

Qu'eſt-ce qu'il y a pour vôtre ſervice ?

BARBE.

Si je ne ſommes pas dans le chemin, boutez-nous-y. Je demandons les ïaux.

SCAPIN *d'un air grave.*

Vous êtes donc malades ?

COLAS.

Monſieur, je ſommes en minage depis trois ſemaines, en ça, & je ſommes tant échaufez, que je n'en pouviem plus.

SCAPIN.

Oh, oh, ceci merite attention. Vous ne pouviez pas vous mieux adreſſer.

COLAS.

Monſieur, faroit-il point l'Apoticaire ?

SCAPIN.

Oh ! pour Apoticaire, non. Ce métier-là ſent trop le lavement. Si vous diſiez le Medecin......

BARBE.

Monſieur eſt donc le Medecin ?

SCAPIN.

Oüi, oüi, le Medecin. Donnez-moi vôtre bras, la Belle.

COLAS.

Hola, hola, Monſieur le Medecin, où diantre ma femme a-t-elle donc le poulx ? Vous le cherchez juſqu'à par-deſſus le coude.

SCAPIN.

Voilà une jeune femme qui a beſoin de nous. Or ça, dites-moi, mon ami, il faut que vous me l'envoyiez à la Ville. Je veux lui faire prendre les bains pendant huit jours.

COLAS.

Je les irons donc prendre avec elle, Monſieur ; car je ne nous quittons pas. Je nous aimons comme deux Pigeons.

BARBE.

Eh ! Colas, ſi tu n'es point malade, tu n'as pas beſoin de prendre les remedes de Monſieur.

COLAS.

Qu'eſt-que tu veus dire ? Va, je ſommes plus-malades que te.

SCAPIN *en prenant le poulx à Colas.*

Vous ? Point du tout. Vôtre poulx marque une parfaite ſanté.

COLAS.

O ſangué, Monſieur, mon poulx dira tout ce qui lui plaira, ſi nôtre femme eſt malade, je voulons l'être itou.

SCAPIN.

Mon ami, l'on pourra vous contenter. Nous autres Medecins nous rëüſſiſſons encore mieux à donner des maladies qu'à les guerir.

BARBE.

Colas, baille donc quelque choſe à Monſieur.

COLAS.

Monſieur prendroit-il de l'argent ?

SCAPIN *à part.*

Bon ! Scapin, pouſſe ta pointe, mon enfant.

A Colas.

Si je prends de l'argent ! Vraiment...... Faites bien les choſes, vous ſerez contens de moi. Je vous garantis à tous les deux quatre-vingt-douze ans, quatre mois, quatre jours de pleine & parfaite ſanté.

COLAS.

Si cela eſt comme cela. J'allons vous bailler deux écus.

BARBE.

Ils ſaront bien emploiez.

SCAPIN *tendant la main.*

Hé bien, les deux écus ?

COLAS.

Ah ! Monſieur le Medecin, vous ne craignez pas que je meure. Piſque vous ſavez que j'avons tant à vivre ? Je vous les baillerons au bout des quatre-vingt-douze ans.

SCAPIN.

Je ne veux point de ce marché-là.

COLAS.

Hé bian donc, Monſieur, voilà les deux écus. Enſeignez-nous vôtre maiſon.

SCAPIN.

Je demeure à la Bourſe, ou pour mieux dire toute la ville de Roüen eſt ma maiſon. On me trouve dans tous les Quartiers. Vous n'avez qu'à demander M. Scapin, je ſuis aſſez connu. Mais je vai maintenant à la Campagne pour quatre mois entiers. Ainſi, mes enfans, vous n'avez qu'à vous en retourner chez vous. A l'égard de vos chaleurs, les Eaux d'ici ne vous ſont nullement utiles. Trois mois de mariage vous en délivreront.

COLAS.

M. Scapin ! Ce nom m'échapera.

SCAPIN.

Eh bien, demandez-moi, ſi vous voulez, par M. Tate-poulx. Ce nom m'eſt auſſi familier.

COLAS.

Tatepoux ! ah, parguié, le nom eſt bien baillé. Je m'en ſouviendrons bien de ſtila, & de Tate-par-tout auſſi.

SCAPIN.

Vous êtes un Rieur.

COLAS.

Morgué, je n'aimons point à engendrer la mélancolie.

SCAPIN.

Vous faites bien. Adieu.

BARBE.

Monfieur le Medecin, vous ne faites donc rien de moi pour à prefent ?

SCAPIN.

Dans quatre mois, vous dis-je.

COLAS, BARBE.

Adieu, Monfieur. Je retournons cheu nous.

SCAPIN *feul.*

Par ma foi, c'eft un bon métier que celui de Charlatan. On y gagne plus dans un quart-d'heure, qu'à fervir un petit Maître un an entier.

COLAS *revenant fur fes pas.*

Au moins, Monfieur, les quatre-vingt-douze ans ?

SCAPIN.

Je vous attends de pied ferme.

SCENE VI.

SCAPIN.

CEci ne va pas mal. Mon Maître travaille de fon côté. Je travaille du mien. Nous enleverons. Effaions d'acrocher quelques nouveaux malades. Je ne fuis pas à la verité

un grand Doćteur, mais je ſçai réparer mon ignorance par beaucoup d'éfronterie, n'eſt-ce pas là aujourd'hui le mérite le plus à la mode ? O Marinette, Marinette ! Suprême Doćteur de toutes mes facultez, favoriſe mon entrepriſe ; fai pleuvoir les Ecus en foule dans ma main. Je te promets, quand je t'aurai enlevée de t'en tenir compte de la moitié. Que voi-je ? Ah ! Ceci ne vaut pas le diable. C'eſt une fille d'Opera avec un joüeur de profeſſion. Quel vilain traîneur de lame ! Il n'y a rien de bon à gagner avec eux. Dénichons.

SCENE VII.

FLORE, BRIGANTIN.

FLORE (*en chantant.*)

VOle dans ma brillante Cour,
Cher Zephire revien, c'eſt Flore qui t'apelle.

C'eſt ma chanſon favorite. Malade, ou non, il faut que je la chante :

Vole.....

BRIGANTIN.

Oüi dea. On a pris goût à vôtre Chanſon ; & l'on a diablement volé chez vous, Madame la Comteſſe Flore.

FLORE.

Vous n'y avez pas perdu vôtre peine, Monſieur le Chevalier Brigantin. Mais écoute. Souviens-toi que nous avons trouvé une bonne dupe. Il ne faut point la laiſſer ſortir de nos filets; que nous ne l'ayions plumée de la bonne façon.

Ce ſera, ma foi, pain beni de dépoüiller un bas Normand. Il ne nous régale pas mal depuis trois jours, a-t-il fait préparer le ſouper ?

BRIGANTIN.

Oüi, je vous en aſſûre, & cela ira même du bon air, & beaucoup mieux que ces jours paſſez. J'ai été l'ordonnateur. Le ſot vous croît, grace à mes bons ſervices, une Comteſſe des plus hupées.

FLORE.

Va, je ſoûtiendrai la gageure comme une merveille. J'en ai naturellement aſſez la preſtance, & cet air...... regarde.

(*Elle marche d'un air majeſtueux affecté.*)

BRIGANTIN.

Tout a l'air grand chez vous. Vous avez même le cœur noble......

FLORE.

Tu penſes te moquer. Il eſt pourtant vrai que je ne l'ai que trop noble. J'ai mes momens de généroſité auſſi-bien que d'intérêt, & je traite les gens ſelon leur mérite. Tu me connois là-deſſus. Mais ne voi-je pas nôtre dupe ? Le plaiſant original !

SCENE VIII.

NIGAUDEVILLE, FLORE, BRIGANTIN.

NIGAUDEVILLE.

MAdame la Comteſſe, nous ſouperons un peu tard. Mais comme une perſonne de vôtre diſtinction veut

bien m'acorder la grace d'acepter la continuation de ma petite civilité, je ſuis bien aiſe de faire les choſes dans les régles. J'ai envoyé mon Laquais à la Ville, chercher du meilleur vin de Champagne. Nous aurons du Bourgogne auſſi. Monſieur le Chevalier a eu la bonté de me donner aujourd'hui tout cela par écrit.

FLORE.

Mon petit joli, vous êtes tout galant. Mais Monſieur le Chevalier vous doit ſa part du remerciement; car vous avez auſſi en vûë de l'obliger ?

NIGAUDEVILLE.

Oh ! Madame, je ſçai que j'ai affaire ici avec l'élite de la Nobleſſe.

BRIGANTIN.

Monſieur......

NIGAUDEVILLE.

Auſſi je n'épargnerai rien. Je puis faire quelque dépenſe, à vous dire le vrai. Mon Pere ne m'avoit pas trop bien fourni, quoi-qu'une trentaine de Procès l'ait rendu un des plus riches de Falaize. Mais je trouvai le moien de lui prendre vingt mille livres. N'ai-je pas fait en homme d'eſprit.

FLORE.

Diantre ! C'eſt avoir du bon eſprit, même.

NIGAUDEVILLE.

Je ferai comme cela ma tournée d'une maniere qui fera honneur au nom de Nigaudeville.

FLORE.

Oüi, l'on ne peut rien de plus judicieuſement penſé.

BRIGANTIN.

Voilà qui eſt d'une ame noble.

NIGAUDEVILLE.

Que dites-vous de cét habit ?

FLORE.

Il eſt d'un goût original.

BRIGANTIN.

Il vous attire les yeux de tout le monde.

NIGAUDEVILLE.

Dame ! On a du goût chez-nous. Remarquez-vous mes bas ? Ils ſont à coignet d'or.

FLORE.

Cela vous ſied, on ne peut pas mieux. Mais auſſi la jambe fait honneur au bas.

NIGAUDEVILLE.

Trouvez-vous cela ? Je n'ai pourtant pas encore apris à danſer : on me montrera toutes ces gentilleſſes à Paris. Je veux ſçavoir un peu de tout comme mon Couſin.

BRIGANTIN.

C'eſt une belle choſe que l'émulation.

NIGAUDEVILLE.

Ho dame ! C'eſt un jeune homme qui le porte haut, celui-là. Il ne me ſouvient pas de l'avoir jamais vû ; car il a preſque toûjours été à Roüen, ou à Paris. Mais par oüir dire c'eſt tout ce qu'il y a de plus accompli. Mon oncle Anſelme doit venir à Roüen pour le marier, & cela, entre nous, parce que toutes les Dames de qualité le courent, & pourroient le débaucher. Je voudrois me faire un peu de mérite comme cela en me cultivant.

BRIGANTIN.

Quand on a un auſſi beau naturel on ſeroit coupable de le laiſſer en friche. La danſe eſt au reſte, tout ce qu'il y a de plus eſtimable.

NIGAUDEVILLE.

Je veux auſſi qu'on m'enſeigne à joüer à l'Ombre, au Lanſquenet, à la Baſſette, au Pharaon, au Billard & à la Paume; car je ne ſçais encore que le jeu de l'Oie. Il eſt vrai que je ne le ſçai pas mal; & mon Oncle le Chanoine qui eſt encore un Nigaudeville m'a dit que je pouvois paſſer par tout.

BRIGANTIN.

A l'égard des jeux de Lanſquenet, Baſſette, Pharaon, &c. on pourra vous donner tantôt la deſſus quelques principes.

NIGAUDEVILLE.

Madame la Comteſſe regarde ma main.

FLORE.

J'en ſuis amoureux, mon petit, vous avez les doigts comme une mignature...... Le Diamant eſt un peu jaune; mais il eſt paſſable.

NIGAUDEVILLE.

On l'eſtime deux mille écus. C'eſt un Gage qui nous eſt reſté pour deux cens cinquante livres d'un Monſieur défunt qui eſt mort. On dit que c'eſt un Brillant.

FLORE.

La main me plaît encore bien au-delà de l'Anneau.

NIGAUDEVILLE.

Je la conſerve un peu. Je ne me chauffe qu'avec des gans.

FLORE.

J'aime les gens qui ont de l'induftrie.

BRIGANTIN.

Vous êtes ce qu'on apelle un homme rare.

FLORE.

Pour moi, j'en reviens toûjours à vôtre main. Elle eft à charmer, la Bague n'eft pas laide. M. le Chevalier vole..... J'aime cet air à la fureur. Je vous laiffe, mes enfans, je vai prendre un boüillon. Nous nous reverrons bien-tôt, adieu, mon petit joli.

SCENE IX.

NIGAUDEVILLE, BRIGANTIN.

NIGAUDEVILLE.

C'Eft-là vraiment, ce qui fe peut dire une bonne Dame. Elle a un air honnête, & des manieres..... Ma foi, vive les Gens de qualité !

BRIGANTIN.

Je ne fçai comment diable vous vous y êtes pris ; mais je voi bien, M. Nigaudeville, que vous avancez grand train dans fes bonnes graces. Et fi vous fçavez mordre à l'hameçon qu'elle vous a tendu, vous la prenez elle-même comme un Brochet.

NIGAUDEVILLE.

Comment ! Seroit-il bien poffible ? Expliquez-moi un peu cela. J'ai une furieufe envie de gagner fes amitiez. Cela me feroit honneur dans le monde. Une Comteffe !

hé, qu'en dites-vous ? Ce n'eſt pas-là une petite avanture.

BRIGANTIN.

Non, ſur mon honneur, ce n'eſt pas-là une avanture du commun, & c'eſt une choſe à mettre un jour à la tête de vos Mémoires.

NIGAUDEVILLE.

Oüi vraiment. Vous me donnez-là une idée merveilleuſe, de faire des mémoires. Cela marque un homme qui a fait de beaux Voiages, & qui a eu de belles connoiſſances. Mon Pere n'aura point regret aux vingt mille livres. S'il s'en aperçoit, il en ſera charmé, & mon Oncle, le Chanoine auſſi. J'y mettrai mon nom ; eſt-ce pas ?

BRIGANTIN.

Il ne faut pas y manquer. Ecoutez-moi donc. Vôtre Diamant lui a fait envie. C'eſt une bagatelle qu'il faut lui ſacrifier. Elle va vous en tenir compte ſur toute l'étenduë de ſes charmes. Voiez, ſi vous n'êtes pas né ſous une bonne Etoile. Mais les gens d'honneur doivent être ménagez. Monſieur m'entend bien ?

NIGAUDEVILLE.

Monſieur, je ne vous entends pas.

BRIGANTIN.

Je veux dire qu'il ne faut point faire paroître d'affectation, ni aller faire la bévûë de la lui offrir vous-même. Je la connois. Elle le prendroit ſur un ton...... laiſſez-moi ménager cela. Ne voulez-vous pas bien me remettre vôtre Diamant ?

NIGAUDEVILLE.

Oüi, mais je crains que mon Pere ne trouve à redire....

BRIGANTIN.

Vous êtes un bon enfant. Vous direz qu'il vous a été volé, & les vingt mille livres encore, s'il le faut.

NIGAUDEVILLE.

Volé ! oh, non. Il diroit que je suis un sot. Tenez, M. le Chevalier, j'imagine un bon tour. Je dirai que je l'ai perdu.

BRIGANTIN.

Oh ! Pour le coup, on ne peut rien de mieux. Qui diantre vous a souflé cela ?

NIGAUDEVILLE.

Perſonne, en verité. Je trouve je ne ſçai combien de choſes comme cela, quand je m'évertüë un peu à les chercher. Voilà mon Diamant.

BRIGANTIN.

Allez, vous êtes né coëffé. Pour un Bijou de Bibus vous faites aujourd'hui la plus belle Conquête.....

NIGAUDEVILLE.

Vous lui direz que c'eſt moi, au moins, qui le lui donne.

BRIGANTIN.

Oüi ; & elle fera ſemblant de l'ignorer, & vous en aimera dans le fond de ſon cœur à la folie. C'eſt ma foi-là le plus joli tour en fait de Galanterie...... Mais voici du monde. Chût. Allons voir si nôtre Rôt eſt arrivé.

SCENE X.

DORIMENE, NARCISSE, SCAPIN.

DORIMENE.

HOla-là. Un fiége. Je n'en puis plus. Narciffe, avez-vous remarqué en me donnant la main qu'il m'a pris dix, ou douze défaillances, & autant de vapeurs ? Ces maudites vapeurs me feront mourir. Vôtre presence en eft un peu la caufe, petit fripon ; mais on pardonne tout à un Cavalier de cette figure. Ah ! ah ! des oreillets, vîte.

NARCISSE.

Des oreillets à Madame.

DORIMENE.

Ah ! ah !

NARCISSE.

Je veux les placer moi-même.

SCAPIN *à part.*

Mon Maître place les oreillets. Mon Maître a fait fortune, courage.

DORIMENE.

Là, la, voila qui eft bien. Que cela eft complaifant ! Tu es tout joli. Tu es joli, joli, joli. Tourne-toi je t'en prie, mon fils, que je te voie marcher.

NARCISSE.

Cela n'eft pas guindé *(il marche.)* Remarquez-vous ce

petit retour ſur l'épaule, & cet air de regarder amoureuſement ?

DORIMENE.

Voilà de la nouveauté.

NARCISSE.

C'eſt vous qui me l'inſpirez, Madame.

DORIMENE.

Tout de bon ?

NARCISSE.

Rien n'eſt plus aſſuré.

SCAPIN *à part.*

Mon Maître ne ment jamais.

NARCISSE.

Ne me dites-vous rien de l'air de mes Cheveux ? Ma queuë eſt-elle cadenetée de bonne grace ?

DORIMENE.

C'eſt ce que je contemple. On ne peut rien voir de mieux, & de plus Cavalier. Narciſſe, il faut que je vous avouë ma foibleſſe. J'ai une paſſion pour cet air de Cheveux en queuë qui va juſques à la folie.

SCAPIN *à part.*

Madame eſt dans le bon goût.

DORIMENE.

Toûjours les cheveux de cette façon-là, mon enfant, toûjours de cela, toûjours des queuës, ſi tu es ſoigneux de me plaire. Tu n'as qu'à venir à ma Toilette, je te fournirai de Rubans. Tu as les cinquante Piſtoles.

SCAPIN *à part.*

Oh ! oh !

NARCISSE.

J'ai baifé la belle main qui m'en a fait la générofité. Je vous ai déjà dit, qu'une affaire d'honneur......

DORIMENE.

Je ne veux rien fçavoir. Tu ne trouves donc pas ma main indigne d'être baifée.

NARCISSE.

Elle eft digne, Madame, de mes adorations, & digne de tenir tous les cœurs du monde à la chaîne.

SCAPIN *à part.*

Oüi, c'eft une fort belle patte d'Ours. Sans les Amandes & la graiffe de Porc, ce feroit bien encore pis.

DORIMENE.

Et mon teint ? Tu ne m'en dis pas un mot ? Je prends les Eaux expreffement pour le refaire un peu.

NARCISSE.

Madame, ce font les Lis & les Rofes, & la fleur de quinze ans par deffus tout cela.

SCAPIN *à part.*

Je ne fçai où font les Rofes. Je ne voi que les Grateculs.

A Narciffe.

Monfieur, ne mentez pas davantage. En voilà assez pour fes cinquante Piftoles. Nous enleverons ?

NARCISSE.

Ote-toi de là.

DORIMENE.

Que dit vôtre Valet ?

NARCISSE.

Mon coquin connoît les belles choſes. Il fait vôtre éloge tout bas.

DORIMENE.

Ce pauvre garçon ! Tien, tien *(Elle lui donne de l'argent)* voilà pour boire à ma ſanté.

SCAPIN.

Ah ! Madame.....

à part.

Ceci va bon train. Je prendrois bien-tôt goût aux panégiriques, ainſi qu'à trancher du Docteur.

NARCISSE.

Madame, le plaiſir que je prends à voir vos beautez dans le grand jour, ne m'empêche pas de ſentir le danger que vous courez à prendre l'air un peu trop long-tems. C'eſt pourquoi ſi vous le trouvez bon, j'aurai l'honneur de vous ramener.

DORIMENE.

Allons, je me laiſſe conduire. Peut-on refuſer quelque choſe à ces petits fripons ? Doucement; mes oreillets, hola.

SCENE XI.

SCAPIN, UNE BOHEMIENNE.

Troupe de Bohemiens, & de Bohemiennes.

SCAPIN.

UN, deux, trois, quatre, cinq, ſix *(il compte ſon argent)* écus, morbleu ! Il y a long-tems que ma bourſe n'a vû

tant d'argent à la fois. Je vai les y renfermer. Un, *(Vne Bohemienne regarde Scapin par dessus l'épaule)* deux, trois, quatre, cinq & six. Demeurez-là. Je vous écrouë de la part de Scapin.

UNE BOHEMIENNE **en se retournant vers la Troupe, Chante.**

Le fripon a fait capture,
Cherchons à l'escamoter :

TOUS ENSEMBLE.

Sur vôtre bonne avanture,
Venez tous nous consulter,
Et lon, lan, la, la lirete, lon, lan, la.

LA BOHEMIENNE **alternativement avec le Chœur.**

Nous promettons aux fillettes
De beaux & jeunes maris ;
A ces vieilles inquietes,
De galans bien aguerris,
Et lon, lan, la, &c.

❧

Nous disons au petit Maître
Dés qu'il nous ouvre sa main,
Qu'il pourra tout se prometre,
S'il a le gousset bien plein, &c.

❧

Nous annonçons aux coquetes,
Tant que dure leur Printems,
De nouvelles amourettes ;
Mais jamais d'Amans constans, &c.

❧

Aux vieillards pleins de finance,
Qui recherchent des tendrons

Nous promettons joüiſſance ;
Mais non pas ſans Compagnons, &c.

SCAPIN.

Mes Dames les Bohemiennes, treve de Chanſons s'il vous plaît. Vous faites un bruit de diable avec vos tambours. Venez-vous prendre les Eaux pour conſerver vôtre teint ?

LA BOHEMIENNE.

Nous n'avons rien à prétendre
A cette ſorte de mets,
Quand nous nous mêlons de prendre
C'eſt pour ne rendre jamais,
Et lon, &c.

SCAPIN.

Dites-moi donc la bonne avanture.

LA BOHEMIENNE.

Dans ma main mets-moi l'etrene,
Ma bouche te parlera.

SCAPIN.

Tenez. *(Il ſort quelque monnoie de ſa bourſe.)*

LA BOHEMIENNE après avoir regardé dans la main de Scapin.

Ce que la Flûte t'amene,
Le tambour l'emportera,
Et lon, lan, la, &c.

(On prend la bourſe de Scapin.)

LA BOHEMIENNE en montrant la bourſe de Scapin.

Chez-nous, grace à la rapine,
On vit aux dépens d'autrui ;

Mais nôtre Métier décline,
Chacun s'en mêle aujourd'hui,
Et lon, lan, la, la, lirete, lon, lan, la.

La Troupe des Bohémiens répete ce dernier Couplet, & s'en va.

SCENE XII.

VOilà de la bonne Canaille, j'ai regret à mes deux ou trois ſols. Ils ne m'ont rien dit de joli. Bon, voici mon Maître.

SCENE XIII.

SCAPIN, NARCISSE.

NARCISSE.

AH, ah, ah. *(Il entre en riant.)* Par la ventrebleu ! Il eſt bon-là. Monſieur Cothurne, vous êtes un admirable ah, ah, ah.

SCAPIN.

A qui en avez-vous, s'il vous plaît ?

NARCISSE.

Un Comédien, que je viens de trouver là bas. Il prend les Eaux pour s'être morfondu, dit-il, à déclamer. Les ſpectateurs les étoufent ah, ah, ah.

SCAPIN.

Eſt-ce-là tout ce qui vous fait rire ?

NARCISSE.

Un vieillard octogenaire prend les Eaux auſſi pour avoir lignée, à ce qu'on m'a aſſuré, tandis que je viens de voir ſa jeune femme qui prend des leçons ſur ce ſujet, d'un Medecin de mes amis de vingt-cinq à vingt-six ans ah, ah, ah.

SCAPIN.

Vous aimez à rire au dépens d'autrui.

NARCISSE.

Un peu à te dire le vrai.

SCAPIN.

Oh, par ma foi je ſuis plus conſcientieux que vous. J'ai bien vû de mon côté un Procureur qui ne voulant pas garder la chambre tout ſeul a fait prendre par force les Eaux à ſa femme, tandis qu'un vieux Chevalier qui avoit fait préparer la collation pour elle peſtoit-là dehors contre les jaloux. J'ai bien vû encore une groſſe Bourgeoiſe bien enluminée qui eſt allée prendre l'air apuiée ſur un jeune Abbé, & laiſſe-là bas à la diſcretion d'un Mouſquetaire, une jeune Provinciale qu'on lui a confiée, & à qui une inclination qui n'a pas ſon cours libre a, dit-on, donné les pâles couleurs. Mais je me garde bien de rire de mon prochain comme vous faites. Je ne voi rien que de trés-ſérieux en tout cela.

NARCISSE.

Tu ne ſçais pas auſſi ce que j'ai envie de faire, comme par maniere de reſtitution au Public ?

SCAPIN.

Quoi ? Monſieur.

NARCISSE.

Je veux le faire rire à ſon tour de la bonne façon; car je prétends compoſer des Comédies d'une partie de mes avan-

tures. Il y en aura, par ma foi, où il faudra rire jusques aux larmes.

SCAPIN.

Si Monsieur, ne vouloit pas en prendre la peine, il n'auroit que faire de s'inquiéter pour trouver un Auteur. Je lui ferois ses piéces que rien n'y manqueroit.

NARCISSE.

Toi? Et depuis quand serois-tu devenu bel esprit?

SCAPIN.

D'aujourd'hui, Monsieur. Je me suis déjà érigé en Docteur en Medecine, avec succés, s'il vous plaît, car il m'en est revenu deux écus. J'ai fait le Panegiriste, vous le sçavez, & il ne m'en coutera pas davantage de me faire Auteur tout d'un coup.

NARCISSE.

Oh, le plaisant maraut! Va il ne me faudra tout au plus qu'une matinée pour la façon des piéces les plus accomplies, & si je me le mets à la tête, je vai peut-être te faire entendre dés ce soir en me deshabillant des Scenes toutes en vers qui seront autant de Chef-d'œuvres; mais tu me fais perdre ici un tems qui m'est précieux. Songeons sérieusement aux moiens......

SCAPIN.

Monsieur, Monsieur, tournez la tête. Voici une Recruë.

NARCISSE.

Ne voi-je pas là Flore avec son Brigantin!

SCAPIN.

Vous ne vous trompez point.

NARCISSE.

Bonnes gens! honnêtes gens! ma foi.

SCENE XIV.

SCAPIN, NARCISSE, FLORE, BRIGANTIN.

FLORE.

EST-ce que tu ne me donneras pas ce Diamant ?

BRIGANTIN.

Vous dites toûjours la même chofe. J'ai mes raifons pour vouloir le garder encore quelques heures, & vous pourrez en convenir tantôt.

FLORE.

Fai donc comme tu l'entends. Mais je veux abfolument l'avoir à mon doigt au fouper. Je t'en avertis. *(Elle voit Narciffe.)* Ah !

NARCISSE,

Hé bon jour, mon enfant, te voilà ici ?

FLORE.

Te voilà toi-même ici, mon cher.

NARCISSE.

Je n'y viens pas par befoin, où la pefte m'étoufe. Je ne me foucie gueres d'Eaux purgatives.

FLORE.

Je n'en dis pas autant. Ce remede m'eft utile auffi y ai-je fouvent recours.

SCAPIN *à part.*

Les filles d'Opera ont ſouvent recours aux remedes.

FLORE.

Je me trouve incommodée d'une indigeſtion pour avoir paſſé au jeu ſix nuits de ſuite ſans dormir.

NARCISSE.

Tu dévrois être accoûtumée à paſſer les nuits ſans dormir.

FLORE.

Je ne prenois en vérité que des liqueurs fraiches, & quelques conſommez par-ci par-là.

NARCISSE.

Jolie petite vie, ma foi ! Bon jour Monſieur.

BRIGANTIN.

Serviteur.

FLORE.

Il faut que je te faſſe rire, mon cher. J'ai fait connoiſſance ici depuis quelques jours avec un jeune bas Normand, qui fait de la dépenſe. Il trouve bon de croire, que je ſuis une Comteſſe, & cet honnête homme-là un Chevalier. Ne va point gâter nos affaires, je t'en prie.

NARCISSE.

Narciſſe eſt diſcret, je t'en réponds, & il n'eſt rien qu'il ne faſſe pour les jolis Minois. Tu le ſçais bien.

FLORE.

Voici nôtre homme. Je me ſuis bien doutée que nous ne tarderions pas de le voir. Il ne m'abandonne guéres.

SCENE XV.

SCAPIN, NARCISSE, FLORE, BRIGANTIN, NIGAUDEVILLE.

NIGAUDEVILLE.

AH ! Voici bonne Compagnie. Serviteur. Madame la Comteſſe, ſera, je croi, contente du Rôt que l'on m'a aporté. Monſieur le Chevalier l'a vû, & je viens de rencontrer dans le Cabaret un Abbé de conſequence qui a fleuré toutes mes pieces les unes aprés les autres; et les a trouvées ſi excellentes, qu'il ſera de nôtre ſouper avec une jeune fille qui eſt ſa Niéce. Il m'a dit auſſi que nous ferions une partie de jeu auparavant, & une Baronne de qualité qui étoit-là preſente, a dit qu'elle en vouloit être.

FLORE.

Mon Ami, paſſe pour la partie de Jeu. Mais n'allez pas nous faufiler à Table avec tout le monde. Je n'aime point ces jeunes filles, ces Baronnes, ni ces Abbez.

NIGAUDEVILLE.

Je vous entends, Madame la Comteſſe. C'eſt l'Abbé ſur tout, qui vous choque; car ces Meſſieurs ſont un peu trop graves à Table.

FLORE.

Oh point. Vous n'y êtes pas. J'en connois tout des plus folâtres. Mais c'eſt que......

BRIGANTIN.

Madame eſt bien aiſe de tenir ſon rang, entendez-vous,

mon Cher ? Il y a, dites-vous, une Baronne. Madame eſt Comteſſe. On ſeroit en diſpute ſur le cérémonial.

NIGAUDEVILLE.

Monſieur le Chevalier, vous me faites plaiſir de me reprendre ; car je ſerois au deſeſpoir ſi j'allois offenſer Madame la Comteſſe. Vous ſçavez bien......

BRIGANTIN.

Oüi da, oüi da, tout doucement.

NARCISSE.

Je ſerois d'avis que vous fiſſiez la partie de jeu tout-à-l'heure.

FLORE.

Je le veux bien.

BRIGANTIN.

Et moi auſſi.

NIGAUDEVILLE.

Je le veux bien, & moi auſſi.

NARCISSE *à Nigaudeville*.

Monſieur, ne ſouffrez point cette jeune fille dans vôtre partie de jeu *(à Flore,)* Flore, je t'en prie, mon enfant, fais en ſorte que cette jeune fille ne jouë pas. J'ai affaire d'elle ailleurs, ſouviens-t'en.

NIGAUDEVILLE.

Monſieur ne ſera-t'il point des nôtres ?

NARCISSE.

Je n'ai pas encore pris les Eaux.

NIGAUDEVILLE.

Je ne les ai pas priſes non plus ; & s'il y a trois ou quatre

jours que je ſuis ici. Nous en goûterons demain à déjeuner, ſi vous voulez, enſemble. Je ſuis bien aiſe de tâter un peu de tout, & je n'ai fait le voiage à Eauplet que pour cela. Si je m'en trouve bien, je pourrai paſſer ici un mois ou deux. J'y verrai tout le beau monde qui y vient en foule dans la belle ſaiſon, & je ferai ainſi de plus en plus des belles connoiſſances, qu'en dites-vous ?

NARCISSE.

Nous nous aviſerons. Ne faites pas attendre vôtre Compagnie.

NIGAUDEVILLE.

Adieu donc, Monſieur, au jeu, au jeu, allons. Je vais au jeu.

SCENE XVI.

NARCISSE, SCAPIN.

SCAPIN.

LE Perſonnage eſt vraiment plus propre à être joüé, qu'à joüer lui-même à aucun jeu. Mais il eſt en bonnes mains.

NARCISSE.

Oh, par ma foi, je t'en réponds, je ſuis bien mortifié de perdre aujourd'hui la Comédie, en ne pouvant pas ſuivre cela. Le plaiſant Original !

SCAPIN *en ſe tâtant.*

Oüais ! Tout a coulé. Hai ! hai !

NARCISSE.

D'où vient ce grand foûpir?

SCAPIN.

Tout le monde perd, je croi aujourd'hui. Vous perdez la Comédie, dites-vous; celui qui court aprés cette fille d'Opera a perdu l'efprit, s'il en a jamais eu; l'Oncle va perdre fa Niéce, & moi j'ai perdu ma bourfe. Hom! Carognes de Bohemiennes, à tous les diables. La Chienne avoit bien raifon de me dire, que ce qui vient de la flûte, s'en va par le tambour. J'ai efcroqué ces pauvres Païfans, l'argent de la Baronne n'eft guére mieux gagné. Hai! hai!

NARCISSE.

Il n'eft pas tems de cela. Je réparerai toutes tes pertes. Seconde-moi bien feulement.

SCAPIN *à part.*

Mon Maître n'eft jamais court en promeffes.

NARCISSE.

Tout fe difpofe le mieux du monde. Dorante qui paffoit prés d'ici pour aller à fa Campagne m'a vû. Je l'ai engagé à me laiffer fa Chaife. Le gros Abbé va s'enfoncer au jeu. Partons, mon enfant, volons où la gloire & l'amour nous apellent.

SCAPIN.

Allons, Monfieur, faifons-nous un cœur Romain pour aller enlever nos Sabines. Auffi-bien je voi quelqu'un.

SCENE XVII.

ANSELME.

ON m'a dit que M. Crapulon eſt venu à Eauplet avec ſa Niéce. Quelques gens m'ont aſſuré que mon fils y étoit auſſi. Cela me donne à penſer. S'il faut qu'ils ſe ſoient reconnus, j'apréhende que mon fils évaporé comme il eſt, n'aille tout gâter. J'avois ménagé les choſes de maniere, que l'entrevûë ne ſe feroit qu'en ma preſence. Mon Neveu me donne encore de l'inquiétude. On a bien raiſon de dire, qu'un chagrin ne vient jamais tout ſeul. Ce petit Fripon, non content d'avoir pris vingt mille francs d'un ſeul coup à mon Beau-frere, mange ici ſon argent avec des filles d'Opera. Heureuſement j'ai tout découvert; & j'ai pris des meſures ſi juſtes, qu'en moins d'une heure ou deux, j'eſpere avoir raiſon de tout. Je ſuis bien aiſe de finir cette affaire avant que voir mon fils, ni M. Crapulon. Quoi-que les fautes ſoient perſonnelles, ſi la choſe venoit à la connoiſſance de cet Abbé, cela pourroit nous faire tort. Oüais! *(Il regarde l'endroit où il eſt.)* Je ne reconnois plus cet endroit. Tout m'y paroît changé. Il eſt vrai, qu'il y a bien vingt ans que l'on ne m'avoit vû dans ce Païs-ci; & quand j'y vins prendre les Eaux avec défunte mon Epouſe, j'étois encore allerte. *(On entend du bruit derriere le Théatre)* Qu'eſt-ce que j'entends!

Voix derriere le Théatre.

A l'aide, à l'aide, au ſecours, au ſecours, au voleur.

ANSELME.

Tout le corps me fremit. Mon fils ne ſeroit-il point mêlé dans quelque malheur!

SCENE XVIII.

ANSELME, CRAPULON, NIGAUDEVILLE, ELIZE, MARINETTE, *les Garçons de Cabaret.*

NIGAUDEVILLE *l'épée à la main.*

N'Y a-t-il perſonne à tuër ?

CRAPULON.

Non, non, Monſieur, rengainez. Ce n'eſt point par cette voie-là que je voudrois avoir raiſon d'un téméraire.

ANSELME *à part.*

Voilà juſtement mon coquin de Neveu.

NIGAUDEVILLE.

Je n'ai donc rien à faire ici. Je m'en vai retrouver Madame la Comtesse, avec M. le Chevalier. Ils ſeront ſurpris de mon courage.

SCENE XIX.

ANSELME, CRAPULON, ELIZE, MARINETTE, *les Garçons aportent un ſiége.*

CRAPULON.

REmettez-vous, ma Niéce. Quoi ! Ce jeune effronté avoit formé le deſſein de vous enlever ?

ELIZE.

Souffrez, mon cher Oncle, que je respire un moment.

MARINETTE.

J'en suis toute essoufflée, moi aussi. Il leur en faut des filles de quinze ans à ces pendarts. Cependant le Maître & le Valet sont bien gentils. Je n'aurois peut-être pas eu la force de crier si j'avois été toute seule ; mais on fait bien des choses par compagnie.

SCENE XX.

NARCISSE, SCAPIN, DORIMENE, *(elle entre d'un autre côté du Théatre,) Les Acteurs de la Scene précédente.*

NARCISSE *en se jettant aux pieds d'Elize.*

MAdame, je viens vous livrer vôtre Ravisseur. Punissez vous-même un coupable *(Il lui presente son épée)* qui ne peut vivre aprés vous avoir déplu.

Scapin se jette aux pieds de Marinette.

ANSELME *à part.*

Est-ce mon fils ? Ma surprise est extrême. Vouloit-il enlever lui-même ici sans la connoître une Epouse qu'on lui destine ?

CRAPULON.

Vôtre hardiesse m'étonne. Quoi ! Vous osez venir vous offrir devant nous aprés un atentat ?..... Mais que voi-je ? Anselme dans ces lieux ! Faut-il qu'il soit témoin !.....

ANSELME.

Monſieur Crapulon ?

CRAPULON.

Mon cher Anſelme ?

NARCISSE.

Quoi ! mon Pere ! ô Dieux.

ANSELME.

Ma frayeur diminuë, & je viens à propos pour diſſiper la vôtre. Voilà mon fils Narciſſe, celui pour qui vous m'avez promis cette charmante Niéce.

ELIZE.

O Ciel !

CRAPULON.

Vous me tirez aujourd'hui du plus grand embarras où je me ſois jamais vû. Monſieur (*à Narciſſe*) vous ceſſez d'être coupable à mes yeux maintenant que je vous connois pour le fils d'Anſelme. Ma Niéce, voilà vôtre époux.

ELIZE.

Toute ma crainte m'abandonne.

NARCISSE.

Dans le doux tranſport où je ſuis j'ai peine à rapeller mes ſens. Mon Pere, je vous dois deux fois le jour. Un heureux deſtin force mon cœur d'executer vos ordres au moment qu'il ſembloit y contrevenir le plus.

SCAPIN *en baaillant.*

Ahi ! Je reviens d'un grand ſommeil. (*Il frape ſur l'épaule à Marinette.*) Réveillez-vous belle endormie.

MARINETTE *chante.*

Jean, Jean, Jean, nous ne dormons guere,
Jean, Jean, Jean, nous ne dormons pas.

DORIMENE.

Je ne comprends rien à tout ceci. Quoi ! C'eſt mon fripon de Narciſſe qui a fait ce beau coup, & qui va ſe marier ? Et mes cinquante piſtoles ?

ANSELME.

Comment ? Madame.

DORIMENE.

Oüi. Cet impertinent m'a demandé tantôt cinquante piſtoles pour une affaire d'honneur, diſoit-il, je l'ai aſſez aimé pour les lui donner. Et je voi preſentement que c'étoit pour enlever cette morveuſe. Il me plante donc-là ? Oh ! j'en aurai raiſon.

ANSELME.

Madame, point d'emportement. On vous rendra vos cinquante piſtoles.

SCENE XXI.

NIGAUDEVILLE, *& les Acteurs de la Scene précédente.*

NIGAUDEVILLE.

AH ! Le tour n'eſt pas mauvais. Monſieur le Chevalier a emporté ma bourſe que j'avois laiſſée ſur la table ; Madame la Comteſſe court après ; & l'on dit qu'il ne la rapor-

tera pas. Tant mieux, tant mieux. Je vai tout à l'heure écrire à mon Pere qui lui fera un Procez à manger tout ſon bien. Je ne ſuis pas un ſot, moi. Allez, laiſſez-moi faire il me paiera tout comme il faut; & le Diamant auſſi; car Madame la Comteſſe s'eſt plainte, à ce que l'on ma dit encore que ce fripon lui en emportoit un. Ah! ah! mon oncle Anſelme, vous êtes ici?

ANSELME.

Ouf..... (*à part*) Vous êtes un joli garçon de venir vous divertir.....

NIGAUDEVILLE.

C'eſt une Comteſſe avec qui j'ai fait connoiſſance.

ANSELME.

Vous êtes une dupe. C'eſt une fille d'Opera.

NIGAUDEVILLE.

Oh, point. C'eſt une Comteſſe, vous dis-je : Monſieur le Chevalier qui a emporté ma bourſe, & le Diamant que mon Pere m'avoit preté, m'a aſſuré ſur ſon honneur que c'en étoit une du premier ordre.

ANSELME.

Allons, allons, il n'eſt point tems de parler de cela. Voilà vôtre Couſin.

NIGAUDEVILLE.

Oh! oh! C'eſt plaiſant! Nous avions déjà fait amitié enſemble ſans ſçavoir rien de rien. Eſt-ce pas mon Couſin?

NARCISSE.

Vous êtes un joli parent.

ANSELME *à Crapulon, tandis que Nigaudeville fait des complimens au fonds du Théatre à Elize.*

Je ſuis dans une confuſion inexprimable; mais je vai

mettre bon ordre à tout ceci. J'ai commiſſion de mon Beaufrere de faire renfermer ce petit libertin; & j'avois pris des meſures pour faire coffrer cette coquine; mais elle a pris les devans. Que ceci, je vous en prie, n'altere point.....

CRAPULON.

Ah! mon cher Anſelme, l'affaire eſt finie. Ne ſongeons plus qu'à donner à cette jeuneſſe des divertiſſemens convenables auſquels nous prendrons nôtre part. Je vous demande grace pour vôtre Neveu, du moins pour tout le tems de la Nôce.

ANSELME.

Je le veux bien, puiſque vous m'en parlez.

NIGAUDEVILLE.

Ce ſera donc là ma Couſine? Oh, que j'en ſuis aiſe! Je vous ferai faire bonne chere ce ſoir. Demandez à M. l'Abbé. Il a tout vû, & tout manié.

CRAPULON.

Oüi dea. Tout eſt bien choiſi. J'en mangerai avec délice.

NARCISSE.

Que mon bonheur eſt extrême, ma chere Elize!

ELIZE.

Ma ſatisfaction eſt parfaite.

SCAPIN.

Monſieur l'Abbé, cedez moi Marinette. La joie ſera univerſelle ici.

CRAPULON.

Marinette veut-elle de toi?

MARINETTE.

Eh ! pourquoi non ? Je ne veux pas empêcher la Comédie de bien finir.

Vn petit Laquais.

Il y a à l'entrée de ce Jardin une Nôce de gens de Village. Le Marié demande, si on veut permettre qu'ils fassent ici leurs Danses.

NARCISSE, ELIZE.

Cela vient fort à propos.

ANSELME, CRAPULON.

Qu'ils entrent, qu'ils entrent. Nous profiterons de ce divertissement en attendant le souper.

ENTRE'E DES BERGERS.

UN BERGER.

MA Bergere, un trait de vos yeux
De mille feux remplit mon ame,
Toute l'Eau qu'on boit dans ces lieux
Ne pourroit éteindre ma flâme.

UNE BERGERE.

Mon Berger, je sens dans mon sein,
Une flâme à la vôtre égale :
Contre elle j'atendrois en vain
Du secours de l'Eau Minerale.

On Danse.

ENSEMBLE.

Conservons nos tendres amours,
Sans que leurs ardeurs s'affoiblissent ;

Qu'elles égalent dans leurs cours,
Ces Eaux qui jamais ne tariſſent.

LE CHŒUR.

Conſervez vos tendres amours
Sans que leurs ardeurs s'affoibliſſent,
Qu'elles égalent dans leurs cours
Ces Eaux qui jamais ne tariſſent.

UNE II. BERGERE.

D'Eauplet vantons les beautez,
Il vaut le ſéjour d'Amathonte,
Pour quelques maris maltraitez,
Mille Amans y trouvent leur compte.

UNE III. BERGERE.

La jeuneſſe eſt dans les beaux jours
Sur ces tapis que Flore étale;
Elle y vient chercher les Amours,
Bien plutôt que l'Eau Minérale.

LA II. BERGERE.

Au Régime un vieillard réduit,
Ce remede à longs traits avale,
Quand ſa jeune femme l'y ſuit;
Ce n'eſt pas pour l'Eau Minérale.

LA III. BERGERE.

Jeunes cœurs, qu'un trait dangereux
A rempli d'une ardeur fatale;
Il eſt un remede à vos feux;
Mais ce n'eſt pas l'Eau Minérale.

NARCISSE.

Inconſtant juſques à ce jour,
J'avois fui la Loi conjugale,
L'Hymen d'accord avec l'amour,
M'atendoit à l'Eau Minérale.

ELIZE.

Répondez aux vœux de mon cœur,
N'ayez jamais l'ame inégale ;
Noyez vôtre volage ardeur
Au fond de cette Eau Minérale.

NIGAUDEVILLE.

Dans ces lieux chacun eſt épris
De ma figure originale ;
Mais ce ſera bien encor pis,
Quand j'aurai bû l'Eau Minérale.

CRAPULON.

Quand j'aurai mangé tout mon ſaou,
Du Rôt dont Monſieur nous régale,
Je prétends boire comme un trou ;
Mais non pas de l'Eau Minérale.

ANSELME.

Soixante ans n'ont point dans mon ſein,
Eteint la chaleur radicale,
Je l'entretiens avec du Vin,
Et c'eſt-là mon Eau Minérale.

SCAPIN.

J'avois fait fortune aujourd'hui
Par une fourbe ſans égale ;
Mais tout mon treſor s'eſt enfui,
Comme fuit cette Eau Minérale.

MARINETTE.

On vient prendre en ce lieu chéri
Vne liqueur médicinale,
J'y prends un beau petit mari,
Cela vaut bien l'Eau Minérale.

UN PAYSAN.

Vne femme avec des talens,
Vaut la Pierre Philoſophale,
J'en ſçai qui rendent tous les ans
Beaucoup plus que l'Eau Minérale.

Si l'on vient en foule à nos jeux,
Si l'on remplit bien nôtre Sale,
Nous chanterons de mieux en mieux,
Les Couplets de l'Eau Minérale.

FIN.


43 1898
LA CRITIQUE DES EAUX D'EAUPLET
COMÉDIE
PUBLIÉE AVEC INTRODUCTION
Par J. FÉLIX

SOCIÉTÉ ROUENNAISE

DE

BIBLIOPHILES

N° 65

—

M. BEAUCOUSIN.

LA CRITIQUE

DES

EAUX D'EAUPLET

COMÉDIE

Publiée avec une Introduction

PAR

J. FÉLIX



ROUEN

IMPRIMERIE LÉON GY

—

M D CCC XCVIII

INTRODUCTION

« Ma foy, vive les gens d'esprit qui savent dire en voyant une comédie, c'est un tel que l'on joue, c'est une telle. » Molière avait déjà raillé la manie dont s'amuse le Crispin de la *Critique des Eaux d'Eauplet*, lorsque dans l'*Impromptu de Versailles* il nous faisait assister à l'entretien des deux marquis, prétendant chacun que c'est son interlocuteur qui est ridiculisé dans la *Critique de l'Ecole des Femmes*. Ecrites généralement par l'auteur d'une pièce à succès, après laquelle on les représentait, ces *Critiques*, sous une forme dramatique, qu'à l'exemple de leur illustre devancier Regnard et Lesage n'ont pas dédaigné de composer à la suite du *Légataire Universel* et de *Turcaret*, lui permettaient d'accentuer et de défendre ses intentions et ajoutaient souvent quelque trait à ceux que la comédie qui leur servait de prétexte avait d'abord lancés.

Celle que nous publions n'est pas inférieure pour l'esprit, la finesse piquante des mots, la vivacité de l'action, l'entrain et la franche gaieté à la pièce qu'elle vient en quelque sorte compléter. Elle émane évidemment de la même plume, et, représentée et imprimée en 1717, elle fournit à son aînée, muette sur ce point, la date de sa naissance ; mais quant à découvrir dans l'une ou l'autre des portraits, voire des allusions, qui autoriseraient à identifier les personnages produits sur la scène avec quelques figures rouennaises, le tenter serait inutile et établir,

comme pour les romans du temps, une clef, grâce à laquelle des noms réels remplaceraient ceux que la fantaisie de l'auteur a choisis, serait œuvre d'autant plus impossible à essayer qu'il ne paraît avoir eu en vue âme qui vive. Méfions-nous de la légende dont le bibliophile Jacob s'est constitué le crédule éditeur en dressant le catalogue de la bibliothèque de M. de Soleinne, où il avance (nº 1678) que ces comédies ont suscité « de terribles colères dans la société de Rouen. » Cette assertion, bien facilement acceptée, semble-t-il, par Ed. Frère dans son *Manuel du Bibliophile normand,* ne serait admissible que si P. Lacroix se fût donné la peine de la fortifier par la citation ou l'indication de quelque document qui en prouverait ne fût-ce que la probabilité. Il eût été à désirer, pour donner une apparence de vraisemblance à si nette affirmation, que la moindre trace de l'émotion qu'il signale pût être relevée dans les lettres ou les mémoires contemporains, assez rares, il faut en convenir, qui relatent les incidents de notre vie provinciale. Le Catalogue des livres de Pont de Veyle, l'ami de Mme Du Deffant et de Mlle Aïssé, mêlé au mouvement littéraire et même théâtral de l'époque et se tenant au courant des nouvelles du monde intellectuel qui alimentaient les conversations des salons où il fréquentait, mentionne (nº 651) la *Comédie des Eaux d'Eauplet*, sans faire suivre son titre de la moindre observation, alors que, même en 1774, date de sa confection, le scandale dénoncé avec tant d'assurance pour la première fois en 1843 ne pouvait être ignoré de ses rédacteurs qui n'eussent sans doute pas manqué de le rappeler.

Ce silence est encore plus significatif lorsqu'on constate

qu'il a été observé dans les recueils spéciaux où ces deux ouvrages figurent à leur rang alphabétique (de Mouhy, *Tablettes dramatiques*, 1752; — de Léris, *Dictionnaire portatif des théâtres*, 1754) et la même impression se dégage des circonstances qui ont présidé, à leur naissance. Comment concilier, en effet, le bruit qu'une insolente satire aurait excité dans un monde influent, avec l'autorisation donnée de représenter puis d'imprimer l'œuvre qui causait semblable désordre et avec la permission de jouer et de publier la seconde pièce immédiatement après les réclamations que la première aurait soulevées? Faut-il oublier que celle-ci est dédiée sous la forme la plus respectueuse à la fille d'un conseiller, à la femme d'un président du Parlement, Marguerite-Madeleine Du Moustier, marquise de Bernières? La présidente, au témoignage de Chamfort et de Collé, experts en ces questions, ne passe certes pas pour avoir été un modèle de fidélité conjugale; mais à cette époque la jeune femme qui, quelques années plus tard, recevait Voltaire — en 1717 enfermé à la Bastille — dans son château de la Rivière-Bourdet, célèbre par ses belles plantations et le luxe de ses jardins, paysage charmant dont le plan de Gomboust en 1655 nous a conservé la vue, était loin d'avoir à acheter par ses libéralités une galanterie dont son âge et les agréments de sa personne et de son esprit provoquaient l'empressement.

Il est incroyable que dans le monde élégant, distingué et intelligent qui rayonnait autour d'elle, une femme eût été assez malavisée pour se voir jouée sous les traits de la vieille dame qui affiche de si risibles prétentions et étale

de si grotesques manies. Se dire offensée en pareil cas, n'eût-ce pas été avouer une ressemblance que la malice du public ne se souciait pas de rechercher? Non, ce ne sont pas des personnalités, que l'auteur a voulu faire, mais des personnages qu'il a créés. Est-il donc si nouveau et introuvable hors de la société qui l'avoisinait ce type de coquette surannée, reconnue par le jardinier Lucas comme le portrait de sa maîtresse? L'amoureuse trop mûre qui « a des vapeurs quand elle voit son biau gars » et prête un argent remboursé en flatteries au « petit farluquet qui marche sur le bout de son pied mignon » ne promène-t-elle pas ses ridicules, sans qu'on ait besoin de lui donner le nom d'une personne déterminée, dans chaque coin du répertoire comique? Il n'est pas jusqu'aux « oreillets » dont elle réclame le secours quand elle tombe en défaillance qui ne puissent présenter un extrait de naissance daté d'une époque antérieure à l'auteur et aux victimes dont il aurait crayonné l'image *de visu*, et avant lui Tallemant des Réaux avait raconté *(Historiette de M. de Senecterre)* que la comtesse de Soissons « avoit des oreillers dans son lit de toutes les grandeurs imaginables. Il y en avoit même pour ses pouces. »

Et vous, valet intrigant, soubrette madrée, fille d'opéra métamorphosée en comtesse par les yeux éblouis d'un fils de famille flatté de si noble conquête, chevalier d'industrie habile à seconder ses manœuvres, sauf à la quitter en lui enlevant le bijou offert par un galant inexpérimenté, petit maître présomptueux, au ton tranchant et aux allures affectées, Gascon brave en paroles, abbé dont la gourmandise fait revivre en notre mémoire l'appétit

toujours ouvert des chanoines dont le *Lutrin* célèbre les prouesses culinaires, anciennes et chères connaissances qui vous rappelez à nos souvenirs, laissez-nous vous saluer au passage, car vous êtes et vous étiez incapables de provoquer, par votre réapparition, les scrupules d'une susceptibilité abusée, si irritable qu'elle pût être, mais vous chatouillez assez agréablement la bonne humeur que vous engendrez pour qu'elle déborde en un franc éclat de rire.

Pourquoi donc prêter à cette joviale compagnie la noire intention de caricaturer la partie la plus influente du public devant qui elle paradait ? Pourquoi si gratuitement supposer qu'il se soit aveuglément senti blessé par des attaques qui ne pouvaient l'atteindre et attribuer à une indignation qui, au cas contraire, eût été presque justifiée et qui se serait traduite par un tapage imaginaire, le soin pris par l'auteur de cacher son identité sous le voile impénétrable de l'anonyme ? En parcourant la liste des pièces jouées pendant la première moitié du XVIII[e] siècle il n'est presque pas d'année où l'on n'en rencontre une ou plusieurs représentées et imprimées sans que l'écrivain qui les a produites ait voulu se faire connaître, et nul n'avait songé à motiver cette abstention par un sentiment analogue à celui dont une imagination aux ailes facilement déployées a suggéré l'existence romanesque à l'inventive ingéniosité de P. Lacroix.

En si large chemin l'on ne s'arrête point, et le hardi rédacteur du catalogue de la bibliothèque de M. de Soleinne, se disant sans doute que le pavillon couvre la marchandise, n'hésite pas à ajouter aux assertions si légè-

rement avancées dans l'article relatif aux deux comédies la mention suivante, probablement inspirée par le louable désir d'affriander les enchérisseurs : « Cet auteur pourrait bien être Lesage, car dans la *Critique*, Crispin, valet-poète de l'auteur des *Eaux d'Eauplet*, semble faire allusion à la comédie de Crispin, rival de son maître.

Habile sera qui découvrira l'allusion signalée, à moins de la chercher dans la situation pour ainsi dire banale du laquais revêtu des habits et usurpant la qualité de celui dont il est le serviteur, que Molière, dans *les Précieuses ridicules*, Marivaux dans *le Jeu de l'amour et du hasard* et *tutti quanti* ont successivement traitée. Une lecture plus attentive aurait fourni un argument aussi solide à l'hypothèse si bravement aventurée et si fragilement étayée, puisque le roman du *Diable boîteux* est dans cette pièce l'objet d'une citation ; il eût été prudent, pour ne pas risquer la supposition d'une paternité aussi suspecte, de se souvenir qu'en 1717, Lesage, âgé de cinquante et un ans, était en possession de la réputation conquise par un talent déjà assez populaire pour que, trois ans plus tard, Piron, dans son opéra-comique des *Chimères*, lui ait emprunté jusqu'au nom d'un des personnages qui figurent dans *Gil-Blas*, alors en la primeur du succès, et n'ait pas cru s'amoindrir en plaçant ce couplet dans la bouche d'un camarade de Melchior Zapata, le comédien besoigneux dont il reproduisait l'image calquée sur le modèle dessiné par le romancier en train de devenir classique :

Hélas ! vous oubliez le temps
Où nous courions dans les champs;
Qu'au bord d'un ruisseau,
Nous trempions dans l'eau
Les croûtes d'une miche
Et que nos habits en lambeau
Etoient doublés d'affiches,
Lonla,
Etoient doublés d'affiches.

Lesage, d'ailleurs, est-il jamais venu à Rouen ? *Chi lo sa ?* En admettant la réalité de ce voyage problématique, y a-t-il fait un séjour assez prolongé pour étudier et dessiner les personnages dont on lui impute si complaisamment le portrait au crayon noir ? Mystère non moins impénétrable. Préparant à cette époque la seconde partie de *Gil-Blas,* dont la première avait paru en 1715, fournisseur attitré et assidu du Théâtre de la Foire, cette double tâche devait lui interdire d'autres travaux, et son bagage littéraire et dramatique est assez complet pour ne pas le surcharger d'un fardeau supplémentaire, si léger qu'il paraisse être.

Dans l'auteur des deux comédies inspirées par la vie que l'on menait à Eauplet, j'inclinerais à voir, et cela seul suffirait à expliquer l'incognito qui le protège, un amateur lettré, écrivain d'occasion, un Cideville, le condisciple et l'ami de Voltaire qui, en 1716, à vingt-trois ans, venait d'acheter une charge de Conseiller au Parlement de Normandie, et que je ne cite qu'à titre d'exemple, plutôt qu'un professionnel, comme on dit aujourd'hui. Les personnages qu'il fait mouvoir vont le trahir. Ecoutez-les

parler : « Moi, qui vais régulièrement tous les mois à Paris, je trouverois quelque chose de bon en province ! » déclare le Petit Maître et Narcisse, qui ne fait qu'un avec lui, s'écrie en débitant deux vers parodiés d'Andromaque : « Je déclame comme Baubourg » pour prouver qu'il apprécie comme il convient le talent du successeur de Baron au Théâtre-Français, tandis que moins gravement Lucas et Marinette répètent les airs connus qui dérident le public des spectacles forains :

J'en avons tant ri,
J'en rirons bien encore.

ou

Jean, Jean, Jean, nous ne dormons guère,
Jean, Jean, Jean, nous ne dormons pas.

C'est Rouen qu'il habite, mais il s'en absente périodiquement pour aller à Paris applaudir dans la tragédie le jeu de l'acteur dont il imite les intonations et qui, lui aussi, prendra sa retraite l'année suivante, badiner avec Flore dans les coulisses de l'Opéra, ou sur une scène moins solennelle entendre chanter quelque opéra-comique. Mais quel nom mettre sur cette figure ?...

Hélas ! je m'aperçois qu'à mon tour je me suis laissé envahir par le mal que je combattais chez autrui, et me voici, sans guide et sans boussole, en flagrant délit de vagabondage dans le vaste champ des hypothèses. Renonçant donc à cette fantaisie tentatrice et sans davantage chercher infructueusement un père à des œuvres aimables

qu'il est excessif d'attribuer à un grand écrivain, mais qui ne sont dénuées ni de finesse, ni de gaieté, contentons-nous de les abriter sous le patronage protecteur du vieux et véridique proverbe : « A bon vin ne fault point d'enseigne. »

J. F.

LA CRITIQUE DE LA COMEDIE DES EAUX D'EAUPLET



A ROUEN,
Chez FRANÇOIS VAULTIER, Imprimeur-Libraire, ruë aux Juifs derriere le Palais.

M DCC XVII.
AVEC PERMISSION.

ACTEURS.

CRISPIN, Valet de l'Auteur.

LUCAS, Jardinier.

UN PETIT MAISTRE.

UN GASCON.

UN BAS NORMAND.

UN DEUXIE'ME BAS NORMAND.

UNE PETITE FILLE.

UN ABBE'.

UNE FILLE D'OPERA.

UNE COMTESSE.

LA SUIVANTE DE LA COMTESSE.

LA MARCHANDE DE LIVRES.

La Scene est dans la Cour du Palais de Roüen.

LA

CRITIQUE

DE LA

COMEDIE

DES EAUX

D'EAUPLET.

Le Théatre represente la Cour du Palais de Roüen, & on voit dans le fonds la Marchande de Livres.

SCENE I.

CRISPIN.

O le maudit métier que celui d'être Auteur !

J'Aime encore mieux être Criſpin comme je ſuis, que d'aller me démantibuler le cerveau à inventer des fariboles ; & cela pour divertir des gens qui quelquefois n'ont

pas envie de rire. Me voici dans la Cour du Palais. Mon maître m'y a poſté en ſentinelle, pour écouter *incognito* tout ce qu'on dira de ſa Comedie d'Eauplet, & lui en faire enſuite un fidele raport. En faiſant ſemblant de ne faire ſemblant de rien, j'ai déjà bien entendu des ſotiſes. Si cela continuë ſur le même ton, j'ai tout l'air de n'être le Porteur que d'une fort vilaine Gazette. Les uns ſecoüent les oreilles ou font la moüe ; les autres diſent tout net : cela ne vaut pas le diable ; voila qui fait pitié : Quel eſt le fat qui s'eſt aviſé de nous donner ce beau Chef d'œuvre ? & cent mille autres tours de phraſe, qui aſſurement ne ſont jamais entrez dans les Panegyriques. Voila un travail bien récompenſé ! ventre de Phoebus ! ſi jamais quelque fiévre chaude me fait devenir tout d'un coup auteur lunatique... Eſt-ce lunatique ou dramatique que je veux dire ? Je ne ſçai pas encore bien tous ces grands mots là. Quand mon Maître en laiſſe tomber quelqu'un je les ramaſſe, car c'eſt en vérité mes uniques profits. Or tout qui vaille, ſi jamais je deviens bel-eſprit, Monſieur du Parterre, vous aurez à faire à un Maître Sire. Je veux être décriſpiné ſi je fais une ſillabe pour vous, à moins que vous ne me donniez caution Bourgeoiſe de vôtre bonne humeur.

LA MARCHANDE DE LIVRES.

A dix ſols les Eaux d'Eauplet, à dix ſols la Comedie nouvelle.

SCENE II.

CRISPIN, LUCAS.

LUCAS *chante.*

J'en avons tant ri
J'en rirons bien encre.
En revenant de Pavilli
J'en avons tant ri
Je rencontray.....

LA MARCHANDE.

LEs Eaux d'Eauplet, les Eaux d'Eauplet à dix sols.

LUCAS.

La rencontre n'eſt pas mauvaiſe. C'eſt juſtement ça que je cherchons, Madame, baillez moi un petit yauplet.

LA MARCHANDE.

Tenez, vous n'aurez point de regret à vôtre argent, & vous viendrez me revoir. A dix sols les Eaux d'Eauplet, à dix ſols. Toute ſorte de beaux livres à l'épreuve de l'ennui.

LUCAS *à part.*

Je le ſarons lire à nôtre petit Gars. Quand il le ſaura tout par cœur je le raporterons, & me ſarons rebailler mes dix ſols. Je n'aurons comme ça regret à rien.

CRISPIN.

Voila un homme qui m'a l'air d'un fin Connoiſſeur. N'eſt-ce pas que vous avez du goût pour la litterature ?

LUCAS.

Pargué, pour nôtre argent je faiſons comme les autres. Parrete & mé, avec nos biaux habits déa, je fûmes entendre cette petite drolerie. J'etiem nichez tout en haut, car je baillîmes nos quarante ſols que cela ne fit pas un ply. Mais par ma fy je les teniem bien employez. *Tu es tout joly, tu es joly, joly, joly, tourne-toy mon fils :* Je faillîmes morguiene à piſſer par tout, tant je nous teniem les côtez de rire.

CRISPIN.

Vous avez trouvé cela plaiſant ?

LUCAS.

O Palſangué, je vous en aſſure ; j'avons nos raiſons auſſi pour trouver cela plus plaiſant que les autres. Vous voyez bien ce livret-là ?

CRISPIN.

Oüy déa. C'eſt fort joly. La Critique n'a rien à mordre à la Relieure.

LUCAS.

Tenez, ce n'eſt que la copie : J'avons cheu nous l'original.

CRISPIN.

Vous avez le Manuſcrit.

LUCAS.

O que nennin. Vous n'y êtes pas. Je vous le baillons à deviner en quatre.

CRISPIN.

Je ne voudrois pas le prendre en ſix : Je n'entends encore rien à deviner les Enigmes.

LUCAS.

He bien donc, pis que la choſe eſt ainſi; & qu'elle n'eſt pas autrement ! Vous ſaurez pour couper court, que j'avons dans nôtre miſon en chair & en os cette Madame la Baronne ; *hai, hai, des oreillets, hola.*

CRISPIN.

Vous êtes, ſans doute, ſon Secretaire ?

LUCAS.

Bon ! J'avons bien l'air d'un Secretaire ? Si j'étiem vêtu comme vous encore..... Je ſommes ſon Jardinier.

CRISPIN.

He bien oüy, Secretaire, Jardinier, c'eſt ce que je voulois dire.

LUCAS.

J'avons ſoin comme ça de ſon Potager, & j'arroſons ſon grand Parterre à fleurs ; mais je ne ſommes pas tout ſeuls,

car il y a diablement à faire après Madame. Or pour revenir à nôtre dire, je vous dirons que j'avons encore cheu nous ce petit Farluquet, qui marche ſur le bout de ſon pied mignon, comme s'il craignoit de caſſer des œufs. Ecoutez bien cecy. La Dame qui eſt dans ce livret, a des vapeurs quand elle voit ſon biau Gars. Le biau Gars ſe gauſſe d'elle, & luy emprunte ſon argent. *Ah, ah, ah* morguiene, c'eſt tout comme cheu nous.

CRISPIN.

Ma foy, vive les gens d'eſprit qui ſavent dire en voyant une Comedie, c'eſt un tel que l'on joüe, c'eſt une telle! J'ay du regret de ne ſavoir pas écrire, je mettrois le nom de cet honnête homme ſur mes tabletes, pour faire voir à mon Maître qu'il a au moins un Approbateur. N'avez-vous pas trouvé encore dans la Piece..... là quelque choſe qui vous ait chatoüillé ?.....

LUCAS.

Attendez..... *J'étiem dans le Pré à batifoler avec Thoinon;* ah morguienne que j'aimons encore cet endroit-là? C'eſt nôtre Parrete toute crachée. Elle batifole avec ſticy, avec ſtila, avec cet autre. Elle batifole juſqu'avec nôtre chat. Je n'avons jamais tant vû aimer le batifolage : Pour mé je batifolons itou, mais je ne batifolons pas avec tout le monde.

SCENE III.

UN PETIT MAISTRE, CRISPIN, LUCAS.

LE PETIT MAISTRE.

JE donnerois volontiers les plus beaux vingt loüis, dont jamais femme m'ait régalé, pour avoir la ſatisfaction de connoître le magnifique Auteur de la Comedie d'Eauplet.

LA MARCHANDE.

A dix ſols, Monſieur, à dix ſols.

LE PETIT MAISTRE.

Madame, j'en ai proviſion. Je n'en ay reçû, s'il vous plaît, ce matin à ma toilete que dix-huit ou vingt exemplaires de la part d'autant de femmes. C'eſt, ou la peſte m'étouffe, un ouvrage excellent. Je donneray ma bourſe à quiconque m'en faira connoître l'Auteur.

CRISPIN.

Monſieur.....

LE PETIT MAISTRE.

Eſt-ce Monſieur ?.....

CRISPIN.

Monſieur.....

LE PETIT MAISTRE.

Qui eſt l'Auteur ?

CRISPIN.

Monſieur.....

LE PETIT MAISTRE.

De cette Production incomparable.....

CRISPIN.

Monſieur.....

LE PETIT MAISTRE.

Où le Petit Maître eſt peint avec tant de verité ?

CRISPIN.

Monſieur, nous nous amuſons comme cela quelquefois.

LE PETIT MAISTRE.

Vous êtes l'Auteur de la Comedie des Eaux d'Eauplet ?

CRISPIN.

A peu près, à peu près.

LE PETIT MAISTRE (*à part.*)

Je voy bien à la mine de ce Cuiſtre-là, que je puis faire le brave avec lui ſans rien riſquer.

(*haut*) hé la Brie.

(*Il parle à l'oreille à un Laquais.*)

Monſieur, dés que mon Laquais ſera de retour, j'aurai l'honneur de vous témoigner ma reconnoiſſance.

CRISPIN.

Ah! Monſieur.

LUCAS.

Diantre! Ces Auteurs-là ſont bienheureux. Je voulons pouſſer à ce métier nôtre petit marmouſet. Je ſavons ce que je ſavons, & de la part du Libraire ſeulement l'Auteur, dit on, a déja mis cent piſtoles en bourſe.

LE PETIT MAISTRE.

Vous êtes comme cela un bel eſprit de profeſſion?

CRISPIN.

Ah! Monſieur, vous nous rendez confus en verité.

LE PETIT MAISTRE.

Vous avez un talent tout particulier.

CRISPIN.

Monſieur, Monſieur, épargnez ma modeſtie.

(*La Brie apporte deux épées.*)

LE PETIT MAISTRE.

Agréez, s'il vous plaît, que je vous offre le choix de ces deux épées; elles ſont de meſure.

CRISPIN.

Comment, comment?...

LUCAS.

Pargué cecy n'en eſt pas. Je ſaignons du nez pour nôtre Gars.

LE PETIT MAISTRE.

M. prenez, vous dis-je.

CRISPIN.

Je ne feray pas cela, Monſieur.

LE PETIT MAISTRE.

Allons, Monſieur, Morbleu ! je n'aime point que l'on m'obſtine. Ne vous faites pas tirer l'oreille. Vous m'avez joüé de fort bonne grace ; il faut que nous nous coupions la gorge de bonne grace auſſi.

LUCAS.

Tandis que vous vous battrez, je m'en allons vuider une bouteille, j'en aurons plus de courage pour venir vous ſeparer.

CRISPIN.

Monſieur.....

LUCAS *revenant ſur ſes pas.*

St. St. Battez-vous tout doucement, je ſuis icy dans un quart-d'heure.

SCENE IV.

LE PETIT MAITRE, CRISPIN.

LE PETIT MAITRE.

HE ventrebleu, que de façons ! Prenez cette épée, vous dis-je.

CRISPIN.

Non, non, je ne ſuis point façonnier ; mais je ne jouë point de cet inſtrument.

LE PETIT MAITRE.

N'en voi-je pas un à votre côté ?

CRISPIN.

Ho, cela ne tire pas à conſequence. Vous ſavez que dans ce monde, on aime aſſez à paſſer pour plus que l'on n'eſt. Je me déguiſe en homme d'épée comme font bien ſouvent les courtaux de boutique, les clercs de Procureur, & quelquefois même les laquais.

LE P. MAISTRE.

O Palſembleu, je voi ce qui en eſt. Vous avez du goût pour la Baſtonnade. Hé bien, hé bien, on vous ſatisfaira. & tout à l'heure. Hé (*à la Brie*) qu'on raporte ces deux épées chez le Fourbiſſeur, & qu'on m'aille chercher un bon bâton. (*à Criſpin*) Je vai vous traiter en auteur de merite.

CRISPIN.

Monſieur, voyez tout ce monde qui nous regarde. Songez que nous ſommes dans la Cour du Palais. Les Libraires vont nous ſeparer à coups de livres.

LE P. MAISTRE.

Tant mieux pour vous.

CRISPIN.

Ce tant mieux-là ne vaut pas le diable. Helas ! s'il faut que certains volumes viennent à nous friſer ſeulement l'occiput nous ſommes deux hommes morts. Car voyez vous, Monſieur, il y a des Livres qui ont un poiſon ſi froid, ſi froid..... cela vous glace le ſang tout d'un coup. Nous n'en reviendrions jamais.

LE P. MAISTRE.

Je me mocque de cela.

CRISPIN.

Je ne m'en mocque pas moy. Les larmes m'en viennent aux yeux. Hai ! hai ! (*à part*) O la maudite condition !

LE P. MAISTRE.

Voilà le manége d'un poltron fieffé.

CRISPIN.

Je vous demande pardon, cela eſt vrai. Auſſi je ne reſſemble à un ſavant que par la poltronnerie, l'habit, & les méchans ſouliers. Du reſte je ne ſuis point Auteur. Je ne ſçai en verité, ni lire ni écrire.

LE P. MAISTRE.

A quel propos, maraut, faiſiez vous le faquin ?

CRISPIN.

L'Amour, Monſieur, l'Amour.....

LE P. MAISTRE.

Comment ! quel amour.....

CRISPIN.

Eh oüi, Monſieur, vos vingt Loüis m'avoient touché juſques dans l'ame. Je brulois du deſir de poſſeder vôtre bourſe. Je l'aimois déja à la folie.

LE P. MAISTRE.

O le plaiſant Fat ! qui prend pour argent comptant les fanfaronnades d'un petit Maître.

SCENE V.

UN GASCON, LE P. MAISTRE, CRISPIN.

LE GASCON.

NOn, mordi ! je ne me bus plus mêler de faire des Comedies dans ce païs. On m'y aſſaſſine de loüanges. J'ai

eu toutes les peines du monde de me ſauber chez moy d'une douzaine de Marquis qui me tenoient au cul & aux chauſſes. Dieu me damne ces Meſſieurs les Normands ſont de trop von goût. Ils ne ſe ſont pas expliquez, à la berité, ſur ma Comedie d'Eauplet; mais j'ai pris la poudre d'eſcampete, car je les boyois benir.

(*La Brie aporte un Bâton*)

LE P. MAISTRE.

(*à Criſpin qu'il prend par le bras*)
Coquin tu n'en es pas quitte. Il faut que mille coups.....

CRISPIN.

Miſericorde!

LE GASCON *à part.*

Qu'eſt-ce que tout ceci? ah bentre! c'eſt mon Balet, c'eſt Criſpin que l'on aſſaſſine, (*haut*) June homme que faites bous?

CRISPIN *à part.*

Nous ſommes forts, voila mon Maître.

LE GASCON.

Lâchez cet houme, & bite. Si bous ne boulez que le Mont Parnaſſe bous tomve ſur le corps.

LE P. MAISTRE.

Comment?

LE GASCON.

Et oüi. Ne ſabez bous pas qu'il apartient aux Muſes.

LE P. MAISTRE.

Qui! cet ignorant? Et que diantre ſeroit-il chez les Muſes?

LE GASCON.

Parle, mon enfant, parle,
(*Il lui fait ſigne de l'œil.*) *chut.*

CRISPIN.

Mais..... ce que jè ſuis chez les Muſes ? attendez..... par ma foi je ne ſçai pas trop ce que j'y ſuis, à moins que je ne ſois la bouteille à l'encre.

LE P. MAISTRE.

Morbleu ! vous êtes un mauvais plaiſant, par la mort.....

CRISPIN.

N'allez pas la caſſer.

LE GASCON.

Ah bentre, bous abez la tête vien chaude. June houme, rengainez botre colere.

LE P. MAISTRE.

Dégainez plûtôt vous.

LE GASCON.

Moy ?

LE P. MAISTRE.

Oüi vous.

LE GASCON.

Bous boulez que je dégaine ? Hé vien allons. A quatre pas d'ici, je bais bous vailler botre compte.

LE P. MAISTRE.

Ah, ah, ah, parbleu ! Pour un homme d'eſprit..... Quoy ! vous prenez la choſe au pied de la letre ? est-ce que je ne ſçai pas que les Duels ſont défendus ? j'ai voulu me divertir, ou la peſte m'étouffe.

LE GASCON.

Sandis ! la défaite n'eſt pas maubaiſe. Si les Duels ſont défendus, nous nous rencontrerons quand bous boudrez. Mais bous êtes prudent, à ce que je bois, ainſi je bus bous donner un abis.

LE P. MAISTRE.

Quel avis ?

LE GASCON.

Abez-bous ſerbi le Roy ?

LE PETIT MAISTRE.

Non, pas encore.

LE GASCON.

Hé vien, abant meſurer botre épée abec la mienne, allez bous en faire quinze Campagnes comme moi. Serbiteur.

CRISPIN.

Monſieur.....

LE GASCON.

Demure, demure. Si quelqu'un eſt aſſez fat de te vailler ſur les oreilles. Je bais, ſans ſortir de mon cavinet, le metre ſi vas, ſi vas d'un coup de plume, qu'il ne pourra mordi ſe releber pour vaiſer les pas par où j'aurai paſſé.

SCENE VI.

LE PETIT MAISTRE, CRISPIN.

LE PETIT MAISTRE.

CORbleu, mon ami, compte moy ça. Que je ſache qui eſt cet honnête Gaſcon qui t'a ſauvé les étrivieres.

CRISPIN.

C'eſt un honnête homme ! Brave comme un Ceſar, & qui a, ſans vanité, des belles connoiſſances. Les Rois, les Princes, le Grand Seigneur même ſont ſes intimes amis.

LE PETIT MAISTRE.

Le grand Seigneur! Quoi! le grand Turc? & d'où diantre le connoîtroit-il?

CRISPIN.

Mais..... oüi. Je croi qu'ils ont fait leurs classes ensemble.

LE PETIT MAISTRE.

Vous êtes un marousle. Mais à qui en ont ces bas Normands?

SCENE VII.

DEUX BAS NORMANDS,
& les Acteurs de la Scene precedente.

LE PREMIER BAS NORMAND.

O L'exécrable Piece!

LE SECOND BAS NORMAND.

O le maudit Auteur!

LE I. BAS NORMAND.

Joüer un bas Normand!

LE II. BAS NORMAND.

Joüer mon Compatriote!

LE I. BAS NORMAND.

Cela est abominable.

LE II. BAS NORMAND.

Cela est horrible.

LE I. BAS NORMAND.

Auſſi j'en ai pris une belle vengeance dès la premiere representation. Je donnai du tabac d'Eſpagne à un gros chien qui étoit dans le Parterre. Il touſſoit mordi, du ton d'une Pedale d'Orgues.

LE II. BAS NORMAND.

Voila qui eſt malicieux. Mais auſſi ſe voir joüer ſur un theatre!

LE I. BAS NORMAND.

Oüi, je te reconnus d'abord aux vingt-mille livres.

LE II. BAS NORMAND.

Parbleu, l'amy, je t'ay reconnu toy-même. Tu as friponné ton Pere avant moy. C'eſt toy, mon enfant, que l'on joüoit.

LE I. BAS NORMAND.

Par la ventrebleu! c'eſt bien toy; demande à ces Meſſieurs.

LE P. MAISTRE.

Je croy, à ne vous point mentir, que ce n'eſt ni l'un ni l'autre, vous ne me paroiſſez pas des ſots, puiſque vous avez frondé la Piece.

CRISPIN.

Motus, Criſpin, ne nous joüons pas à ces determinez.

SCENE VIII.

UNE PETITE FILLE, & les Acteurs de la Scene precedente.

LA FILLE.

MAdame, donnez-moi un Livre, s'il vous plaît, voila dix ſols.

LA MARCHANDE.

Tenez, ma Fille, ſi vous ſavez lire, cela vous divertira. Il y a des Chanſons.

LA FILLE.

Ho! je n'achete pas le Livre pour des Chanſons. Mais c'eſt qu'on m'a dit qu'on y enleve une fille, & qu'on la marie après avec un beau jeune homme qui l'a enlevée. Je croy que ce doit être bien beau. Je vay commencer par cet endroit-là.

CRISPIN.

Voyez la petite friponne, elle a déja du goût pour l'enlevement.

LE P. MAISTRE.

Mademoiſelle, voulez-vous que nous joüions le Rôle de l'Enlevement à nous deux?

LA FILLE.

Monſieur, vous vous moquez de moy. Je ne ſay pas faire la Comedie.

LE P. MAISTRE.

On vous l'aprendra. Il y en a de plus novices que vous qui s'en mêlent.

LE I. BAS NORMAND.

Ne vous y fiez pas; la belle, c'eſt un Fanfaron de Pariſien.

LE II. BAS NORMAND.

Fiez-vous plûtôt à nous.

CRISPIN.

Oüy, fiez-vous à eux. Ce ſont d'honnêtes bas Normands.

LA FILLE.

Vôtre Servante.

LE P. MAISTRE.

Ho morbleu ! demeurez. La Comedie ne vaudroit rien ſans vous.

LA FILLE.

Je vais étudier ma leçon ; je reviendray. (*Elle s'en va.*)

CRISPIN.

La petite ruſée !

Attendez-là ſous l'orme,
Peut-être elle y viendra.

SCENE IX.

UNE COMTESSE, SA SUIVANTE,
& les Acteurs de la Scene precedente.

LA COMTESSE.

Ah ! mon Dieu, j'en ay encore le rouge ſur le viſage. Peut-on ſouffrir des ordures comme cela ſur un Théatre, & dans un Livre, qui plus eſt ? Donnez-m'en vîtement une demie douzaine, Madame, & que l'on m'aporte une plume & de l'ancre. Je veux rayer moy-même cette vilaine ſotise.

LE P. MAISTRE.

Quoy ! Madame, vous voulez rayer toute la Piece ?

LA COMTESSE.

Oh ! point, point. J'y paſſe certaines choſes qui ne heurtent pas l'honnêteté de droit fil ; mais n'eût-on ſur le front que la pudeur la plus aprivoiſée, ſauroit-on ſe diſpenſer de tourner la tête à cet endroit de la Scene de la Baronne ? Ho non ! cela ſaute aux yeux, Meſſieurs, cela ſaute aux yeux de tout le monde delicat.

LE I. BAS NORMAND.

Expliquez-nous un peu cela, Madame.

LA COMTESSE.

Des explications ! des explications ! ah bon Dieu ! qu'ofez-vous me propofer ?

LA SUIVANTE.

Madame, cherchez dans le Livre où c'eſt, & vous le leur montrerez avec le doigt.

LE P. MAISTRE.

L'expedient eſt tout joly.

LE I. BAS NORMAND.

Voila qui eſt faiſable.

LE II. BAS NORMAND.

Allons, Madame, vous ne pouvez pas reculer.

LA COMTESSE.

Je ne ſaurois, c'eſt tout temps perdu, je ne ſaurois m'y reſoudre, j'en aurois des ſcrupules à me faire perdre l'eſprit.

CRISPIN.

Où diantre eſt-ce que cecy va aboutir ? Je gagerois que c'eſt la queuë de la perruque de Narciſſe qui a frapé l'imagination de Madame.

LA COMTESSE.

Vous l'avez dit. N'eſt-il pas vray, Meſſieurs, que cela eſt bien ordurier ?

LA SUIVANTE.

Oh pour cela, ſi l'Auteur avoit pris mon avis, il auroit rogné un peu de cette queuë.

LE P. MAISTRE.

Hé Madame, Madame, de ce côté-là le mal n'eſt pas ſi

grand. Voudriez-vous qu'on retranchât à un Petit Maître un si bel ornement dont il fait parade, & qui fait toute la bonne grace de sa tête ?

SCENE X.

UN ABBE', LUCAS,
& les Acteurs de la Scene precedente.

L'ABBÉ'.

HE bien, hé bien, que dit-on de l'audace de ces Comediens, & de cet Auteur des Eaux froides d'Eauplet ? Ces Messieurs se sont avisez de joüer un Abbé. Cela est scandaleux, cela est scandaleux ; et un Abbé comme moy encore ? Pensent-ils m'empêcher de boire & de manger, & tous les gros Abbez qui me ressemblent ? Que diantre feroit-on de son revenu, que fairoit-on de son revenu ?

LUCAS.

Palsangué, M. l'Abbé, que dites-vous-là ? Si je saviem que ce Livre défendît de boire, je le bouteriem tout-à-l'heure dans le feu.

LA SUIVANTE.

M. n'a pas tout le tort de se plaindre. Encore passe si l'on avoit ri aux dépens de ces petits colifichets d'Abbez, qui toûjours bien fournis de boëtes à mouche, de petits miroirs, de portraits en mignature, d'éponges pour nettoyer les dents, de pincetes pour les sourcis, &c. viennent avec le passeport d'un Madrigal, ou d'un couplet de chanson, se faire un passage jusques dans les alcoves les plus enfoncées.

LUCAS.

Tatigué comme alle vous ajuste ça. Morgué oüy. Ces

petits Damoiſeaux d'Abbez avec leur fourniture ſont bien droles ; on diroit quaſiment d'une toilete ambulante.

L'ABBÉ'.

Pour moy, je ne me charge point de ces fadaiſes; je m'attache au ſolide, & voila morbleu mes uniques Bijoux.

CRISPIN.

Juſtement, c'eſt une cuiſine & un tire-bouchon.

L'ABBÉ'.

Sur mon honneur, j'ay plus vuidé de bouteilles, plus vuidé de bouteilles avec cela depuis ſix mois, que le Pharaon n'a vuidé de bourſes chez Plumoiſon depuis un an.

LA SUIVANTE.

Cela eſt un peu fort.

L'ABBÉ'.

Non par ma foy, je ne donne point dans l'hyperbole.

CRISPIN.

Ho non, non. Il donne plutôt dans la rocambole.

LA MARCHANDE.

A dix ſols la Comedie nouvelle, à dix ſols.

LUCAS à Crispin.

Ah, ah ! vous vous êtes donc batu tout doucement, à ce que je voyons, & les morts que vous avez étendus ſur la place étion encore tout fins droits.

CRISPIN.

J'ay mis Monſieur à la raiſon. Il avoit, ma foy, trouvé ſon homme.

LUCAS au Petit Maître.

Monſieur le mignon, il vous a donc froté ?

LE P. MAISTRE.

Comment ? ce gueux-là se vante de m'avoir froté ?

CRISPIN.

Monsieur, je ne dis pas cela. Je dis que vous m'avez pardonné.

LUCAS.

Eh oüy, Monsieur, ce n'étoit pas cela, mais c'est cela.

(à Crispin en le poussant.)

O le diable de Gascon !

SCENE XI.

UNE FILLE D'OPERA,

& les Acteurs de la Scene precedente.

LA FILLE D'OPERA.

A Vous dire le vray, cela est un peu insolent, d'avoir joüé une Fille d'Opera, & luy faire joüer le Rôle d'une personne qui fait grand chere & grand feu aux dépens d'un enfant de famille qui a donné dans ses filets, cela est inoüi. Mais je le leur pardonne. Nous autres Filles d'Opera nous ne sommes pas si scrupuleuses sur le point d'honneur. Donnez-moy un Livre, Madame, que j'en rie comme les autres.

LUCAS.

Je ne sçay si j'avons la barluë ; mais voila des gens bâtis tout comme je les voyem sur le Théatre quand je fûmes à ce divartissement qui m'a si bien divarti.

CRISPIN.

Tu as raison, mon Amy. Il ne faudroit plus qu'aller chercher ta maîtresse Madame la Baronne.

LUCAS.

Oh pour cela, ça ne ſe peut point. Il n'y à morgué pas à railler avec une Dame qui a des vapeurs. Comment diable vous maniganciez cela tuchou !

CRISPIN.

C'eſt que de cette façon la Compagnie ſeroit à peu prés complette, excepté les Bohêmiens. Je ne croy pas qu'il y en ait icy. Pour des gens qui s'aproprient le bien d'autruy avec un peu d'adreſſe ; cela n'eſt pas si dificile à trouver.

L'ABBÉ'.

Meſſieurs, Meſſieurs, je vois bien que nous voulons tous quelque réformation à la petite Comedie des Eaux d'Eauplet, diſons, diſons les changemens qu'il faut y faire. Chargeons la Marchande de Livres, d'inſtruire l'Auteur de nôtre intention, afin qu'il y remedie. Qu'en dites-vous ? qu'en dites-vous ?

LE P. MAISTRE.

Oüi déa, critiquons, Monſieur l'Abbé, critiquons, morbleu ! c'eſt mon fort que la critique.

LA FILLE D'OPERA.

J'y ſerai pour ma part.

LE I. BAS NORMAND.

Je dirai ce que je penſe.

LE II. BAS NORMAND.

Je m'expliquerai rondement.

LA SUIVANTE.

Et moi auſſi. Je n'aime pas les gens qui vont tortillant autour du pot ſans aller au ſolide.

LUCAS.

Je baillerons mé itou nôtre petite Sentence.

LE PETIT MAISTRE.

Madame ne dit mot ?

LA COMTESSE.

J'ai peine à me mettre en frais pour ſi peu de choſe. Mais je vous écouterai, & me relâcherai peut-être juſques à prêter mes lumieres à fond perdu.

CRISPIN.

Que voila qui eſt bien dit ! prêter ſes lumieres à fond perdu, ô diantre ! ce n'eſt point-là parler comme les autres.

L'ABBÉ'.

Ecoutez donc, écoutez. Je vai vous dire en détail tout ce qu'il y a dans cette Comedie. J'ai bonne memoire. Attendez..... Qu'eſt-ce qu'il y a ? dites, dites.

LE PETIT MAISTRE.

Ah parbleu ! Vous avez trouvé vôtre homme pour ſçavoir ce qu'il y a dans une piece de theatre. Je n'écoûte jamais deux mots de ſuite. Ce n'eſt que pour les loges que nous allons à la Comedie, on me dit en ſortant qu'on m'avoit joüé dans celle-ci. Elle eſt déteſtable. Voila ce que j'ai à vous en apprendre, déteſtable, morbleu, du dernier déteſtable. Vous pouvez tabler là-deſſus.

L'ABBÉ'.

Oh, oh, Monſieur, allons, allons, pas ſi déteſtable. Je vous demande grace du moins pour le Chapon, les trois Poulets, & la douzaine d'ailes de Perdrix. Je ne ſçai comment j'avois pû oublier tout cela.

LE P. MAISTRE.

Vous n'y penſez pas, Monſieur l'Abbé, la Piece & les Comediens tout eſt deteſtable, vous dis-je, Corbleu ! moi qui vais régulierement tous les mois à Paris, je trouverois quelque choſe de bon dans la Province ! fy, fy, cent fois

fy. Il faudroit que j'eus l'esprit diablement Bourgeois. Mais raisonnons, M. l'Abbé, raisonnons. Y a-t-il bien des Cocus dans cette Piece ?

L'ABBÉ.

Mais..... pas en ligne directe.

CRISPIN *à part.*

L'Auteur ne connoît pas tous Messieurs vos Parens.

LE P. MAISTRE.

Hé bien morbleu ! ne vous ai-je pas dit que la Piece est détestable ? Qui dit Eauplet, dit la Manufacture des Cocus. Quand il n'y auroit que ceux à la perfection desquels j'ay un peu travaillé, il y en auroit plus qu'il n'en faut pour une Piece en cinq actes. Je consens à ce prix qu'on me mette de la Comedie.

LE I. BAS NORMAND.

Mon sentiment est qu'on change toute la Piece ; & qu'au lieu d'une avanture qui sent son Roman, on mette sur la Scene une jeune Servante bien jolie à qui l'aproche d'un certain Cavalier a un peu dérangé la taille à Eauplet. Je voudrois cette Comedie en trois Actes. Dans le premier, on développeroit les biais que le Cavalier a pris pour faire connoissance.

CRISPIN.

C'est-à-dire qu'on lui feroit montrer une bourse, voila qui est bien. La Bourse, Acte premier.

LE I. BAS NORMAND.

Dans le second Acte l'Amant parviendroit à ses fins dans un petit escalier dérobé.

CRISPIN.

Le petit escalier dérobé Acte second.

LE I. BAS NORMAND.

Enfin dans le troiſiéme Acte je voudrois faire accoucher la Belle d'un petit jouflu.

CRISPIN.

Les Comediens n'auroient que faire d'Orqueſtre en cette Piece, le petit jouflu fairoit la muſique.

LE P. MAISTRE.

Si cela peut ſe joüer, ce ſera du nouveau. Mais Meſſieurs, les Cocus, les Cocus, valent mieux que tout cela.

LE II. BAS NORMAND.

Il faudra bien que cela ſe joüe; car c'eſt une avanture veritable, & qui eſt arrivée à Monſieur que voila.

LE I. BAS NORMAND.

Point du tout, Meſſieurs, c'eſt lui qui a fait ce beau coup.

LE II. BAS NORMAND.

N'en croyez rien, Meſſieurs, c'eſt lui même.

LUCAS.

C'eſt à dire mes biaux Gars, que vous avez tous les deux part au gateau. Cela ne gâte rien. Si vous vous apellez Jean, & Monſieur, Pierre, l'enfant ſera un Jean Pierre.

CRISPIN.

Après ça, quand il auroit quatre oreilles, il n'en entendroit que mieux.

L'ABBÉ.

Briſons là-deſſus, briſons là-deſſus. C'eſt donc là, Monſieur, le plan que vous donnez pour la piece ?

LE I. BAS NORMAND.

Oüi, Monſieur.

L'ABBÉ.

Cela ſera facile à ranger.

CRISPIN.

Les trois Actes seront de trois mois chacun. Trois & trois font six & trois font neuf; c'est le compte.

L'ABBÉ'.

C'est le compte, c'est le compte. Et vous ?

LE II. BAS NORMAND.

Je n'ay pas d'autre plan à donner.

LUCAS.

Tatiguié je l'aviem bien deviné que ces Messieurs étion de moitié.

LE II. BAS NORMAND.

Taisez-vous, Monsieur le Manant. Attendez, Monsieur l'Abbé. Je croy qu'il ne seroit pas mauvais d'y ajoûter une petite avanture aussi jolie que veritable, qui regarde un jeune Clerc de Procureur. Une femme dont il faisoit le passionné, & qu'il tourmentoit depuis long-tems luy donna un Rendez-vous à Eauplet. Au lieu d'une il en trouva trois qui le fustigerent comme un grand Garçon, & avec tant de violence, que le pauvre Clerc fut obligé de sauter tout nû par la fenêtre, & se démît le talon. Voila un fait qui interesseroit tout le monde.

LE P. MAISTRE.

Oüi parbleu ! Ce seroit plaisant de voir fustiger ce gaillard sur le Theatre.

LUCAS.

Ce seroit bien drole itou, de le voir venir avec une béquille.

CRISPIN.

Tout cela est beau, Monsieur le Clerc de Procureur ne representeroit pas mal un échapé du Diable Boiteux. Mais j'ai un scrupule, c'est qu'il y ait de Comedien qui veuille accepter ce Role-là.

LE I. BAS NORMAND.

Bon, bon, que ne fait-on pas pour gagner de l'argent !

LA FILLE D'OPÉRA.

Pour moy, puiſque je ſouffre aſſez galamment que l'on me joüe, je voudrois qu'on jouât auſſi une Comedienne, un Danſeur de Corde, & les Marionnetes.

LA SUIVANTE.

Madame parle avec eſprit. J'aimerois à voir comme cela dans une Piece, l'Opera, la Comedie, les Danſeurs de Corde, & les Marionetes.

LA COMTESSE.

Eſt-ce que tout cela n'y eſt pas ? N'y a-t-il pas la fille d'Opera, le Comedien qui s'eſt trop échaufé ſur la ſcene, & la Marionete de Scapin ? Il n'y a pas, à la verité, de Danſeur de Corde. Hé bien, je donne ma voix afin qu'on y en mette. Je ferai au reſte, une action digne d'une femme d'honneur.

LA SUIVANTE.

Oüi, oüi. Si l'on ne rogne pas ce qu'il y a de trop dans cette Comedie, Madame y mettra bon ordre ; & je la ſeconderai moi, avec un courage digne d'une Amazonne. Au reſte, j'ai une bonne idée à donner à l'Auteur. Cela regarde une certaine Dame que ma Maîtreſſe connoît bien, & qui en décendant de Bâteau à Eauplet fit rire, il y a quelque temps, toute ſa compagnie par une chûte qui découvrit au Soleil un viſage qu'il n'avoit jamais vû.

LUCAS.

Ah, ah, ah.

LA COMTESSE.

Ho, je ſai qui tu veus dire. Fy, fy, ce n'eſt pas un viſage à montrer ſur un Theatre.

LUCAS.

Ah, ah, ah.

CRISPIN.

C'eſt le miroir de toilete de Monſieur Viſautrou.

LUCAS.

Ce matois là y a bouté juſtement le nez deſſus.

LE P. MAISTRE.

Ah par la ventrebleu ! Il faudroit commencer la Piece par là. Tout le monde ſeroit frapé agreablement de ce ſpectacle au lever de la toile.

CRISPIN.

Cela attireroit tous les curieux de la Ville, les lorgnetes jouroient beau jeu.

L'ABBE'.

Voila encore un fait, voila un fait.

LUCAS.

Eſt-ce à mon tour à chopiner ?

LE P. MAISTRE.

Aprés Monſieur l'Abbé. C'eſt lui qui devoit commencer.

L'ABBE'.

Je ſuis ſans façon, je ſuis ſans façon. Mon avis eſt qu'on ajoûte à la Piece un petit Prologue dans lequel un Acteur viendra avertir le Parterre, que ce n'eſt pas moi que l'on joüe dans le Perſonnage de Monſieur Crapulon. Du reſte je m'en lave les mains, je m'en lave les mains.

CRISPIN.

Opinez, mon ami, c'eſt vôtre tour.

LUCAS.

Soufle-moi, je t'en prie.

CRISPIN.

Dis ce que le hazard te fournira. Ce n'eſt pas avec plus de fineſſe que la plûpart des gens donnent leurs deciſions en matiere d'ouvrage d'Eſprit.

LUCAS.

Le hazard ne me dit rien. Il faut pargué qu'il ſoit devenu muet pour me faire piece.

LA SUIVANTE.

Compere, je vai t'enſeigner un expedient. Faiſons tourner à croix & pile. S'il vient croix la Piece ſera bonne.

CRISPIN.

Oh oüi, quand la croix vient cela ne va pas mal.

LA SUIVANTE.

Si c'eſt pile, la Comedie ne vaudra rien.

CRISPIN.

J'ai ſervi autrefois un Maître qui s'y prenoit à peu près comme cela pour juger les Procès. Il métoit ſac ici, ſac de là, ſes trois dez dans un cornet. Le premier ſac pour qui il faiſoit rafle gagnoit ſa cauſe avec dépens.

LUCAS.

Eh morgué, je ne voulons point de vôtre jeu. Vous nous prenez pour un petit enfant. Je donnerons nôtre ſoubriquet comme je l'entendrons. Je voudriem donc qu'il y eut là..... Un Medecin de rencontre qui fit ſon métier par hazard.

LA SUIVANTE.

Cela y eſt.

LUCAS.

Je voudriem qu'il y eût un petit air : Vole, vole.....

LA FILLE D'OPERA.

Cela y eſt, mon enfant. Je ſay des gens qui n'ont acheté cette Comedie que pour ce petit trait-là.

LUCAS.

Je voudriem qu'il y eût des fripons & des ſots, Meſſieurs.

LE I. BAS NORMAND.

Tout cela y eſt.

LUCAS.

Je voudriem itou qu'il y eût de ces *Piloboufi*, qui avec de la mangeaille juſques-là voudrion que les Yaux & l'Apoticarerie luy baillaſſent de l'apetit. O ſi j'étiem l'Apoticarerie mé, je leur diriem tout net : Tu manges trop, gros Goulu. Entendez-vous, Monſieur l'Abbé ?

L'ABBE'.

Eh, je vous entends de reſte. C'eſt bien à vous de..... Mêlez-vous de vôtre bêche, Monſieur le Jardinier. Voyez un peu ce Planteur de choux !

LUCAS.

O par ma fy, qui eſt morveux ſe mouche.

L'ABBE'.

Je te.....

CRISPIN.

Monſieur l'Abbé, Monſieur l'Abbé, vous avez tort de prendre cela pour vous. Eſt-ce que vous êtes le ſeul Gourmand de vôtre poil ?

LA COMTESSE.

J'ay une choſe à dire, qui n'eſt pas d'une petite conſequence, & c'eſt que je voudrois que la Piece eût un nœud, & que l'Auteur eût un nom.

LA SUIVANTE.

Voila qui eſt divinement dit. Ma Maîtreſſe tire tout cela de ſon fonds.

CRISPIN.

Voila un fonds diablement productif.

L'ABBE'.

Cela eſt admirable.

LE P. MAISTRE.

Madame a parlé comme un Oracle.

LE I. BAS NORMAND.

Il n'y a rien à ajoûter à cela.

LE II. BAS NORMAND.

Cela eſt ſans replique.

LUCAS.

Attendez. Pargué vous voulez que l'Auteur ait un nom. Eſt-ce qu'il ne ſeroit pas baptizé ? Je luy baillerons, ſi l'on veut le nôtre. Il s'apellera Lucas. Vous luy voüdriez, dites-vous encore, un nœud ; ho ? ho, cela n'eſt pas honnête. Est-ce que vous voulez le pendre ?

LA SUIVANTE.

Ne vois-tu pas, Lourdaut, que le nœud eſt pour la Piece, & non pas pour l'Auteur ?

LUCAS.

Oüy déa ? Cela eſt-il bien vray ? Eh bien donc je le laiſſons à plus fins que nous.

LA MARCHANDE.

A dix ſols, à dix ſols. Qui en veut avant que je ferme ma Boutique ?

CRISPIN.

Il y a, ma foy, de quoy faire une Comedie de tout ce qui vient de ſe paſſer icy.

LA SUIVANTE.

Oüy, mais où ſeroit le nœud ? car je ſuis fort pour les

nœuds, auffi bien que ma Maîtreffe. Il faut une intrigue une fois dans une Comedie.

CRISPIN.

Oh oüy. Avec ces peftes de femmes il faut toûjours de l'intrigue.

LE P. MAISTRE.

Eh morbleu ! vous voila bien embarraffez. On mariera la Comedie des Eaux d'Eauplet avec le feu. Voila le nœud, voila le nœud.

L'ABBE'.

Ah parbleu ! le voila.

TOUS ENSEMBLE.

Voila le nœud, voila le nœud, le voila, le voila. Voila le nœud. Retenez bien tout cela, Madame aux Livres.

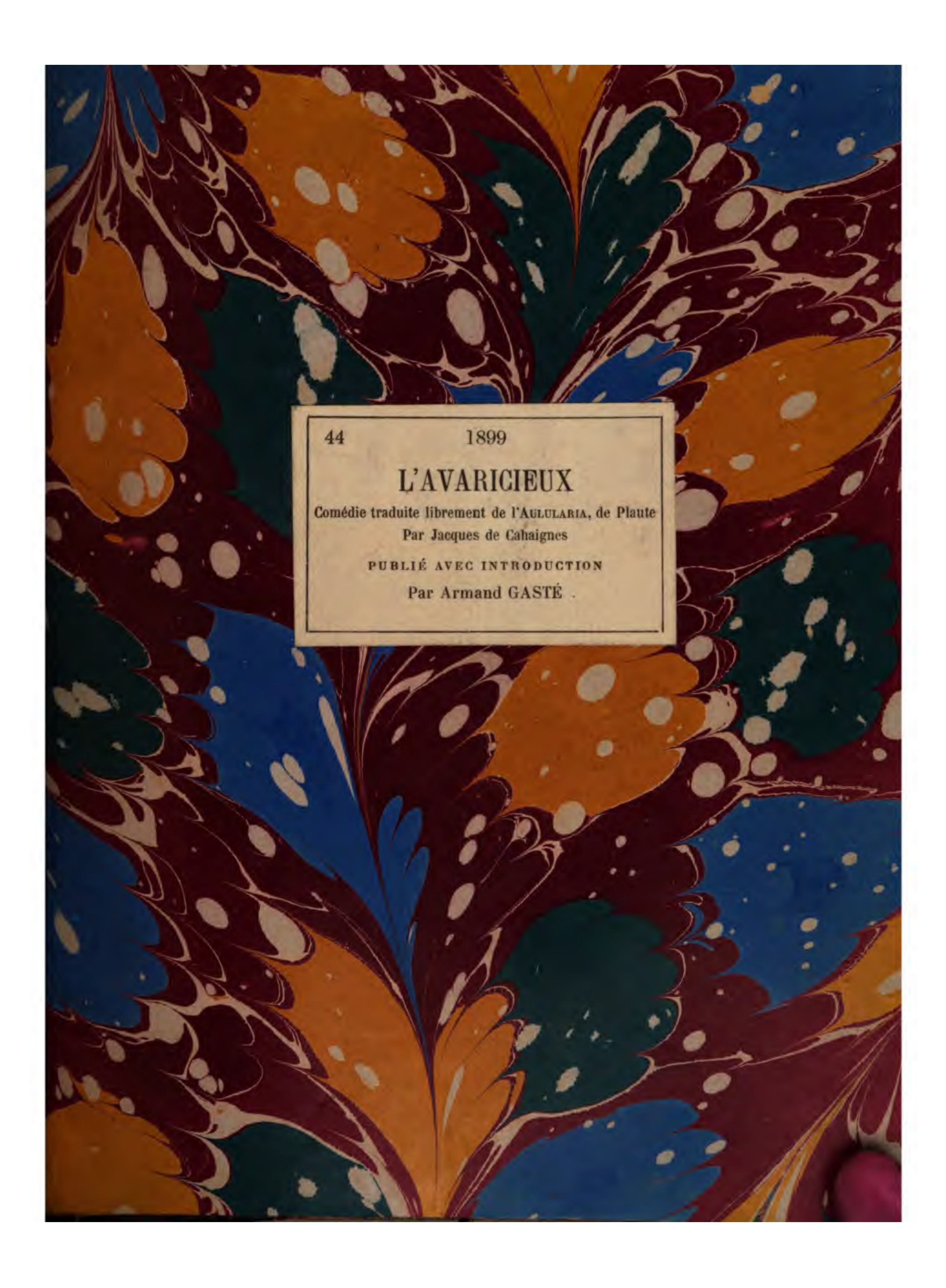
CRISPIN.

Tous ces gens-là font fous, ou je meure. Voila un beau mariage ! Ils veulent marier le feu & l'eau : Cela ne tiendra pas.

LUCAS.

Hé, va, va. Je favons des mariages auffi mal affortis, qui ne tenion morguiene encore que de refte.

Permis d'imprimer. A Rouen, ce 8 de Novembre 1717.
BUSQUET.


44 1899
L'AVARICIEUX
Comédie traduite librement de l'AULULARIA, de Plaute
Par Jacques de Cahaignes
PUBLIÉ AVEC INTRODUCTION
Par Armand GASTÉ

SOCIÉTÉ ROUENNAISE

DE

BIBLIOPHILES

N° 65

—

M. BEAUCOUSIN.

L'AVARICIEUX

COMÉDIE TRADUITE LIBREMENT DE

L'AULULARIA de PLAUTE

Par JACQUES DE CAHAIGNES (1580)

Publié d'après le manuscrit original, avec une Introduction

PAR

ARMAND GASTÉ

Professeur de Littérature française à l'Université de Caen.



ROUEN

IMPRIMERIE LÉON GY

—

M DCCC XCIX

INTRODUCTION

Nous ne songeons nullement à donner ici une étude complète sur le médecin caennais Jacques de Cahaignes. Cette étude est faite et bien faite : l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen l'a récemment couronnée, et les lettrés normands espèrent que le docteur Panel ne tardera pas trop à publier son excellent travail.

Nous nous contenterons donc de citer l'article que P.-D. Huet, le savant évêque d'Avranches, a consacré à son compatriote, dans ses *Origines de Caen* (1) :

« M. de Bras avait illustré sa patrie en déterrant les Antiquitez de la ville de Caen ; *Jacques de Cahaignes* ne merita pas moins sa reconnoissance par le soin qu'il prit de conserver la memoire de ses illustres Citoyens. Leurs Eloges qu'il a publiez, ne sont qu'une partie de son dessein. Il n'a parlé dans cette Centurie que de ceux qu'il avoit connus, les ayant arrangez selon le tems de leur mort. Il eût rendu le même devoir aux autres dans les Centuries suivantes, si leurs heritiers avoient répondu à

(1) Ed. de 1706, pages 359 et 360.

l'invitation qu'il leur avoit faite, de luy fournir les instructions necessaires. Il fut fils de Pierre de Cahaignes Medecin, originaire de la paroisse de Mathieu. Il perdit son père fort jeune. Il étudia, et prit les degrez de Medecine dans l'Université de Caen, dont il fut Recteur. Il avoit pris des leçons de Julien le Paulmier, celebre Medecin. Il fut aussi Professeur Royal dans cette Faculté. Il ne se maria point. Il pratiqua la Medecine, et il fut élû Echevin de Caen. Sur l'entrée de sa vieillesse il se retira de ses emplois, pour se donner tout entier à la composition. Il commença par quelques petits ouvrages. Il composa et recita les Oraisons funebres de Jean Rouxel, et de Nicolas Michel, Professeurs Royaux en Eloquence. Il ramassa et publia les Poësies du même Rouxel. Il traduisit de Latin en François le Livre de Julien le Paulmier sur le Sidre, et un autre du même auteur sur le Mal venerien. Et comme il se préparoit à l'édition de la Paraphrase de la Physiologie de Fernel qu'il avoit faite, il quitta toute autre entreprise pour travailler à ses Eloges. Il y fit paroître beaucoup de candeur, de probité et d'amour pour sa patrie. Son style est un peu trop diffus et languissant. Il sort souvent hors de son sujet, pour se jetter dans les communes de la Morale, et sa diction, quoy qu'aisée, n'est pas dans une exacte pureté. Estienne de Cahaignes son proche parent, qui fut depuis Professeur en Medecine dans la même Université, allant faire ses études à Leyde en Hollande dans sa premiere jeunesse, Jacques se servit de cette occasion pour écrire par luy à Joseph Scaliger, qui par son éminent savoir soûtenoit dans cette Academie l'honneur du nom François, et

pour luy envoyer une bourse en broderie d'or, faite à Caen. Caen étoit alors en réputation pour ces sortes d'ouvrages. Scaliger lui écrivit une lettre de remerciment, que l'on voit dans le Recuëil de ses Epîtres..... »

Huet a oublié de nous dire que Jacques de Cahaignes, médecin, professeur, traducteur, panégyriste, biographe, échevin, recteur de l'Université etc., etc., a encore ambitionné la gloire d'auteur dramatique. Nous devons dire toutefois que les deux pièces de théâtre qu'on peut lire dans son manuscrit, conservé à la Bibliothèque Mancel à Caen, ne sont pas des œuvres originales, mais bien des traductions, ou, si l'on veut, des adaptations.

La première de ces pièces, celle que nous publions ici, fut composée par Cahaignes pour une troupe de comédiens de passage à Caen, qui durent la représenter en 1580 (1). C'est l'*Avaricieux*, autrement dit l'*Aulularia* (la *Marmite*) de Plaute.

L'année précédente [1579], comme l'a fait remarquer le docteur Panel, dans son étude encore inédite sur *la vie et les mœurs de Jacques de Cahaignes*, le libraire Abel l'Angelier avait publié *les six premieres comedies facecieuses de Pierre de Larivey, champenois, a l'imitation des anciens Grecs, Latins, et modernes Italiens.*

Que Jacques de Cahaignes ait lu les comédies de Larivey, et que cette lecture ait décidé le grave (2) professeur caennais à traduire — librement — une comédie de Plaute, cela

(1) Collection Mancel. Ms. 54. Pages 39 à 58.

(2) Grave, quoique jeune encore. Cahaignes, en 1580, avait trente-deux ans.

ne peut faire aucun doute, si on lit avec un peu d'attention la troisième des pièces de Larivey, la *Comedie des Esprits*. De même que Larivey imite dans cette pièce l'*Aridosio* de Lorenzino de Medicis, lequel s'inspire souvent des *Adelphes* de Térence et de l'*Aulularia* et de la *Mostellaria* de Plaute, de même J. de Cahaignes, en traduisant l'*Aulularia*, ne se gênera nullement pour emprunter à Larivey sa traduction des passages de Plaute dont il a cru devoir agrémenter ses *Esprits*. Larivey avait dit dans son *Prologue* « L'Auteur pensant... que Plaute et Terence ont esté grands imitateurs (car l'un a suivy Epicarme, et l'autre Menandre), et que ce luy seroit une trop grande presomption voire expresse ignorance, si encor il ne suyvoit les traces de ceste sacree antiquité, il a faict ceste Comedie à l'imitation et de Plaute et de Terence ensemble. » J. de Cahaignes ne nous a pas dit, mais il eût pu nous dire : « L'Auteur pensant que Larivey a fort bien traduit les passages de Plaute qu'il a inserés dans sa comedie des *Esprits*, a cru, que ce luy seroit une trop grande presomption, voire expresse ignorance, s'il ne suivoit ses traces dans ces excellents passages. »

Prenons, par exemple, les plaintes célèbres de l'avare, quand il s'aperçoit que son cher trésor lui a été dérobé. Voici, d'abord, le texte de Plaute (1) :

(1) Nous donnons le texte de Plaute d'après l'édition classique de l'*Aulularia*, par E. Benoist. (Paris, Hachette, 1874.)

EUCLIO.

Perii ! interii ! occidi ! Quo curram ? quo non curram ? Tene, tene ! —
[Quem quis ? —
Nescio : nil video : cæcus eo, atque equidem, quo eam, aut ubi sim,
[aut qui sim,
Nequeo cum animo certum investigare. Obsecro vos ego, mi auxilio,
Oro, obtestor, sitis, et hominem demonstretis, qui eam abstulerit.
Quid est ? quid ridetis ? Novi omnis : scio fures esse hic compluris,
Qui vestitu et creta occultant sese atque sedent, quasi sint frugi.
Quid ais tu ? Tibi credere certum est : nam esse bonum e voltu co-
[gnosco.
Em, nemo habet horum ? — Occidisti ! Dic igitur ; si quis habet !
[Nescis ?
Heu me miserum ! misere perii ! male perditus, pessume ornatus eo :
Tantum gemiti et malæ mæstitiæ hic dies mihi obtulit,
Famem et pauperiem. Perditissimus ego sum omnium senum
In terra. Nam quid mihi opu'st vita, qui tantum auri perdidi,
Quod custodivi sedulo ? Egomet me defraudavi
Animumque meum geniumque meum. Nunc alii lætificantur
Meo malo et damno. Pati nequeo.

(*Plaute*. Act. IV, sc. 7).

Maintenant nous allons mettre en regard les traductions de Larivey et de J. de Cahaignes. (Les additions faites par Larivey au texte de Plaute et empruntées à Larivey par J. de Cahaignes, sont imprimées en italiques.)

LARIVEY.	*CAHAIGNES,*
SEVERIN.	SERRANT.
..... Helas, *ie suis destruict, ie suis perdu, ie suis ruyné! Au volleur, au larron,* au lar-	*Ie suis perdu, ie suis destruict, ie suis ruiné.* Ou iray-ie, ou n'iray-ie point ? *Au voleur !*

ron, *prenez le*, arrestez tous ceux qui passent, *fermez les portes, les huys, les fenestres,* miserable que ie suis, *ou cours-ie ?* a qui le dis-ie ? *ie ne sçay ou ie suis,* que ie fais, *ny ou ie vas. Helas, mes amys, ie me recommande a vous* tous, secourez moy, ie vous prie, ie suis mort, ie suis perdu. *Enseignez moy qui m'a desrobbé mon ame,* ma vie, mon cœur, et toute mon esperance. *Que n'ay ie vn licol pour me pendre ?* car i'ayme mieux mourir que viure ainsi : helas elle est

au larron ! prenez-le ; fermez les portes, les huis, les fenestres de peur qu'il n'eschappe. Qui est-il ? D'ou est-il ? Ie ne sçay, ie ne voy personne. *Ou couray-ie ?* A qui est-ce que ie parle ? Ie suis transporté. *Ie ne sçay ou ie suis,* ni qui ie suis, *ny ou ie vais. Helas ! mes amis, ie me recommande a vous :* au nom de Dieu, secourez-moy. *Ensengnez-moy qui m'a desrobbé mon ame.* Que dis-tu, toy ? Ie t'en croiray, toy, car a te veoir, tu as la physionomie d'homme de bien. Qui a il ? De quoy riez-vous ? Ie vous cognois tous. Ie sçay qu'en ceste compaignie il y a plusieurs larrons. Y a il aucun d'eux qui ayt ma bougette ? Tu es mort, si tu ne m'ensengnes le larron. Nomme le moy. Le cognois tu point ? Nenny. Helas ! moy miserable, ie suis donc perdu. O le malheureux iour qui m'a reduict en extresme paouureté. Hé, *que n'ay-ie vn licol pour me pendre ?* Hé, que n'ay-ie vn cousteau pour me le planter dans l'estomach ! Hé, que ne suis-ie auprés de la riuiere pour me noyer, *car i'ayme mieux mourir* de quelque mort que ce soit *que viure* plus *ainsy.*

toute vuide. Vray Dieu, *qui est ce cruel qui tout a vn coup m'a rauy mes biens, mon honneur, et ma vie? Ah, chetif que ie suis, que ce iour m'a esté malencontreux! A quoy veux ie plus viure, puis que i'ay perdu mes escus que i'auois si soigneusement* amassez, *et que i'aymois,* et tenois *plus* chers *que mes propres yeux? mes escus que i'auois espargnez, retirant le pain de ma bouche, n'osant manger mon saoul! Et qu'vn autre ioyt maintenant de mon mal et de mon dommage* (1)!	Vray, qui est ce meschant, *qui est ce cruel qui tout a vn coup m'a raui mes biens, mon honneur et ma vie? Ah, chetif que ie suis, que ce iour m'a esté malencontreux! A quoy veus-ie plus viure, puisque i'ay perdu mes escus que i'avois* gardez *si soigneusement, et que i'aymois plus que mes propres yeulx? Mes escus, que i'auois* tant *espargnez, retirant le pain de ma bouche,* et *n'osant manger mon saoul? Et vn autre se reiouit maintenant de mon mal et de mon dommage!* Ie ne veus ni boire ni manger que ie ne les aye retrouuez.

Il est évident qu'ici, et dans d'autres passages qu'il est inutile de citer, Jacques de Cahaignes a eu sous les yeux le texte de Larivey, et que, devançant Molière, « il a pris son bien où il le trouvait. »

Mais hâtons-nous de dire que, sauf dans les passages empruntés par Larivey à Plaute, la traduction du reste de la *Marmite* est bien de Cahaignes, et que cette traduction, ou adaptation, comme on voudra l'appeler, est d'une langue nette et savoureuse.

(1) Larivey, *les Esprits*, sc. 5. (Paris, Abel l'Angelier, 1579, fol. 145.)

Dans un *Prologue*, qu'il a cru devoir biffer, et que, moins sévère que lui, nous donnons dans son intégrité, J. de Cahaignes nous dira comment il a entendu traduire l'auteur latin : « Je veux vous avertir en passant que comme elle (cette comédie) luy (à Plaute) est semblable quand a l'argument et suitte des personnages de scene en scene, aussi est beaucoup dissemblable quand au discours, ne s'estant l'autheur qui l'a mise en françois assubjetty aux mots, termes et sentences de Plaute, mais ayant discouru partout a sa phantasie ? Si vous luy demandez pour quoy il a prins une si grande licence, il vous repondra qu'il y a plusieurs mots de Plaute qui ne se peuvent bien rendre en françois, qu'il y a plusieurs gosseries et discours desquels on prendroit en ce temps un bien maigre plaisir, puisqu'un autre temps apporte autre maniere de vivre, autre façon de faire et de parler. Que si vous ne vous payez de ces raisons, il vous dira fraizement qu'il l'a ainsy voulu faire, que tel a esté son plaisir, qu'il n'y estoit pas tenu, qu'il l'a vertie seulement pour en faire present aux comediens qui passeront par ceste ville de Caen, afin de la representer au peuple françois qui prendra plus de passe temps à l'ouir telle qu'elle est que si elle estoit vertie mot a mot selon le sens de l'autheur... »

Nous voilà bel et bien avertis. Ne demandons à Jacques de Cahaignes que ce qu'il a voulu donner à ses compatriotes, en 1580, c'est-à-dire une traduction très libre de la pièce de Plaute. Nous ne serons donc pas surpris, s'il supprime certains personnages qui lui semblent inutiles à l'action, celui de Pythodicus, par exemple, s'il change

les noms grecs des personnages en noms bien français, si l'avare *Euclio* devient *M. Serrant*, la servante *Staphyle*, *Chicheface*, le généreux *Megadore*, *M. Felix*, la sage *Eunomie*, *M*[me] *Bonne*, etc., etc. En donnant des noms français à ses personnages, Cahaignes leur donnera également le langage qui convient à des « entreparleurs » de la fin du XVIe siècle. Au lieu d'invoquer, au milieu des douleurs de l'enfantement, la déesse Lucine, la jeune Phædra, qui s'appelle *Aymée* dans la pièce française, s'écriera : « Jésus, Jésus ! » Dans Plaute, Euclio réclame à Lyconides le trésor que celui-ci (du moins il le croit) lui a dérobé, et pour l'effrayer, il le menace de le traîner devant le préteur. Dans Cahaignes, le voleur, devenu un habitant de la plaine de Caen, est menacé du *haro* de la vieille coutume de Normandie : « Si tu ne rends la bourse, dit M. Serrant à Urbain, je vais faire *harau* sur toi. » (Acte IV, sc. 9).

Les monnaies ont changé de nom : les talents et les philippes deviennent des testons, des escus au soleil, des ducats.

Strobilus qui a déniché la marmite d'Euclio s'écrie : « Je suis le roi Philippe », et Fortuné qui s'est emparé de la « bougette » de Serrant, dira : « Me voilà riche à tout jamais, je dis plus riche que le sultan Soliman. »

Le lieu de la scène a été, à notre avis du moins, heureusement modifié. Le Temple de la Bonne Foi (*Fidei fanum*) est devenu un cimetière. L'endroit n'est-il pas bien choisi pour cacher un trésor ? Ce cimetière, cet ossuaire où les têtes de mort « regardent » les passants, ne doivent-ils pas effrayer les voleurs ?

C'est surtout lorsqu'il a eu à rendre en français certaines plaisanteries et locutions populaires ou proverbiales de Plaute, que Cahaignes s'est donné toute liberté.

Jupiter te Dique perdant, par exemple, sera « verti » en : « Que le feu Saint-Anthoine t'arde ! » (Acte IV, sc. 4).

Et que dire des locutions suivantes ?

« Dieu scayt comme nous ferons *gaudeamus.* » (Acte II, sc. 3).

« Tes fortes fievres quartaines, que tu l'ayes malgré moy ! » (Acte IV, sc. 9).

« Descouvrir Saint Pierre pour couvrir Saint Paul. » (Acte III, sc. 6) (1).

Comme on le voit, la comédie de l'*Avaricieux* est, en son genre, une œuvre originale, et la Société des Bibliophiles rouennais nous semble avoir été bien inspirée, en publiant cette œuvre inédite, qui ne fera pas moins d'honneur, croyons-nous, au vieux médecin caennais, que les *Eloges* qu'il a consacrés à ses illustres compatriotes.

(1) Plaute n'avait-il pas arrangé à la romaine la pièce grecque qu'il avait empruntée à un auteur grec inconnu. « Nous reconnaissons dans l'*Aulularia,* dit justement M. E. Benoist, un tableau de la vie grecque sur lequel sont venus se placer des traits empruntés à la vie romaine. C'est justement le propre de l'art de Plaute d'opérer ce mélange d'une façon si habile que le génie des deux peuples se montre ensemble, et que le poète, tout en imitant, quelquefois même en traduisant, de sorte que le lecteur ne peut s'y méprendre, toutefois reste original. » (Aulul., éd. Hachette, 1874. *Introd.*, p. iii.) — Si Cahaignes avait

Nous ne croyons pas devoir donner la seconde comédie, *Joseph*, que renferme le manuscrit de Cahaignes (1); mais il convient d'en dire quelques mots.

Elle fut représentée à Caen le mardi 26 juin 1584, — jour où M. Germain Jaques reçut le bonnet de docteur en théologie, — et les acteurs furent de jeunes étudiants caennais (2).

C'est Cahaignes lui-même qui nous fournit ce précieux renseignement; mais il est regrettable qu'il ne nous ait pas donné le nom de ces jeunes gens « de bonne famille », qui tinrent les rôles dans cette comédie de collège.

Cahaignes a traduit cette pièce du latin de Cornelius Crocus (3), théologien et lettré hollandais, né à Amsterdam

voulu, ici surtout, traduire mot à mot, personne assurément ne l'eût compris. Voici, en effet, ce que dit Plaute (Act. III, sc. 5) :

Ubi nugivendis res soluta est omnibus,
Ubi ad postremum cedit miles, æs petit.
Itur, putatur ratio cum argentario;
Impransus miles astat, æs censet dari.
Ubi disputata est ratio cum argentario,
Etiam plus ipsus debet argentario.
Spes prorogatur militi in alium diem.

Le « *miles* » dont il est ici question, est celui qui est chargé de recueillir le tribut (*æs militare*) destiné à l'entretien des troupes.

(1) Collection Mancel, n° 54 ; de la page 59 à la page 70.

(2) Hæc comœdia, cui titulus est *Joseph*, publice acta Cadomi, die Martis 26 Junii 1584, qua M. Germanus Jaques doctoris theologi pileo insignitus est. — Actores fuerunt ingenui adolescentes.

(3) Le véritable nom de cet auteur hollandais est Croock (Cornelis Pietersz [Petri filius]), né en 1500 (?), mort en 1550. — Voir la notice sur Croock par H.-J. Allard. Maastriht, 1891.

et mort à Rome en 1550. Crocus, qui après avoir été recteur des études latines de sa ville natale, entra dans l'ordre des jésuites, composa plusieurs écrits sur des sujets de théologie et de grammaire, des colloques latins, dans le goût, mais dans un autre esprit, que ceux d'Erasme, et une comédie sacrée, intitulée : *Joseph*. Cette comédie destinée à l'éducation de la jeunesse chrétienne, *ad Christianæ juventutis institutionem*, fut jouée à Amsterdam aux fêtes de la Dédicace, en 1535, le jour où l'on rendit à Dieu des actions de grâces pour la victoire remportée en Afrique, sur les Turcs, par Charles Quint (prise de Tunis). *Acta sacræ Dedicationis feriis, quum supplicatum est ob clarificatum Domini IESV nomen inter gentes Caroli Magni in Aphrica victoria...* »

Mieux inspiré que son traducteur, Crocus nous a donné les noms des jeunes Hollandais qui jouèrent sa pièce en 1535.

Une rapide analyse, et quelques citations nous édifieront amplement sur l' « argument » et surtout sur la « moralité » de la pièce. Remarquons, en passant, que le jeune Caennais qui joua le rôle de Sephirar (la femme de Putiphar), devait avoir le tempérament d'un flegmatique hollandais, pour oser dire, — sans rire, — à l'honnête Joseph : « ... Mon mary n'en sçaura rien... Mon amy, jettez moy une œillade et semblablement donnez moy un baiser... Joseph, c'est grande sottise de laisser perdre l'occasion qui se presente et refuser le bien qui est donné gratis... »

LA COMÉDIE DE JOSEPH

Sephirar, la femme de Putiphar, est amoureuse de Joseph, qui, comme on le sait, vendu par ses méchants frères à des marchands israélites, avait été revendu par ceux-ci à l'égyptien Putiphar (ou Potiphar), prévôt de l'hôtel de Pharaon. Putiphar avait eu la main heureuse en achetant ce jeune Hébreu. Joseph était un serviteur modèle : « L'Eternel était avec lui, nous dit l'Ecriture, et faisait prospérer toutes choses entre ses mains. » Aussi, son maître, satisfait de son service, « l'avait établi sur sa maison, et lui avait confié tout ce qui lui appartenait. » Ajoutez à cela que ce parfait intendant « était de belle taille, et beau à voir », et que Putiphar est qualifié par l'Ecriture d' « eunuque de Pharaon (1). » Il n'est donc pas étonnant que Sephirar, comparant ce grand et beau jeune homme à son eunuque de mari, en soit tombée amoureuse. Mais elle avait compté sans son hôte. Aux propositions inconvenantes de Sephirar (2), Joseph avait répondu par un « non » catégorique.

Nous allons entendre les plaintes de la pauvre Sephirar.

« O Joseph ! Joseph !... O que tu es dissemblable de tous les autres serviteurs ! Certes, je ne pourrois rien dire de si magnifique que ta vertu ne le surmonte, laquelle m'a tellement ensorcelée que je me sens du tout hors de

(1) « Eunuchus Pharaonis », *Gen.* XXXIX, 1.

(2) « Dormi mecum », *Gen. ibid.*, 7.

moy. Et combien que tu m'aies nagueres respondu vertueusement que Dieu estoit juste juge, qu'il punissoit les meschants et que nulle meschanceté ne luy estoit cachée ; qu'il soit ainsy, ce neantmoins le feu qui me brusle est si grand qu'il ne pourroit estre esteint par aucunes parolles. Plus, ceste grande vertu est accompagnée d'une divine beauté. Que diray-je de ses louables meurs ? de sa bonne grace, de son honnesteté et eloquence ? Je croy certes que vertu et nature l'ont orné à l'envy l'une de l'autre, tellement qu'on ne me doibt reprocher d'estre tombée en ceste seule faulte. Je ne puis durer en place, tant est vif le feu qui m'embrase... »

Sephirar se plaint d'avoir été plusieurs fois « repoussée, contemnée ». Que fera-t-elle? Si elle essayait une dernière fois de tenter le vertueux Joseph ?

« Je l'amadoueray et conjureray avec les plus douces paroles dont je pourray aviser. J'espère qu'il s'amollira. Suis-je point ainsy bien parée ? Ceste robbe n'est-elle pas assez bien faicte ? Certes j'ay employé toute ceste matinée à me farder et accoustrer proprement afin de luy complaire. »

Joseph paraît et salue poliment sa maîtresse.

JOSEPH

Dieu vous doint bon jour, madame!

SEPHIRAR

O Joseph, mon cher ami, ma vie, mon seul plaisir !

JOSEPH

Vous y revenez encore!

SEPHIRAR

En qui seul reposent tout mon bien et toute mon espérance...

JOSEPH

Il y a bien de quoy!

SEPHIRAR

Je vous supplie, au nom de tous les dieus, qu'ayez compassion de moy, qui me pouvez donner ou oster la vie.

JOSEPH

Or sus, or sus, oubliez cela.

SEPHIRAR

Comment que j'oublie cela? O Joseph, Joseph, pleust aus dieus que m'aimassiez reciproquement!

JOSEPH

Ah! vous me haïssez à mort!

SEPHIRAR

Que dites-vous? Que je vous hai de mort? moy qui suis éperduement amoureuse de vous!...

JOSEPH

Vous me rompez la teste de tels propos. Quant a moy, je vous suis venu trouver pour une autre occasion, pour scavoir si avez affaire de moy au logis pour y recevoir et faire vos commandements.

SEPHIRAR

J'ay affaire de vous icy, mon soulas.

JOSEPH

Commandez moy donc ce qu'il vous plaira; pourveu qu'il soit honneste et licite, je vous obeiray.

SEPHIRAR

Que vous ne vous faciez point tant prier, mais conformiez a ma volonté. Hé, mon mignon, pourquoy destournez-vous vos yeulx de la personne qui vous ayme plus que soy-mesme? Regardez-moy.

JOSEPH

On ne doibt avoir l'ame seule, mais aussi les yeulx chastes et pudiques.

SEPHIRAR

Voire, mais le trop ne vaut rien.

Joseph, pour calmer Sephirar, lui débite les plus belles paroles du monde. « La beaulté de la jeunesse se passe... Je suis Hébreu... et Dieu a defendu aux Hébreux de commettre paillardise... Je ne puis tromper votre mari qui a esté si bon pour moy. »

Sephirar, elle, ne recule devant aucune impudence : « Beaucoup de femmes le font (c'est-à-dire trompent leurs maris)... Ce vice est commun presque à toutes... D'ailleurs mon mary n'en scaura rien... il est le plus du temps absent du logis... Mon amy, jettez-moy une œillade et semblablement donnez-moy un baiser... Ayez pitié de ceste paouvre amoureuse. Ayez compassion de ses larmes et du mal qu'elle endure, duquel vous pouvez seul estre le médecin... Joseph, c'est grande sottise de laisser perdre

l'occasion qui se présente et refuser le bien qui est donné gratis. »

Joseph reste inébranlable comme un roc, et Sephirar, finissant par se fâcher, lui dira :

« Je me complaindray de toy à mon mary », et elle le quittera furieuse, avec cette menace : « Je m'en retourne au logis, puisque je pers icy le temps. Tu t'en repentiras, poltron ! »

Joseph ne se repent pas de sa fermeté, au contraire. Dans un assez long monologue il se félicite d'avoir résisté à la tentation. « Mes parents, dit-il, ne m'ont point appris à souiller le lict d'autruy. »

Que va-t-il arriver? On le devine.

Au début de l'acte II, nous entendons Sephirar crier dans la coulisse :

« A l'ayde, mes amis, à l'ayde, on me force! Hastez-vous de me secourir! A l'ayde, à l'ayde! »

Joseph, s'enfuyant éperdu, arrive sur la scène, et va nous raconter ce qui s'est passé : « Je ne faisois que d'entrer... Elle, me voyant seul, me va incontinent saisir par le corps... » Puis, après quelques réflexions peu aimables sur les femmes : « La femme est un animal debile, non maistre de ses passions. Que si vous la refusez tout a plat, de folle qu'elle est, vous la ferez devenir forsenée. Elle ressemble aux ronches : elle picque et blesse tous ceulx qu'elle attouche... » Joseph reprend sa narration : « Je me suis deffaict et desveloppé de ses mains le mieulx que j'ay peu; toutes fois mon manteau y est demeuré pour

les gaiges. J'ay laissé mon manteau, mais j'ay remporté avec moy mon honneur. »

Putiphar, absent depuis quelques jours, revient chez lui, très confiant et dans la vertu de sa femme et dans l'honnêteté de son serviteur Joseph.

Hélas, trois fois hélas! Sephirar lui a conté son petit roman. Le pauvre Putiphar n'en peut croire ses oreilles : « O moy infortuné, s'écrie-t-il devant Joseph faussement accusé, comme nulle felicité ne peut longtemps durer en ceste vie, ny avenir, si miellée ou douce qu'elle n'aye le fiel a la queue! Approche, homme de bien!... Tu as donc, paillard, voulu ravir l'honneur de ma femme, m'estimant digne d'une telle moquerie? »

Le bon Joseph ne se défend pas, ne voulant pas accuser sa maîtresse.

Putiphar appelle les geôliers et va faire jeter Joseph en prison.

Sephirar, non contente de se moquer du pudibond Joseph, conseille à son mari de le faire « etrangler ».

Ce châtiment paraît un peu dur à Putiphar, qui au fond a bon cœur : « Vous estes trop cholere, dit-il à sa femme. Pensez-vous qu'on puisse trouver aucun serviteur sans vice? Je vous prie, les femmes en sont-elles aussi exemptes? »

Et Sephirar a beau exciter son mari. « Mon amy, vous vous devez ressentir d'un tel outrage... » — « Hola! ma femme, répond Putiphar, ne soyez point si cruelle. »

Joseph n'en est pas moins conduit en prison. Cependant Putiphar se recueille, et dans un monologue, — vraie tem-

pête sous un crâne, c'est le cas de le dire, — il se demande si réellement Joseph est coupable du crime dont l'accuse Sephirar : « Je doubte, dit-il, que toutes les choses que ma femme m'a fait entendre soient veritables. Joint qu'elle m'a laissé quelque scrupule, pour se montrer trop passionnée... »

« Et aprés tout, se dit l'excellent Putiphar, le mal n'est pas si enorme ! » Premierement, nous sommes hommes (1), et entre les hommes ne se trouvera aucun qui soit toujours sage. Puis la chaleur de jeunesse est fort bouillante, et ne suis pas si peu cognoissant que je ne scache ce que l'amour peut faire (2). »

Donc, tout bien pesé, tout bien considéré, Putiphar, au lieu de faire étrangler Joseph, qui après tout est un intendant modèle, se contentera de le laisser moisir quelque temps en prison pour lui rafraîchir le sang et calmer son ardeur juvénile.

Joseph, dans sa prison, invoque le Dieu de ses pères, qui, connaissant la pureté de son cœur, le délivrera de ses fers.

Le jour de la délivrance luira enfin. L'échanson du roi Pharaon se souvient — un peu tardivement — du service que Joseph lui a rendu jadis, en interprétant le songe qu'il avait eu dans sa prison. Pharaon, lui aussi, ayant eu « deux mauvais songes dont il est fort effrayé », l'échanson a parlé au roi de la « prudence et dexterité de Joseph a

(1) Le bon *eunuchus* se vante.

(2) L'expérience (des autres) a pu l'instruire.

bien et vrayement interpreter les songes. » Le roi a donc ordonné de faire sortir Joseph de sa prison. Le geôlier Gulussa est heureux d'ouvrir les portes du cachot à Joseph, en le priant toutefois de ne pas l'oublier, quand il sera, comme tout le fait présager, « elevé en grands honneurs et dignités. »

C'est le même geôlier Gulussa qui terminera la pièce, en disant aux spectateurs : « Or sus, Messieurs, nous finirons icy nostre comedie. Que si elle vous a pleu, comme je croy qu'elle l'a faict, d'autant qu'estes honnestes et faictes grand cas de la vertu, montrez-le par un signe d'allegresse. »

Disons en terminant que cette comédie attira quelques désagréments à l'excellent Cahaignes. Il se trouva un collègue jaloux, nommé Petit, ou Le Petit, qui accusa le traducteur français de plagiat. Selon lui, Cahaignes aurait fait jouer sous son nom et donné comme de lui une traduction de la comédie de *Joseph*, déjà imprimée. Cahaignes répondit de la bonne encre à cet envieux, et l'enferma, comme on dit, dans un dilemme : « Ou bien tu nous montreras le livre que tu pretends avoir eu entre les mains, et dans lequel tu dis que se trouve cette comedie en françois, ou bien tu n'echapperas pas au nom d'impudent calomniateur. » *Aut exhibendus est tibi liber quem heri te in manibus habere asseverabas, in quo eam gallicam comœdiam contineri dicebas, aut certe improbi calumniatoris nomen non effugies.* » Le vilain jaloux n'osa pas répliquer, et Cahaignes profita de l'occasion pour nous dire qu'au lieu

de chercher, comme beaucoup de savants (1) une distraction à ses pénibles occupations en se livrant à la boisson ou au jeu (*compotationibus, nugis et vetitæ legibus aleæ*), il se defatiguait dans les nobles plaisirs de l'étude. (Lettre du 28 juin 1584. — Ms. 54, p. 91).

(1) *Quod plerique etiam ex Academicis!* Est-ce que Cahaignes sous ce nom d'*Académiciens*, voudrait désigner ses collègues de l'insigne Université de Caen? C'est plus que probable, car déjà, dans une lettre datée du 15 des calendes de janvier de la même année, Cahaignes ne s'était nullement gêné pour reprocher à son vieux recteur (1) ses trop copieuses beuveries, (*copiosiore meracioris vini potu tuæ senectutis asperitatem demulcere*). — La concorde ne régnait pas toujours dans l'ancienne Université de Caen! Dans une autre lettre (4 calend. januar. 1584), adressée à un de ses amis, Pierre Le Jumel, sieur de Lisores, Cahaignes avoue qu'il a été un peu vif; *Quod si quis ita censeat me acerbius in eum* (*Rectorem*) *scripsisse, quam et ejus dignitas et officium meum postulabant* (*Rectoris enim, quicunque sit, honorem omnem deferre ex officio teneor*), *is sciat eum ab officio eggressum hac in parte Rectoris personam abjecisse, licuisse ergo mihi ab eo tam indignis modis lacessito pari jure in eum agere.* — Cahaignes, en effet, avait été provoqué; le recteur l'avait accusé, sans l'ombre d'une preuve, d'avoir écrit contre lui une méchante satire anonyme. *Inde iræ!*

Aux curieux qui voudraient connaitre par le menu cette peu édifiante querelle, nous indiquerons le pamphlet violent que Cahaignes nous dit avoir lu publiquement dans une des salles de la Faculté des Arts, le 21 juin 1585, en présence d'un auditoire aussi nombreux que distingué : *Jacobi Cahagnesii ad ineptam.Pavonis I. C. apologiam*

(1) Ce recteur s'appelait Jean Le Paon, nom qui prêtait à certaines plaisanteries que Cahaignes n'a pas dédaignées.



Comedie nommée L'AVARICIEVX

PREMIER PROLOGVE (1)

Messieurs et dames, il vous sera ce iourd'huy representé vne comedie, laquelle nous auons nommée l'Avaricieux, *parce que le principal personnage qui y interuient est vn vieillard extremement auare, depeinct de toutes ses couleurs, lequel se laisse mourir de faim aupres de son thresor, qu'il garde auec vn merveilleux torment, tant de corps que d'esprit, se deffiant voire de soy mesmes, puis deuient tout transporté, hors de son sens et entendement, quand il ne le trouue plus en l'endroit auquel il l'avoit caché. Plus est tormenté de variables et diuerses fascheries domestiques. Toutes fois tout enfin s'appaise. Ie ne vous declareray par qu'el moyen. Seulement vous diray que ceste comedie est vne des celles de Plaute, qu'il a intitulée* Euclio. *Mais ie vous veus bien auertir en passant que comme elle luy est semblable quand a l'argument et suytte de personnages de scene en scene, aussi est beaucoup dissemblable quand au discours, ne s'estant l'autheur qui l'a mise en françois, assubjetty aus mots, termes et sentences de Plaute, mais ayant discouru par tout a sa phantasie. Si vous luy demandez pourquoy il a prins une si grande licence, il vous respondra qu'il y a plusieurs mots en Plaute qui ne se*

(1) Ce premier prologue a été biffé en entier par l'auteur. Nous croyons devoir le reproduire.

peuuent bien rendre en françois, qu'il y a plusieurs gosseries et discours desquels on prendroit en ce temps vn bien maigre plaisir, parce qu'vn autre temps apporte autre maniere de viure, autre façon de faire et de parler. Que si vous ne vous payez de ces raisons, il vous dira fraizement qu'il l'a ainsy voulu faire, que tel a esté son plaisir, qu'il n'y estoit pas tenu, qu'il l'a vertie seulement pour en faire present aus comediens qui passeront par ceste ville de Caen, afin de la representer au peuple françois qui prendra plus de passetemps a l'ouir telle qu'elle est, que si elle estoit vertie mot a mot selon le sens de l'autheur (1). Que si vous ne vous contentez de ces raisons, il vous mande par moy que preniez les chartes. Toutes fois i'en scay plusieurs autres bien plus vallables et pertinentes qui l'ont induit a ce faire, lesquelles ie vous dirois presentement, n'estoit qu'il fault que ie quicte la place. Car i'ay deja ouy le bonhomme Serrant qui crie et tempeste en son logis, et en chasse a coups de baston sa chambriere, afin, ce croy-ie, qu'estant seul il puisse plus seurement aller voir si son thresor est pas encor au mesme lieu auquel il l'a laissé, il n'y a pas vne demi quart d'heure.

(1) *Qui est la principale cause pour laquelle.* Ces mots ont été rayés par Cahaignes.



DEVXIEME PROLOGVE. (1)

D'autant qu'il n'y a personne en ceste compaignie, qui me puisse cognoistre, pour n'estre i'usqu'a present sorti du logis, auquel i'ay prins ma naissance, n'y encor veu d'aucune creature humaine, ie doibs au parauant que passer plus oultre vous faire entendre de ma propre bouche qui ie suis.

Ie suis le Dieu domestique, ie suis le Patron, et le Gardien de ceste maison, de laquelle vous m'auez veu presentement sortir, y ayant ia plusieurs années que ie l'ay prinse en ma protection et sauuegarde.

Mais pour vous dire franchement, il ne m'a iamais esté possible d'aimer ny le pere, ny le grand pere de celuy qui la possede maintenant, pour n'auoir esté respecté ny de l'vn ny de l'autre selon que ma qualité le merite.

Son ayeul qui estoit vn bon marchand, amassa beaucoup d'argent, et d'or monnoyé, qu'il enfouit, sans le dire a personne, soubz mon autel dressé prez du foyer, ou ie fais ma residence ordinaire, et me l'ayant recommandé d'affection, me pria de le luy garder seurement et fidelement.

Auint qu'il se mourut, et toutefois comme s'il l'eust deu emporter, ne le voulut iamais descouurir a son fils, encor qu'il ne luy laissast que fort peu d'heritage, dont auec grand trauail et sueur de son corps, il a vesqui fort maigrement et pauurement. Et de ma part ie me suis bien gardé de luy faire tomber vn si riche thresor entre ses mains, d'autant qu'il ne m'a de son viuant honoré comme il

(1) Paraphrase du prologue de Plaute : *Ne quis miretur etc.*

deuoit. Que si quelquefois il m'a fait sacrifices, ç'a esté fort peu souuent, et sans y apporter aucune deuotion.

Son fis qui luy a succedé, m'a encor moins porté d'honneur et de respect. Car ie ne sache qu'il se soit, vne fois seulement en sa vie, agenouillé deuant mon autel, ny qu'il m'aye presenté des fleurs, ou autres offrandes, pensant, comme il est a croire, que i'estois vne deité sans puissance, n'ayant moyen ny de bien ny de mal faire. Mais ie luy ay bien apprins a son dommage, le mal que ie puis faire. Car ie n'ay eu soin de son mesnage, ie ne l'ay fauorisé en ses affaires domestiques, ny assisté en ses necessitez.

Cestuy cy, aprez auoir eu bien de la peine a viure, estant allé de vie a decez, a laissé vn fis, qui pour cest heure est seigneur de ceste maison, et qui suyuant les traces de son pere, n'est non plus respectueus de ma deité, qu'ilz furent, au surplus est le plus ord vilain, le plus taquin et mechanique qui soit en tout le monde.

Mais il a vne fille, laquelle ne tenant rien de luy, ny de ses predecesseurs, n'a eu autre souci, depuis qu'elle commence a se cognoistre, que de m'honorer, ne s'estant passé iour, qu'elle n'aye visité mon autel, et qu'elle ne m'aye addressé ses voeus et prieres, et auec reuerence offert sacrifices d'encens, de pain, de vin, et autres choses qu'elle cognoist m'estre agreables. Mesme ce matin elle m'a fait ceste belle guirlande que ie porte, qu'elle a mise fort deuotement sur mon autel.

Et aussi pour la recompenser de tant d'honneurs et bienfaits, desquels elle m'a obligé, i'ay fait que son pere a trouué le thresor de son ayeul, que i'auois si longuement et si soigneusement gardé. Ce que i'ay fait, non pas pour le gratifier, car il s'est rendu indigne de ma faueur, mais afin qu'elle soit recherchée, et trouue vn auantageux parti, en consideration du grand mariage, qu'ell' aura, et de la belle succession qui ne luy peut fuir.

Il est bien vray qu'il luy est arriué vn inconuenient; car elle est grosse du fait d'vn ieune homme de ceste ville de bonne et ancienne famile, lequel estant extremement amoureux d'elle, et n'en pouuant autrement iouir, fit le mardi gras dernier vn festin solennel, auquel il la conuia, et par mesme moyen toutes les femmes et filles de la rue, et aprez qu'on eut desserui, et que les tables furent leuées, on esteignit en vn instant toutes les chandelles, et lors le ieu se ioua si promptement et si accortement, que cest acte ne vint a la cognoissance d'aucun qui fut en la compaignie : Mesmes son pere ne scayt pas encore qu'elle soit grosse.

Mais enfin ie pratiqueroy ce mariage, et feray qu'en faueur d'iceluy, son pere l'auancera de tout son bien, et luy donnera le thresor, qui le rendoit si malheureux.

Je vous en compterois dauantage, n'estoit qu'il faut que ie quitte la place : car i'ay deia oui ce paouure miserable, qui crie et tempeste a son logis, et en chasse a coups de baston sa chambriere, afin, qu'estant seul, il puisse aller veoir plus seurement si son thresor est pas encor au mesme endroit, auquel il l'a laissé, il n'y a pas vne demie quart d'heure.

LES PERSONNAGES.

SERRANT, vieillard auare.
CHICHEFACE, chambriere de Serrant.
MADAME BONNE, honneste femme et seur de Felix.
MONSIEVR FELIX, vieillard honneste et riche.
MARQVET, seruiteur de Felix.
SALICET, cuysinier.
DARIOLET, pastissier.
FORTVNÉ, seruiteur d'Vrbain.
VRBAIN, fis de Me Bonne.
AYMEE, fille de Serrant.



L'AVARICIEVX

ACTE I.

SCENE I. (1)

SERRANT, vieillard auare. — CHICHEFACE, chambriere.

SERRANT. (2)

Sorts te di-ie, sorts de ceans, par dieu tu en sortiras vieille masque, qui sans aucun arrest, iette tes yeuz saillans en dehors, tantost cy, tantost la, pour descouurir tout ce qui est caché en quelque lieu que ce soit.

CHICHEFACE.

Et pourquoy me battez vous, pauure miserable que ie suis?

(1) Plaute, *Aulularia,* act. 1, sc. 1. Edition E. Benoist. Paris, Hachette, 1874.

(2) Le ms. de Cahaignes est plein de ratures et de corrections. Nous ne donnons que le texte définitif.

SERRANT.

Afin qu'estant miserable, tu soys traictée miserablement selon tes merites.

CHICHEFACE.

Mais pour quelle occasion me faictes vous sortir du logis ?

SERRANT.

Que ie t'en rende raison, vieille effondrée ? Garde toy bien de contester dauantage, car ie te chargerois les espaules de gros bois. Sus, marche bien auant dans la rue; voyez comme cela va pesamment. Scays tu bien qu'il y a ? Si ie prens vn baston ie te hasteray bien d'aller.

CHICHEFACE.

I'aymerois mieulx mourir que viure plus ainsy.

SERRANT.

Voyez comme ceste mastine grongne entre ses dents. Asseure toy que ie t'arracheray ces deux gros oyeulx de la teste afin que tu ne puisses plus m'espier. Marche plus auant, encore, encore, encore plus auant. Ho te voyla bien. Or sus, demeure la. Voys-tu, si tu parts de ceste place la largeur de mon petit doigt, ou si tu regardes derriere toy tant que ie sois de retour, ie t'estrangleray de mes deux mains. Ie ne sache point auoir iamais cogneu vieille plus fine que ceste cy. Et crains merueilleusement qu'elle ne me vole. Laquelle a aussi des oyeulx au derriere, la meschante. I'iray donc tout a cest heure voir si mon thresor est pas encor au lieu ou ie le viens de laisser, lequel me tourmente et afflige au possible.

CHICHEFACE. (1)

Ie ne scay que diantre a cest homme ni ne le puis deuiner et en suis en la plus grande peine du monde. Il me chasse hors du logis plus de cent fois par iour. Ie pense, Dieu me le pardoint, qu'il n'est a son bon sens. Au reste il ne dort ne nuict ne iour, et ne part non plus de la maison que s'il estoit malade. Et ce qui me tient plus a la ratte est qu'il n'y a plus moyen de celer la grossesse de ma maistresse, parce qu'elle est si preste d'accoucher qu'elle n'attent que l'heure, tellement que tout bien consideré ce sera le meilleur pour moy de me pendre et estrangler pour me mettre hors de toutes ces peines.

SCENE II. (2)

SERRANT. — CHICHEFACE.

SERRANT.

Ie sorts maintenant du logis auec grand aise et contentement, dautant que tout s'y porte bien. Rentre a cest heure dans la maison et garde la bien.

CHICHEFACE.

Que voulez-vous que i'y garde qu'on ne l'emporte volontiers ? Car les larrons n'y pourroient faire autre butin, n'estant meublée que de toiles d'araignes.

SERRANT.

Ce sera merueilles si Dieu ne me faict pour l'amour de toy roy de France ou d'Espaigne, vieille sorciere. Ie veulx

(1) Plaute, act. 1, sc. 2.
(2) Plaute, act. 1, sc. 3.

qu'on me garde ces toiles d'araignes. Ie suis pauure, ie le confesse, ie supporte patiemment ma paouureté. Entre dedans et verrouille l'huis; ie seray incontinent de retour. Escoute, n'y laisse entrer ame viuante.

CHICHEFACE.

Que si quelqu'vn venoit demander du feu ?

SERRANT.

Ie veulx qu'il soit estaint afin qu'il y ait iuste excuse. Si aucun des voisins vient empruncter ou vne bouteille ou vn mortier ou vn boisseau, ou quoy que soit, dy qu'il n'y en a poinct, ou que les larrons ont tout emporté. Entendez-vous, ie ne veus pas que en mon absence on laisse entrer qui que ce soit dans ma maison, voire mesme si le Prouffict y venoit, refuse luy la porte.

CHICHEFACE.

Vrayement ie croy que n'en seray a la peine. Car le bon Seigneur se garde bien d'y venir.

SERRANT.

Tay toy et entre dedans.

CHICHEFACE.

Je me tais et entre dedans.

SERRANT.

Plus, ferme l'huis auec la clef et les deuls verrouils. Ce faict, passe la grosse barre au trauers. Ie ne feray qu'aller et venir. Ie suis infiniment marri de ce qu'il me fault partir du logis et pour dire vray ie n'en parts qu'a regret; mais ce n'est pas sans occasion. Car on distribue ce iourd'huy en la maison de ville quelque argent aus pauures bourgeois pour leur ayder a viure. Si ie ne m'y presente, on dira

incontinent que ie suis deuenu vn grand Seigneur. On souspeçonnera, ce croy-ie, que i'ay trouué vn thresor. Car il n'est pas a croire qu'vn pauure homme ne face grand cas d'vne petite piece d'argent ; et maintenant que ie tiens cela fort segret de peur qu'aucun ne le sache, si est ce qu'il me semble que tous le scauent. Et de faict tous me saluent maintenant plus souuent que de coustume, ils me recherchent, ils m'appellent Monsieur, ilz m'accostent, ilz me caressent, ilz me demandent comme ie me porte, comme se portent mes affaires. I'iray donc la et, sans y arrester, ie raccourré le plus tost qu'il me sera possible.

SCENE III. (1)

Madame BONNE, honorable bourgeoise. — Monsieur FELIX, bon vieillard et riche marchant.

Madame BONNE.

Mon frere, ie vous prie de croire que l'occasion pour laquelle ie vous suis venu trouuer tout exprez, procede d'vne bonne amitié que ie vous porte, comme vne bonne seur doit a son frere, et que l'auis que ie vous veus donner estant suiui, il reussira a vostre bien et contentement, combien que ie n'ignore qu'on ne face grand cas de nostre conseil et que soions reputées d'estre vn peu, et pour vray dire nous le sommes, par trop babillardes, estant vne chose fort remarquable qu'on aye encor a trouuer vne femme muette depuis que le monde est monde. Toutesfois, mon frere, ie vous prie de penser que vous estant si proche parente comme aussi vous a moy, il est bien raisonnable que ie prenne conseil de vous et vous de moy, quand il se presente quelque affaire qui nous touche. C'est pourquoy ie vous ay tiré icy a l'escart pour vous parler priuement de ce qui vous importe beaucoup.

(1) Plaute, act. II, sc. I.

FELIX.

Dictes vous vray, bonne femme ?

Madame BONNE.

A qui pensez-vous parler ? Ou est elle, ceste bonne femme ?

FELIX.

C'est vous sans autre.

Madame BONNE.

Qui, moy ?

FELIX.

Si vous ne le voulez, ie ne le veus aussi.

Madame BONNE.

Vous debuez parler plus correctement, car on ne peut trouuer entre toutes les femmes vne seule qui soit bonne, toutes estants mauuaises. Mais bien l'vne est pire que l'autre.

FELIX.

Vous auez raison. Vrayement ie suis de vostre aduis. Mais que me voullez vous dire ?

Madame BONNE.

Ie vous prie de me faire vn plaisir.

FELIX.

Commandez et ie vous seruiray.

Madame BONNE.

Le plaisir que ie desire que me faciez reussira a vostre prouffict, duquel ie suis plus soigneuse que du mien propre.

FELIX.

Ce n'est pas de ce iourdhuy que ie cognois vostre bonne affection. Mais quel est ce plaisir que vous voulez que ie vous face, qui me doit estre profitable?

Madame BONNE.

Mon frere, quand ie considere les graces que Dieu vous a faites, ie ne trouue point qu'il y ait en ceste ville vn homme plus heureux que vous. Vous estes assez riche, bien allié, bien voulu, et en bonne reputation, il ne vous manque, pour le comble de tout heur, qu'vne femme qui vous face de beaux enfants; vous tirez ia sur l'aage, il est temps d'y penser si vous les voulez voir grands.

FELIX.

Helas! ma seur, vous me tenez des parolles qui me sont fort facheuses et desplaisantes a ouir.

Madame BONNE.

Pourquoy?

FELIX.

Pourceque mon humeur ne se rapporte aucunement a celuy des femmes.

Madame BONNE.

Suyuez le conseil de vostre bonne seur, duquel vous vous estes iusqu'a present bien trouué. Il vous apportera du proffit.

FELIX.

Voire, pourueu que la femme que i'espouserois, se laissat mourir trois iours aprez.

Madame BONNE.

I'ay moyen de vous faire espouser vne fille bien riche

et tres bien apparentée. S'il vous plaist me commander d'en faire la demande, ce sera bientost fait.

FELIX.

Vous me gaignez et me contraignez par vos persuasions, de faire le contraire de ce que i'auois resolu : allez, ie vous promets que ie me marieray et en bref. Mais sachez que ie me moque de ces grandes pompes, richesses et parentages, lesquelles en fin ruinent les hommes de despenses et les font valletz de leurs femmes. Ne m'en parlez donc point dauantage. I'aime mieulx m'allier a vne simple et pauure fille qui soit selon mon humeur, telle qu'est vne qui ne desmeure loing d'icy, a qui i'ay tousiours porté quelque affection.

Madame BONNE.

Faites moy cest honneur de me dire qui elle est.

FELIX.

Cognoissez vous pas bien vn paouure bourgeois de ceste ville ia fort aagé, nommé Serrant ?

Madame BONNE.

Ouy, ie le cognois, vn assez pauure bonhomme et bien simple.

FELIX.

Il m'est prins en affection d'espouser sa fille. Au surplus ne me repliquez rien ; ie scay bien ce que vous voulez dire, que la fille est fort pauure, mais ie l'aime ainsy paouure.

Madame BONNE.

Puisque vous le voulez ainsy, ie m'y accorde et prie Dieu qu'il vous en face ioyeulx.

FELIX.

I'espere qu'il le faira ainsy.

Madame BONNE.

Vous plaist-il me commander autre chose ?

FELIX.

Adieu.

Madame BONNE.

Adieu aussi, mon frere.

FELIX.

Ie vois trouuer le sire Serrant en son logis pour luy faire la demande de sa fille. Mais le voila. Il n'est pas coustumier d'aller par la rue. Ie ne scay d'ou maintenant il pourroit bien venir.

SCENE IV. (1)

SERRANT. — FELIX.

SERRANT.

Le cœur me disoit bien au sortir du logis que mon voyage seroit inutil, et n'en partois qu'a regret. Aussi ne s'est il faict aucune distribution. Il me tarde beaucoup que ie ne suis au logis, auquel lieu est mon ame, mon corps estant icy.

FELIX.

Monsieur Serrant, ie prie Dieu qu'il vous donne vne bonne iournée.

(1) Plaute, act. II, sc. 2.

SERRANT.

Il n'y a point de Monsieur; ie suis trop paouure pour estre ainsy qualifié.

FELIX.

He bien, que vous dit le cœur?

SERRANT.

Iamais vn riche ne s'accoste d'vn pouure sans quelque dessain. Pour le certain il y a icy de la meschanceté. Il scayst que i'ay vn thresor. Il me veut piper par ces belles reuerences et emmiellées paroles.

FELIX.

Vous portez-vous pas bien?

SERRANT.

Ie me porterois bien si ie n'estois malade de faulte d'argent.

FELIX.

Si vous estes content, vous en auez assez.

SERRANT.

La vieille l'a descouuert. Cela est sans doubte. On le scayt par tout. Ie luy vois presentement coupper la langue et arracher les yeulx.

FELIX.

Que parlez-vous tout seul entre vos dens?

SERRANT.

Je me complaincts de ma pauureté. I'ay vne fille deia aagee laquelle ie n'ay puissance de marier.

FELIX.

Ne vous faschez, Serrant. Ne perdez point courage. Ie vous y ayderay. Si auez affaire d'argent, i'en ay pour vous.

SERRANT.

Tu bieu, qu'el corsaire! Il demande du mien et fait semblant me vouloir bailler du sien. Il ouure la gueule pour deuorer mon thresor. C'est vn vray mathois. D'vne main il monstre du pain, et en l'autre il cache vne pierre. Ie cognois fort bien ces poupres. Ilz tiennent fermement tout ce a quoy ilz s'accrochent. Ie me deffie du riche qui recherche le pauure. Quand il luy baise la main, asseure toy qu'il le trahit.

FELIX.

Donnez moy vne quart d'heure pour vous gouuerner. I'ay quelque chose a vous dire qui vous importe et a moy aussy.

SERRANT.

Helas moy miserable! tout mon or est volé. Il en veult maintenant composer auec moy. C'est de quoy il me veult gouuerner. Ie le scay bien. Toutesfois il fault que i'aille veoir au logis.

FELIX.

Ou allez vous ainsy viste?

SERRANT.

Ie reuiens. Ce n'est sans cause que ie cours si vite en mon logis; i'y ay bien affaire.

FELIX.

Par ma conscience, ie croy que quand ie luy demanderay sa fille en mariage, il pensera que ie me mocque.

SERRANT.

Dieu soit loué ! Tout est bien. I'ay failly a rendre l'ame de la grande frayeur que i'ay eu que mon thresor n'eut changé de maison. Me voila de retour : que me voulez-vous ?

FELIX.

Ie vous prie de me faire ce bien de respondre a ce que ie vous demanderay.

SERRANT.

Ne me demandez donc pas ce a quoy ie ne voudrois vous respondre.

FELIX.

Dictes moy de qu'elle race pensez-vous que ie sois venu ?

SERRANT.

De bonne et honorable.

FELIX.

Qu'elle opinion auez-vous de moy ?

SERRANT.

D'homme de bien et de biens.

FELIX.

Ie vous ay aussy tousiours eu et ay en bonne reputation.

SERRANT.

Il sent la fumée de mon argent. C'est pourquoy il m'a en si bonne estime. Que me voulez-vous dire au surplus ?

FELIX.

Dautant que ie vous cognois et vous moy, ie prie a Dieu que telle cognoissance soit pour vostre bien et le mien et celuy de vostre fille, laquelle ie vous demande en mariage et vous prie de ne m'esconduire.

SERRANT.

Il vous sied bien mal de vous mocquer d'vn paouure homme qui iamais ne vous en donna l'occasion.

FELIX.

Vrayment ie ne suis point venu icy pour m'en mocquer. En bonne foy ie ne m'en mocque, ni ne vous estime digne de mocquerie.

SERRANT.

Pourquoy donc me demandez vous ma fille en mariage?

FELIX.

Afin que par vostre moyen il me soit mieulx, et que par mon moyen il vous soit mieulx et a elle aussi.

SERRANT.

M. Felix, i'ay tousiours oui dire que les mariages doiuent estre egaux. Or il y a grande inegalité entre vous et nous. Vous estes vn des riches et des principaus bourgeois de ceste v(ille), et moy le plus paouure qui soit en la terre. Que si ie vous donne ma fille, vous ne penserez non plus de moy que si ie n'estois né, possible aussi que vous aurez honte de me voir par la rue, et pour ce me hairez de mort. I'ayme bien mieux la marier a un de ma qualité qui m'ayme et face cas de moy.

FELIX.

Les riches qui se comportent de la façon enuers leurs

paouures parens ne scauent ne bien ny honneur et sont mal nourris. Escoutez, prenez le parti qui se presente.

SERRANT.

Voire, mais ie n'ay puissance de luy bailler rien en dot, rien en heritage, rien en meuble.

FELIX.

Ie ne vous demande rien. Pourueu qu'elle soit sage, honneste, vertueuse et bien conditionnée, elle a assez de quoy.

SERRANT.

Ie le dis pour cause, de peur que ne pensiez que i'aye trouué quelque thresor.

FELIX.

Je le scay bien, ne m'en dictes rien, accordez la moy seulement.

SERRANT.

Ie le veulx, mais, o mon Dieu, suis-ie point perdu?

FELIX.

Qu'auez-vous?

SERRANT.

Ie viens d'ouir vn grand bruit comme si on battoit du fer.

FELIX.

Ce bruit vient de mon logis qui est tout contre, ou il y a des iardiniers qui fouissent mon iardin. Mais, oho, qu'est deuenu cest homme? il me desdaigne d'autant qu'il voit que ie cherche son alliance. I'ay cogneu plusieurs paouures gens de son naturel, lesquelz estants recherchez des riches

n'osoient s'en approcher, puis ayants perdu l'occasion se repentoient, mais c'estoit trop tard.

SERRANT *(au dedans)*.

Pardieu, si ie ne te fais coupper la langue, maraude que tu es, ie veus qu'on me fouette.

FELIX.

Ie vois bien, Serrant, que vous vous voulez mocquer de moy.

SERRANT.

Pardonnez moy, ie ne le voudrois ni le pourrois, ores que le voulusse.

FELIX.

Et bien donc me promettez vous de me donner vostre fille pour femme?

SERRANT.

Ouy, mais auec telle condition que la vestirez, la baguerez, douerez de tout vostre bien et ferez les nopces.

FELIX.

Vous me la donnez donc ?

SERRANT.

Je vous la donne.

FELIX.

Dieu m'en face ioyeux!

SERRANT.

Ainsi soit-il! Mais qu'il vous souuienne que nous

sommes demeurez d'accord que vous la prendrez sans meuble ny rente.

FELIX.

Il m'en souuient.

SERRANT.

Voire. Mais entre vous riches, vous dites tousiours paroles douteuses et ambigues. On n'y a jamais faict. Ce qu'accordez ce iourd'huy, demain vous ne le voulez tenir. C'est tousiours a recommancer.

FELIX.

Ne craignez cela. Nous n'aurons point de dispute ensemble. Mais voulez vous pas que le banquet des fiançailles se face a ce soir?

SERRANT.

I'en suis content.

FELIX.

Ie vois donc faire apprester le banquet. Adieu iusqu'au reuoir.

SERRANT.

Adieu, sans adieu.

FELIX.

Haie, Marquet, vien auec moy a la poullaillerie.

SERRANT.

Le voila parti. Bons dieux, que l'or fait de grands miracles! Ie pense qu'il deuine que i'ay vn thresor. Il est beeant apres, et a ceste fin il cherche mon alliance.

SCENE V. (1)

SERRANT. — CHICHEFACE.

SERRANT.

Hau hau, ou es-tu, bauarde, qui a esté babiller chez tous nos voisins et esclandré par la ville, que ie debuois donner mariage a ma fille? Hau, Chicheface, c'est a toy a qui ie parle. Es-tu sourde? qu'on nettoye toute ma vaisselle. I'ay ce iourd'huy accordé ma fille a Monsieur Felix, et a ce soir se fairont ceans les fiançailles.

CHICHEFACE.

Dieu en soit loué! mais tout cela ne se peut si tost faire, car le temps est trop bref.

SERRANT.

Tais-toy et faicts ce que ie te commande. Ie m'en vois au marché. Que ie trouue tout prest a mon retour, tien tousiours la porte bien fermée, ie seray icy tout incontinent.

CHICHEFACE.

Helas! Qu'est-il maintenant de faire? ie suis perdue et ma maistresse aussy, laquelle est preste d'accoucher et ne scayt ne iour ne terme. Il n'y a aucun moyen de celer et cacher dauantage ce que iusques a present n'auoit esté descouuert. Et suis au bout de mes finesses. Ie m'en vois au logis afin que mon maistre trouue tout prest a son retour. I'ay grand peur que tout le potaige du banquet ne soit renuersé sur moy.

(1) Plaute, act. II, sc. 3.

ACTE II.

SCENE I. (1)

MARQVET, seruiteur du sieur Felix. — SALICET, cuisinier. — DARIOLET, pastissier. — CHICHEFACE.

MARQVET.

Mon maistre, apres auoir achepté ce plat de viande et accordé auec les violons et vous autres, m'a commandé de vous mener chez le sire Serrant duquel il fiance ce iourdhuy la fille, et vous mettre en besongne.

SALICET.

Menes moy ou tu voudras, ie te suiurai ; mais par Dieu ie te le dis haut et cler, que ie ne besongneray point si ce n'est de mon mestier.

DARIOLET.

Vrayement voire, tu es vn gentil garson, comme si tu n'estois du mestier : il est bien a croire que tu le refuserois si on te l'offroit.

MARQVET.

Tout beau, tout beau. Ie n'auois entendu ce mot en la façon que vous auez prins. Haston nous, car il est temps de coucher les broches.

(1) Plaute, act. II, sc. 4.

SALICET.

C'est donc M. Felix qui fait le festin ?

MARQVET.

C'est luy sans autre.

DARIOLET.

Estoit-ce point au pere de la fille a faire ceste despense?

MARQVET.

Vertubieu, qui s'attendroit a luy, on seroit traité a la fourche.

SALICET.

Comment cela ?

MARQVET.

Pour ce que c'est bien le plus miserable marron et vilain auaricieux qui soit au monde.

SALICET.

Est-il tel que tu dis ?

MARQVET.

Est-ce tout ce que tu en scays? Contentes toy que si iamais auarice regna en corps humain, qu'elle tient son siege en cestuy-cy. Tu ne croirez pas comme il se tormente, comme il crie a l'ayde quand la fumée sort de son logis, tellement que pour euiter a si grande perte il tient sa cheminée bouchée et ferme les fenestres et portes de sa chambre deuant que d'allumer du feu, ce qu'il ne luy auient toutesfois qu'aux grands festes. Dauantage deuant que se mettre a dormir il se fait fermer la bouche de quelque vieil haillon.

DARIQLET.

Et pourquoy faire, ie te prie?

MARQVET.

Afin qu'en dormant il ne perde tant soit peu de son haleine.

SALICET.

Bouche t'il point aussi son derriere, afin qu'en dormant il ne perde tant soit peu de son vent ?

MARQVET.

Cela seroit bien aisé a croire.

DARIOLET.

Quant a moy, ie le croy.

MARQVET.

Tu n'as pas tout ouy, il a regret a l'eau dont il laue ses mains.

SALICET.

Trouuerez tu point bon que nous luy demandassions chasqu'vn vn teston pour nous resiouir demain a la tauerne?

MARQVET.

Vrayment voire. Si tu luy demandois la faim a emprunter, il t'en refuseroit. Au reste tu tirerez plustost de l'huile d'vn mur que de luy vn paouure rouge double. Il n'est pas la rongneure de ses ongles qu'il ne serre et le poil qui luy a esté abbatu par le barbier.

DARIOLET.

Vrayment tu nous dictes (1) choses estranges de l'auarice de cest homme.

MARQVET.

Deuant hier vn chien emporta de son logis vn morceau de pain tout moisi. Le paouure bonhomme fondant en larmes s'en vint plaindre au iuge et luy demander iustice. Ie scay de luy dix mil comptes semblables que ie vous ferois, si i'auois le loisir.

SALICET.

Comment nous a t'on faict venir au logis d'vn homme si auare ou il n'y a aucune commodité ? Il eust mieux vallu preparer le banquet chez ton maistre.

MARQVET.

On t'a faict en cela vn tres grand plaisir, compagnon mon amy, tu le recognois mal.

SALICET.

Ouy, et en quoy, ie te prie ?

MARQVET.

Dautant qu'il n'y a rien en ce logis de quoy tu puisses t'accommoder. Mais chez nous y a force meubles, accoustrement, vaisselles d'or et d'argent. Et la si quelque chose se perd (comme on ne perd rien la ou tu es, pourueu qu'on ne laisse rien a l'escart et qu'on aye tousiours deux sus dix), on crie sur ceulz qui sont soubsçonnez, incontinent on les mene en prison, on informe contre euls, on fait leur

(1) Il y avait d'abord « vous nous dictes ». Le mot *vous* a été remplacé par « tu » et le mot *dictes* n'a pas été mis au singulier.

procez, mais estant ceans tu n'as que craindre que tel desastre t'aduienne. Car tu y seras homme de bien par force, d'autant qu'il n'y a rien a gripper.

SALICET.

Encor il n'est pas mauuais, tu veus rire.

DARIOLET.

Comme s'il estoit plus homme de bien que les autres et que s'il trouuoit quelque chose esgarée, il ne s'en accommodast aussi volontiers qu'homme de sa sorte.

MARQVET. (1)

C'est trop babillé. Le temps se passe. Voicy le logis. Tic tac, hau hau, qu'on ouure ceste porte.

CHICHEFACE.

Qui est-ce ?

MARQVET.

Amis.

CHICHEFACE.

Que demandez-vous ?

MARQVET.

Monsieur Felix se recommande au sire Serrant et luy enuoye ce plat de viandes, plus ce cuisinier et ce pastissier pour apprester le soupper. Les violons ne mettront gueres a venir.

CHICHEFACE.

Ie croy que ce sera vn soupper de brebis.

(1) Plaute, act. II, sc. 5.

MARQVET.

Pourquoy dis-tu cela ?

CHICHEFACE.

Pource que ie ne voi ne vin ne sydre ni autre bruuage.

MARQVET.

Le seruiteur est en chemin qui en apporte.

CHICHEFACE.

Ouy, mais nous n'auons bois ne charbon, linge ne voarres, ni meuble quelconque.

MARQVET.

C'est tout vn ; n'auez vous pas des sommiers, des gistes, des cheurons ?

CHICHEFACE.

Ouy nous en auons ; que veus tu conclure par la ?

MARQVET.

Que vous auez pouruision de bois, et qu'il n'est besoing d'en faire apporter.

CHICHEFACE.

Toy, boutefeu, veus tu brusler nostre maison ?

MARQVET.

Nenni vrayement, n'en ayez peur et ne te soucie d'autre chose que de faire boune chere, car rien ne manquera.

CHICHEFACE.

Voire, mais l'hoste est tousiours le plus foulé, ce luy sera grande charge de prester son logis.

MARQVET.

On luy en payera le debris. Au surplus il ne luy coustera pas la maille.

CHICHEFACE.

Puisque c'est ainsi, vous y pouuez entrer auec vostre compaignie.

MARQVET.

Suyuez donc.

SCENE II. (1)

SERRANT.

Ie n'eusses iamais pensé, Dieu m'en est tesmoing, que ma fille eust trouué si bon parti. Et, pour dire ce qui en est, quand le seigneur Felix m'en fist la demande, ie pensois qu'il se moquast, consideré qu'elle est aagée et paouure. Il est bien vray qu'ell' est bonne mesnagere et autant sage et vertueuse que fille de la rue. Mais quoy! on n'espouse ce iourd'huy les filles pour leur honnesteté et vertu, mais seulement pour leurs biens; et ne s'enquert-on point d'une fille si elle est sage, vertueuse, mesnagere, mais bien si elle a de quoy. Estant donc bien aise d'auoir rencontré vn tel gendre, i'ay voullu me mettre en despense pour le bien festoyer. Ie suys allé a la boucherie, a la poissonnerie, i'ay marchandé de la mourue, des harangs, du bœuf, du lard, mais on m'a faict tout si cher que ie n'ay osé rien offrir. A ioindre que ie n'auoie porté de l'argent sur moy, tellement que ie suis parti du marché tout en cholere. Mais en reuenant, il m'est souuenu de ce que i'ay souuent ouy dire que quand on despent trop au jour de feste, on est con-

(1) Plaute, act. III, sc. 7.

traint de ieuner au iour ouurier. Ce qu'ayant bien masché et remasché, i'ay pensé qu'il ne se falloit tant ruer en cuisine et qu'il suffiroit d'apprester une bonne salade. On m'a dit qu'a la derniere maison des faulsbourgs on vent de petit vin a deux sols le pot. I'en auray vne quarte. Quant est de pain, ie n'ay que faire d'en achepter, car i'en ay encore au logis d'assez tendre, n'y ayant que quinze jours qu'il est cuict. Dieu scayt comme nous ferons Gaudeamus. I'ay aussi achepté de la ionchée pour parer nostre sale, et ne peut, veu la despense que i'ay faicte pour le respect de mon gendre que ie veus magnifiquement traicter a ce soir seulement, que la feste ne se porte bien. Mais quoy! ie trouue ma porte ouuerte! Hé, quel grand bruit fait-on dedans? Iesus! quel tintamarre! On me pille.

SALICET *(au dedans)*.

Vertubieu! ce pot icy est trop petit : il en fault vn plus grand des deux parts. Il y a bien de quoy l'emplir.

SERRANT.

Helas, au meurtre, ie suis perdu, ie suis destruict, on emporte mon or, on cherche un pot pour le mettre dedans, ie n'en doubte plus. Mon Dieu, assiste moy, comme as iusqu'a present faict en semblable cas, et accable les larrons de mon thresor. Mais que tardé-ie dauantage d'entrer, si ie ne veus estre ruiné de fond en comble?

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

ACTE III.

SCENE I. (1)

SALICET.

Messieurs et dames, ie vous prie au nom de Dieu, me faire voye, afin que ie me sauue, autrement ie suis mort. Car si cest enragé de Serrant me trouue encor icy, il m'acheuera de tuer. Ie pense, moy, qu'il ayt le diable au corps; autrement il ne ioueroit tels miracles. Il est entré tout furé au logis, et prenant vn baston s'est mis a nous charger, sans dire ne qui a perdu ne qui a gaigné. Les vns se sont iettez par les fenestres, les autres sont sauuez par les iardins, et moy ie suis demeuré seul, sur qui il a deschargé sa cholere. Dieu scayt comme il s'est escrimé sur moy, comme il m'a chargé de menu bois. Faictes vostre compte que vilain iamais ne fut mieulz bourré. Il m'a faict la teste plus molle que paste ; enfin il m'a chassé du logis a grands coups de baston et fermé l'huis au nez.

SCENE II. (2)

SERRANT. — SALICET.

SERRANT.

Reuien, pendart : ou fuis-tu maintenant ? Arreste, arreste.

(1) Plaute, act. III, sc. 1

(2) Plaute, act. III, sc. 2.

SALICET.

Que diantre auez-vous a crier ?

SERRANT.

Demeure, de par le roy.

SALICET.

Et pourquoy ?

SERRANT.

Pource que ie te trouue saisi d'vn cousteau.

SALICET.

Il n'est pas deffendu a vn cuisinier d'en porter.

SERRANT.

De quoy m'as tu menacé, estant a la rue ?

SALICET.

Ie pense auoir mal faict de ce que ie n'ay fourré mon cousteau dans tes tripes.

SERRANT.

Par saint Jean, ie ne pense point qu'en tout le monde y ait vn plus meschant que toy, ni a qui de meilleur cœur ie veuille plus de mal.

SALICET.

Vrayement ie vous en croy : vous n'auez que faire d'en iurer. Le fait le monstre assez, qui m'auez assommé de coups : mais pourquoy m'auez-vous battu ?

SERRANT.

Le demandes-tu, marault ? Est-ce pource que i'en ay trop peu faict ? Si ie te prens de rechef, ie te...

SALICET.

Laissez cela : vous en auez trop fait, et moy trop enduré.

SERRANT.

Mais vien ça, que venois-tu fureter en mon logis, moy n'y estant point ? Ie le veus scauoir.

SALICET.

Taisez-vous donc, si vous voulez que ie le die. Monsieur Felix m'y a enuoyé pour faire cuire les viandes du banquet.

SERRANT.

Vertu Dieu, que te soucies-tu si ie les mange crues ou cuictes ? Vrayement il vault mieulx que tu sois mon medecin.

SALICET.

Ie veus scauoir si vous voulez ou non qu'apprestions le soupper en vostre logis.

SERRANT.

Et moy ie veus scauoir si vous emporterez rien en dehors de mon logis.

SALICET.

Ie n'en veus rien emporter que ce que i'y ay apporté.

SERRANT.

Ie demande pleige. Ie ne me fierois pas a toy d'vn obole.

SALICET.

Mais dictes moy de grace pourquoy nous en voullez

vous ainsy ? Que vous auon nous faict ? Que vous auons nous dit ?

SERRANT.

Le veus-tu scauoir, belistre ? Y a t'il coing ni vicquet au logis ou n'ayez mis le nez ? Si tu ne feusses parti de la cuisine, ie ne t'eusse chargé a coups de baston : tu n'auois affaire d'autre part : tu t'y deuois tenir. Tu ne peus maintenant doubter de ma volonté. Si toy ou aucun de tes compaignons s'esloigne tant soit peu de la cuisine, et approche de mon oratoire, il se peut asseurer que ie luy rompray la teste, et qu'il n'y aura faulte ; m'as-tu pas bien entendu ? Hola, he, ou vas-tu, reuien, et atten moy icy.

SALICET.

Ce n'est pas tout, si tu ne me fais rendre mes pots, mes broches et mes autres utensiles que j'ay portez en ta maison, ie te diray dix mil pouilles deuant ta porte. Helas ! que feroi-ie ? ie suis bien venu icy a la malheure. On m'a accordé vn demi escu seulement pour mon salaire : il en faudra dauantage au barbier pour me penser.

SCENE III. (1)

SERRANT.

Pardieu, ie vous porteray sur moy en quelque part que i'aille. Ie ne m'en desaisiray et ne vous mettré plus en si grans dangers et hasards. Hau, cuisiniers, hau, pastissiers, hau, violons, entrez maintenant leans et amenez auec vous telle troppe de gens que voudrez; cherchez, fouillez par tous les coings du logis. Ie vous donne au pis faire : si vous me desrobbez, ie vous le pardonne. Et bien, Salicet, entre la dedans : on ne t'a pas loué pour ne rien faire.

(1) Plaute, act. III, sc. 3.

SALICET.

Ni aussi pour receuoir des coups.

SERRANT.

Si ie te fait (*sic*) tort, faitz moy actionner et ne m'en parle pas dauantage. Entre leans pour faire ton debuoir, sinon va t'en au gibet.

SALICET.

Va t'y en, toy mesmes.

SCENE IV. (1)

SERRANT.

Le voila entré. Estant maintenant seul et non oüi d'aucun, ie puis librement faire ce que i'ay sur le cœur. Mon Dieu, qu'vn paouure homme est mal conseillé de s'accoster d'vn riche. Voicy Monsieur Felix qui s'efforce de m'affronter de toutes les manieres dont il se peut auiser. Son intention n'est autre, quelque beau semblant qu'il face, que de voler mon thresor, c'est pourquoy il m'a enuoyé ces voleurs auec lesquels il s'entent. Plus, nostre coq m'a presque totalement ruiné, car a l'endroit ou mon thresor estoit enfouy il a egratigné la terre d'alentour, et si ie ne fusse arriué d'heure, tout estoit perdu pour moy. Dont ie suis entré en telle cholere qu'a la chaude luy ay couppé la gorge. Vrayement ie croy que ces larrons de cuisiniers luy auoient promis bonne recompense, s'il leur descouuroit. Mais ie vois venir deuers ces quartiers Monsieur Felix. Ie n'oserois passer sans parler a luy.

(1) Plaute, act. III, sc. 4.

SCENE V. [1]

M. FELIX. — SERRANT.

FELIX.

I'ay communiqué a plusieurs de mes amis mon desseing d'espouser la fille du paouure Serrant : ilz louent tous la fille et disent que i'ay bien fait auec bon auis, et que si tous les riches faisoient de mesmes, c'est a dire s'ilz prenoient pour femmes les filles des paouures gens, ilz seroient moins subiets a porter cornes, plus a leur aise, plus aimez et respectez d'elles et feroient moindre despense qu'ils ne font.

SERRANT.

Ainsy Dieu m'aime comme ie prens grand plaisir a ouir cest homme, car il parle de faire petite despense.

FELIX.

On n'orroit point ces beaus propos : Tu serois vn belistre sans moy. Coquin, les pouls te mangeroient. Tu mourrois de faim sans moy. Ie veus porter robbes de tafetas, de satin, de velours, chaisnes d'or, auoir damoiselles, filles de chambre, lacquais, chambrieres, coches, litieres, carroches, et faire grand chere.

SERRANT.

Mon Dieu, qu'il connoit bien comme les femmes riches et mondaines se gouuernent : c'est dommage qu'il n'est leur reformateur.

FELIX.

Et puis on est sans cesse importuné de toutes sortes de

(1) Plaute, act. III, sc. 5.

marchants et d'artizans (1) qui demandent payement de leurs marchandises. Auez-vous fait ce iourd'huy a eulx, demain c'est a recommancer. Il faut faire papier nouueau.

SERRANT.

Ie parlerois volontiers a luy, si ie ne craignois qu'il interrompit ce beau discours du naturel des femmes. Ie le laisseray acheuer.

FELIX.

En fin n'ayant point d'argent dans les coffres, fault faire de belles promesses, remettre de terme en terme, fausser sa foy, emprunter aux vns pour bailler aux autres, et comme on dit en commun proverbe, descouurir saint Pierre pour couurir saint Paul, faire obligations et prendre de l'argent a interest. Voila les incommoditez et malheurs qu'attrainent les riches. Les paouures sont mesnageres; doulces et obeissantes a leurs maris. Au contraire les riches sont faineantes, orgueilleuses, insuportables, maistresses de leurs maris qu'elles ruinent en folles despenses, somme pires que diables. Mais voila mon beau pere deuant sa porte. Que faictes-vous icy, seigneur Serrant ?

SCENE VI. (2)

SERRANT. — FELIX.

SERRANT.

J'ay ouy fort volontiers vostre discours.

(1) Cahaignes a biffé ce qui suit : « grossiers de soye, merciers, drappiers, cousturiers, chaussetiers, cordonniers, teliers, boursiers, parfumeurs, boulangers, bouchers, poissonniers, poulailers, cuisiniers, pastissiers, chandeliers et autres ».

(2) Plaute, act. III, sc. 5, à partir du vers : *Nimium lubenter etc.*

FELIX.

L'auez-vous ouy ?

SERRANT.

Depuis le commencement iusques a la fin.

FELIX.

Pour changer de propos, vous deuez estre plus honnestement accoustré aus nopces de vostre fille.

SERRANT.

Monsieur Felix, chaqu'vn se doit acoustrer selon ses moyens et la maison dont il est issu. Chasqu'vn se doit mesurer a son aulne, ne prendre plus grand estat que sa fortune luy donne. Quand a moy, ie suis tres pauure et de fort petite maison.

FELIX.

Pardonnez moy, vous n'estes point si pauure comme vous dictes; vous auez assez de moyens pour viure honnestement. Toutesfois ie prie a Dieu qu'il vous en donne dauantage et conserue ceulx qu'auez maintenant.

SERRANT.

Ces derniers mots « ceulx qu'auez maintenant » ne me plaisent point. Pardieu, cestuy scayt aussy bien que moy que j'ay vn thresor. Il m'a ietté ce mot a la trauerse.

FELIX.

Que murmurez-vous tout seul entre vos dents?

SERRANT.

Ie me plaignois de vous et a bonne cause.

FELIX.

De moy, et sur quel subiet?

SERRANT.

Ouy de vous, qui auez empli ma maison de larrons, qui y auez enuoyé cinq cents cuisiniers qui ont chaqu'un six mains et autant d'yeux, qui fouillent partout, descouurent tout ce qui est caché et ne trouuent rien trop chaud ne trop froid, lesquelz auez accompagné d'vne grande trouppe de violons, gens de grand vie, sacs a vin et coffres a miettes, qui boiuent a toute oultrance et mangent de mesmes.

FELIX.

Ne vous souciez, Serrant : ils ne despendront rien du vostre. Ie fourniray partout. Pensez seulement faire bonne chere. Ie me veulz resiouir auiourd'huy et vous combattre a coups de voarre.

SERRANT. (*il dira cela a la compaignie.*)

Par Dieu, ie me garderay bien de boire meshuict.

FELIX.

Ie feray apporter vne piece de vin vieil du plus excellent que ie puisse trouuer.

SERRANT.

Ne vous mettez en peine d'en faire apporter pour moy. Si ie bois, ce ne sera que de l'eau.

FELIX.

De l'eau! c'est bien rencontré! Ie vous feray boire vin large comme bras, et vous rendray bon compagnon devant la minuit.

SERRANT.

I'entens bien son desseing : il cherche a m'ennyurer, afin de voler plus aisement mon thresor; mais ie l'en empescheray, car ie le cacheray hors le logis. Par ce moyen, il perdra son vin et son argent.

FELIX.

Ie m'en vois faire vn tour de ville, en attendant le soupper. Ie ne vous dis pas adieu.

SERRANT.

Si ie n'ostes mon thresor hors du logis, il est en grand hasard d'estre desrobbé. Mais ou le mettré-ie pour estre en seureté ? Ie suis en bien grand peine. Bon! i'ay trouué vne cache bien secrette. Ie le mettray en ce cimetiere qui est vis a vis de ma porte, a l'endroit ou on serre les testes et autres ossemens des morts. On n'a garde de l'aller chercher la : ioinct qu'estant en tel endroict i'auroy moyen de le voir souuent. Que maudits soient et Felix et ces diables de cuisiniers qui sont cause que ie le change de place. Mais puisque la Fortune me l'a autresfois gardé, elle voudra bien me faire encor ce plaisir.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

ACTE IV. (1)

SCENE I.

FORTVNÉ, seruiteur d'Vrbain.

C'est le debuoir des seruiteurs d'estre fidelles a leurs maistres, les aimer comme euls mesmes, et n'auoir rien en plus grande recommandation que leur profict et honneur. Car par ce moyen, on acquiert leurs bonnes graces, lesquels, en recognoissance de leurs bons et agreables seruices leurs font de grands auantages. C'est pourquoy ie me suis du tout dedié a complaire a mon maistre depuis que ie suis entré en son seruice, le fauoriser en ses volontez, et chercher tous les moiens pour luy ayder en ses amours, car, afin que l'entendiez, il est amoureux de la fille d'un paouure bonhomme de ceste ville, qu'on nomme Serrant, et si, il y a bien vn autre poinct, c'est qu'elle est grosse de son faict et preste d'accoucher. Luy donc ayant esté aduerti qu'on la fiançoit ce iourd'huy au seigneur Felix son oncle, il m'a commandé de venir icy pour m'en enquerir ; et pourtant ie me tiendray pres de ce cimetiere, d'ou ie pourray veoir aisement et entendre comme tout se passera, sans estre aperceu.

SCENE II. (2)

SERRANT. — FORTVNÉ.

Il me fault descharger de ceste bougette dans laquelle i'ay logé mon thresor, qui me poise deia beaucoup, et la

(1) Plaute, act. IV, sc. I.

(2) Plaute, act. IV, sc. 2.

cacher en quelque seur endroit de ce cimetiere; mais deuant que de m'en deffaire, ie veus veoir si quelqu'vn me regarde point. He, mon Dieu! il me semble que ie suis veu de chasqu'vn, mesmes que les testes des morts me regardent. Que feray-ie? L'y mettray-ie? Oy, nenny. — Si feray, non feray, ie l'y mettray. Si quelqu'vn le descouuroit, il feroit vn beau butin; mais non. Mon petit trou, mon mignon, garde le bien; ie ne crains pas qu'aucun le descouure, tant il est bien caché. Ie te prie que cela n'arriue. Ie le laisse en ta garde, en ta protection : garde le bien fidelement et m'en rends bon compte. Ie te le recommande. Ie ne seray longtemps sans te veoir.

FORTVNÉ. (1)

Vertu bieu! quelz propos dorez ay-ie ouy tenir a ce bon homme : Qu'il a caché son thresor dans ce cimetiere! O terre sainte, ie te prie de m'estre plus fauorable et fidelle qu'a luy. Et, si ie ne me trompe, c'est le pere de la fille qu'ayme mon maistre. Ie ne cesseray de chercher tant que i'aye trouué la marthe.

SCENE III. (2)

SERRANT.

Ce n'est sans cause que l'oreille senestre m'a corné. Ioint que i'ay ouy vn corbeau assis sur les creneaulx de la tour crouailler du costé gauche. Plus, le cœur me tressault et me dit qu'il m'aduiendra quelque malheur. Mais que tardé-ie dauantage?

(1) Plaute, act. IV, sc. 2, à partir du vers : *Di immortales etc.*

(2) Plaute, act. IV, sc. 2, à partir du vers : *Non temere est quod etc.*

SCENE IV. [1]

SERRANT. — FORTVNÉ.

SERRANT.

Dehors, larron, dehors ! Que cherches-tu ès enuirons de ceste maison ? Qui t'a mis dans ce cimetiere ? Ou estois-tu tout a cest heure ? Ie n'en faicts que sortir et ne t'auois point veu ! Te rends-tu pas inuisible ? Par Dieu ! sorcier, ie t'accoustreray de toutes façons.

FORTVNÉ.

Que diable auez-vous ? Vous me prenez pour vn autre. Dea, pourquoy me frappez-vous ?

SERRANT.

Le veux-tu scauoir, larron, capitaine des voleurs ?

FORTVNÉ.

Vous ay-ie desrobbé aucune chose ?

SERRANT.

Ça, ça, rend la moy.

FORTVNÉ.

Que voulez-vous que ie vous rende ?

SERRANT.

Le demandes-tu ?

FORTVNÉ.

Certes, ie n'ay rien emporté d'icy qui soit vostre.

(1) Plaute, act. IV, sc. 2, à partir du vers : *Foras, foras, lumbrice etc.*

SERRANT.

Mais rends moy ce que vous auez emporté d'icy pour estre vostre.

FORTVNÉ.

Que voullez-vous dire ? Ie ne vous entens point.

SERRANT.

Cy me la rendras-tu ou par amitié ou par force ?

FORTVNÉ.

Ie crois que vous voulez rire. Que vous rendré-ie ? Nommez donc que c'est par son propre nom, autrement ie n'ay garde de le deviner. Par ma foy, ie n'ay touché à chose qui vous appartienne.

SERRANT.

Monstre moy tes mains.

FORTVNÉ.

Tenez, les voila toutes deux.

SERRANT.

Ie les vois. Ça, la troisième.

FORTVNÉ.

Ma foy, vous estes hors de vostre sens. Qui iamais ouyt parler qu'on eust trois mains ? Vous faites tort a vostre reputation.

SERRANT.

Ie le confesse que ie fais tort a ma reputation de ce que ie ne t'ay deia fait pendre ; mais si le feray, si tu ne me le confesses.

FORTVNÉ.

Que vous confesseré-ie ?

SERRANT.

Le larrecin que tu as fait icy.

FORTVNÉ.

Ie puisse presentement mourir, si i'ay rien emporté d'icy.

SERRANT.

Or sus, despouille ta mandille.

FORTVNÉ.

Tout ce qu'il vous plaira.

SERRANT.

Mets le pourpoinct bas.

FORTVNÉ.

Fouillez moy partout.

SERRANT.

Ha ! ha ! le meschant, qu'il parle honnestement, afin que ie le laisse eschapper. Tu es vn ioueur de passe-passe. Ie te cognois bien. Monstre moy de rechef ta main droite.

FORTVNÉ.

Au diable soit le foul ! La voila.

SERRANT.

Ça presentement la senestre.

FORTVNÉ.

Vous les tenez toutes deux.

SERRANT.

Ie ne te veuls fouiller dauantage. Et si, ne faut point tant de mots. Ça, rends la moy, car tu l'as.

FORTVNÉ.

Moy que ie l'aye? Et quoy? Si vous ne dictes autre chose, ie n'ay garde de vous entendre.

SERRANT.

Ie ne te diray point quoy : tu es trop curieux de le scauoir. Rend, rend tout ce que tu as de moy.

FORTVNÉ.

Vous n'estes pas sage : vous m'auez fouillé par tout. Auez-vous trouué aucune chose sur moy qui vous apartienne.

SERRANT.

Demeure, demeure. Ou est cest autre larron qui estoit auec toy? Ie suis perdu. Si ie cours après l'vn, l'autre m'echappera; et toutesfois cestuy ci n'en est saisi. Va, va ou tu voudras; que le feu Saint Anthoine t'arde !

FORTVNÉ.

Vrayement vous me voulez tout plein de bien : ie vous en remercie.

SERRANT.

Ie vois après ton larron de compagnon. Que si ie l'attrape, ie luy coupperay la gorge. Es-tu encor icy? Retiretoy promptement.

FORTVNÉ.

Ie m'en vois bel erre.

SERRANT.

Garde toy bien de te representer deuant moy.

SCENE V. (1)

FORTVNÉ. — SERRANT.

FORTVNÉ.

I'aimerois mieulx estre pendu que ie ne iouasse un bon tour de breton a ce vieillard. Il ne faut pas qu'vne telle proye eschappe de mes mains, car ie m'asseure qu'il n'osera plus se fier a ce cimetiere et qu'il luy ostera son thresor pour le cacher d'autre costé. Ha, ha, i'ay ouy ouurir la porte. Voila qui va bien. C'est luy mesmes qui sort. Il est bien chargé : il ne le fault pas perdre de veue.

SERRANT. (2)

Ie me fiois beaucoup a ce trou, lequel m'a trompé vilainement. Et n'eust esté le corbeau, lequel m'aduertit de mon salut, i'estois totalement ruiné. Que pleust a Dieu qu'il se fist cognoistre a moy : ie l'en remercierois, mais pour cela ie ne lui donnerois rien a manger, car ie perdrois autant ; or est-il ainsy que ie ne veus rien perdre. Mais maintenant ie pense et repense ou ie pourray seurement loger ma bougette. Il y a hors de la ville vn bois taillis fort espais. La ie choisiray vne cache : ie m'y en vois presentement. Dieu m'y vueille conduire !

(1) Plaute, act. III, sc. 3.
(2) Plaute, act. IV, sc. 4.

FORTVNÉ.

Quant a moy, ie le deuanceray, et monteray au haut d'vn arbre pour le veoir bien a mon aise, combien que mon maistre m'eust commandé de l'attendre icy. Au pis aller, ie ne seray que tensé ; et pour vn petit de mal, ie receuray vn grand profit.

SCENE VI. (1)

VRBAIN, fis de Madame BONNE. — Madame BONNE.
AYMÉE, fille de SERRANT.

VRBAIN.

Ma mere, vous en sçauez autant que moy touchant la fille du seigneur Serrant. Maintenant ie vous prie et reprie, par tous les saints et saintes de Paradis que vous faciez entendre a mon oncle ce qui s'est passé entre elle et moy, et luy donniez avis de la quicter, et me la laisser, a qui elle appartient.

Madame BONNE.

Vrbain, tu scays que ie ne veus que ce que tu veus, et que ie desire que tout succede selon ta volonté. Et si, i'espere obtenir cela de mon frere, ta requeste estant si iuste et raisonnable, s'il est ainsy que tu l'ayes cogneue, ainsy que tu m'as faict entendre.

VRBAIN.

Quoy, ma mere, penseriez-vous bien que ie fusse si eshonté d'oser mentir deuant vous ? Ie vous diray bien dauantage, c'est qu'elle est preste d'accoucher, qu'elle n'attent que l'heure.

(1) Plaute, act. IV, sc. 5.

AYMÉE *(au dedans)*.

Ie suis morte, ma nourrice. Ne me laissez point, ie vous prie : ie sens vne doleur extresme aus reins, aus flancs et au ventre. Les doleurs se rengregent. Iesus, Iesus, ie suis morte a c'est heure ! Misericorde !

VRBAIN.

He ma mere, vous le pouvois *(sic)* maintenant croire. Escoutez comme elle crie. Elle est en trauail d'enfant.

Madame BONNE.

Vien t'en auec moy chez ton oncle, afin qu'en ta presence ie luy face entendre tout le faict.

VRBAIN.

Ie vois apres vous, ma mere. Mais ou seroit bien allé mon poltron de varlet ? Ie luy auois commandé de m'attendre deuant ceste porte. Ie le bourreray bien. Toutesfois s'il estoit parti d'icy pour me faire quelque bon seruice, il ne seroit raisonnable que ie me courrouceasse contre luy. Il pourra reuenir pendant que ie seray chez mon oncle, ou mon procez se va iuger.

SCENE VII. (1)

FORTVNÉ.

Me voila riche a tout iamais : ie dis plus riche que le sultan Solyman, car ie ne me veulz comparer aus autres rois qui ne sont que belistres au prix de moy. Ie suis saisy de la bougette du vieillard que i'ay gaigné de bonne guerre.

(1) Plaute, act. IV, sc. 6.

Ie parti d'icy le dernier, mais i'arriuay le premier et montay hault en vn arbre, d'ou ie pouuois aisement voir, comme d'vne eschauguette, en quel lieu le bon homme cachoit son thresor. Incontinent qu'il en fut parti, ie transporte ma maiesté au lieu ou reposoit la bougette et prins bien la peine de la leuer par terre. O le bon et heureux iour pour moy ! Il me tarde beaucoup que ie ne sois au logis pour compter et serrer tant d'escuz au soleil, tant de doubles ducatz et tant d'autres pieces d'or.

SCENE VIII. (1)

SERRANT. — VRBAIN.

SERRANT.

Ie suis perdu, ie suis destruict, ie suis ruiné. Ou iray-ie? ou n'iray-ie point. Au voleur ! au larron ! prenez-le, arrestez-le; fermez les portes, les huis, les fenestres de peur qu'il n'eschappe. Qui est-il? D'ou est-il? Ie ne sçay, ie ne voy personne. Ou couray-ie? A qui est-ce que ie parle? Ie suis transporté. Ie ne scay ou ie suis, ni qui ie suis, ny ou ie vois. Helas ! mes amis, ie me recommande a vous : au nom de Dieu, secourez-moy ! Ensengnez-moy qui m'a desrobbé mon ame. Que dis-tu, toy ? Ie t'en croiray, toy, car a te veoir tu as la physionomie d'homme de bien. Qui a il ? De quoy riez vous ? Ie vous cognois tous. Ie scay qu'en ceste compaignie il y a plusieurs larrons. Y a il aucun d'eux qui ayt ma bougette ? Tu es mort, si tu ne m'ensengnes le larron. Nomme le moy. Le cognois tu point ? Nenny. Helas, moy miserable, ie suis donc perdu. O le malheureux iour qui m'a reduict en extreme paouureté ! He que n'ay-ie vn licol pour me

(1) Plaute, act. IV, sc. 7.

pendre? He que n'ay-ie vn cousteau pour me le planter dans l'estomach! He! que ne suis-ie auprès de la riuiere pour me noyer; car i'ayme mieulx mourir de quelque mort que ce soit que viure plus ainsy. Vray, qui est ce meschant, qui est ce cruel qui tout a vn coup m'a raui mes biens, mon honneur et ma vie? A chetif que ie suis, que ce iour m'a esté malencontreux! A quoy veus ie plus viure, puisque i'ay perdu mes escuz que i'auois gardez si soigneusement, et que i'aymois plus que mes propres yeulx? Mes escuz que i'auois tant espargnez, retirant le pain de ma bouche et n'osant manger mon saoul? Et vn autre se reioist maintenant de mon mal et de mon dommage! Ie ne veus ni boire ni manger que ie ne les aye retrouuez.

VRBAIN.

Qui est ce desesperé qui se plaint et lamente si fort? He, vrayement, c'est le seigneur Serrant. Ie suis perdu : il scayt bien que sa fille a eu enfant : ie suis en bien grande peine si ie le doibs accoster ou non, et ne scay bonnement qu'elle resolution prendre.

SCENE IX. (1)

SERRANT. — VRBAIN.

SERRANT.

Qui enten-ie icy parler?

VRBAIN.

C'est moy, paouvre miserable.

(1) Plaute. act. IV, sc. 8.

SERRANT.

C'est bien moy qui est miserable et miserablement perdu.

VRBAIN.

Ayez bon courage.

SERRANT.

Comment le pourray-ie auoir ?

VRBAIN.

D'autant que ie suis coulpable du faict qui vous brouille la fantasie.

SERRANT.

Vray Dieu ! qu'est-ce que i'oy de toy ?

VRBAIN.

La verité du faict.

SERRANT.

Pourquoy m'as-tu ioué vn si meschant tour, et ruiné moy et mes enfans ?

VRBAIN.

Dieu l'a voulu ainsy permettre. Il m'a poussé et contraint a ce faire.

SERRANT.

Comment ?

VRBAIN.

Ie confesse auoir failli et meriter grande punition, et pour ce ie suis venu icy pour vous requerir mercy.

SERRANT.

Pourquoy as-tu esté si hardi et si temerere de toucher a ce qui ne t'appartenoit ?

VRBAIN.

Que voulez-vous que i'y face ? Ce qui est faict ne se peut deffaire. Dieu l'a ainsy voulu, car sans sa volonté cela ne seroit auenu.

SERRANT.

Ie crois aussy que Dieu voudra que tu sois pendu.

VRBAIN.

N'vsez point de ce langage.

SERRANT.

Pourquoy as-tu touché, malgré moy, a ce qui estoit mien ?

VRBAIN.

Le vin et l'amour m'ont contrainct et forcé a ce faire.

SERRANT.

O effronté, as-tu osé me venir trouuer auec vne si maigre harengue ? Car si c'est' excuse a lieu, pillons, desrobbons, tuons en plein midy et deuant tout le monde ; et puis estans prins, nous nous excuserons sur le vin et sur l'amour. Vrayement le vin et l'amour seroient a trop bon marché, s'il estoit permis aux yurongnes et amoureux de faire toutes meschancetez sans en estre punis.

VRBAIN.

Mais ie vous viens supplier de me pardonner la folie que ie confesse auoir faicte.

SERRANT.

Ceux-la meritent d'estre punis qui font mal de guet a pens, pour puis apres demander pardon. Tu scauois bien qu'elle n'estoit point tienne ; tu n'y debuois donc point toucher.

VRBAIN.

Et d'autant que ie l'ay touchée, ie ne veuls pas m'excuser que ie ne l'aye.

SERRANT.

Tes fortes fiebures quartaines que tu l'ayes malgré moy !

VRBAIN.

Ie ne la veus auoir malgré vous ; mais ie croy qu'il fault qu'elle demeure mienne et que le trouuerrez ainsy par vostre conseil.

SERRANT.

Si tu ne la rens, ie vois faire harau sur toy.

VRBAIN.

He que vous rendré-ie ?

SERRANT.

Ce que tu m'as desrobbé.

VRBAIN.

Moy que ie vous aye desrobbé aucune chose ? Quant fust-ce ? ou qu'est-ce ?

SERRANT.

Il n'est pas mauuais que tu me le demandes ! Tu n'en scayz rien de malheur ?

VRBAIN.

Non, par ma conscience, si vous ne me le dites.

SERRANT.

Ie te demande ma bougette pleine d'or et d'argent que tu me viens presentement de confesser auoir desrobbée.

VRBAIN.

Pardieu, ie ne l'ay ne dit ne faict, et si ie ne scay ce que vous voulez dire par vostre bougette pleine d'or et d'argent.

SERRANT.

Ie te parle de ma bougette que tu as desrobbée au bois taillis, qui est hors de ceste ville, ou ie l'auois cachée. Rapporte-la moy : ie t'en donneray plustost vn teston ; et combien que sois larron, toutesfois ie ne te poursuiuray comme larron, pouruu que tu me la rendes.

URBAIN.

Vous me faictes tort de m'appeler larron. Au reste nous sommes en æquiuoque. Quant a moy, ie pensois que vous vous plaignissiez d'autre chose qui vous importe et a moy aussi, dont ie vous veus gouuerner tout a loisir.

SERRANT.

Dites, en bonne foy, l'auez vous prise ?

VRBAIN.

Non, en bonne foy.

SERRANT.

Ni ne scauez qui l'a prise ?

VRBAIN.

Non veritablement.

SERRANT.

Et si en ayez vent ou nouuelle, m'en aduertirez vous ?

VRBAIN.

Ouy par ma foy.

SERRANT.

Et que n'en reseruerez rien pour vous, ni recelerez le larron ?

VRBAIN.

Ie vous le promets, [foy] d'homme de bien.

SERRANT.

Si vous faictes autrement ?

VRBAIN.

Que ie n'entre iamais en paradis.

SERRANT.

Ie me contente. Parlez maintenant de ce qui vous mene.

VRBAIN.

Si par auenture vous ne me cognoissez, ie suis nepueu de Monsieur Felix, auquel debuois *(sic)* a ce soir fiancer vostre fille.

SERRANT.

Ie sçay bien qui vous estes. Ie ne vous cognois pas d'auiourd'huy. Que voulez vous au reste ?

VRBAIN.

Ie vous viens trouuer de la part de mon oncle, pour vous dire qu'il ne veut plus de vostre fille.

SERRANT.

Qu'il ne veut plus de ma fille ? Sa malepeste, le mechant qu'il est. Il est cause de ma ruine.

VRBAIN.

Ne vous courroucez pas : car s'il plaist a Dieu, tout ira bien.

SERRANT.

Ainsi soit-il !

VRBAIN.

Escoutez maintenant. Il n'y a personne, tant petit compagnon soit-il, qui ne merite pardon, quand il recognoyt auoir failly. Ie vous prie donc de me remettre la faulte que ie confesse vous auoir faicte et a vostre fille, et que ce soit vostre bon plaisir me la donner pour femme, comme la loy l'ordonne. Ie confesse l'auoir deflorée : qu'elle soit donc mienne, afin que ie purge mon erreur par vne conionction maritale d'elle et de moy.

SERRANT.

O bon Dieu, qu'est-ce que i'oy ? Helas ! que ie suis persequuté. I'esprouue bien veritable le prouerbe qui dit qu'vne fortune ne vient iamais seule. Voicy encor mal sus mal, que ma fille a fait vne telle faute.

VRBAIN.

Ce que ie vous dis est la verité mesme ; et si vous ne me croyez, allez a vostre logis, ou vous trouuerez que de ce

iourd'huy elle vous a fait grand pere, qui est la cause pour la quelle mon oncle n'en veut plus.

SERRANT.

Ie suis en vne merueilleuse angoisse, tous les mauls du monde s'estans assemblez pour me tourmenter. Ie m'en vois au logis pour cognoistre ce qui en est.

VRBAIN.

Mes affaires commencent maintenant a se bien porter; mais ie ne pourrois deuiner ou seroit bien allé mon poltron de varlet. Ie l'attendray en la maison pendant que le seigneur Serrant s'enquerra du fait de sa fille.

ACTE V. (1)

SCENE I.

FORTVNÉ, VRBAIN, FELIX, BONNE.

FORTVNÉ.

Par mon ame, i'ay rencontré ce iourd'huy vne tres bonne auenture. O saint et sacré iour, que tu me faits heureux! Vray Dieu! qu'el noūueau et soudain changement! Y a-il aucun en ce monde plus aise, plus riche et plus fortuné que moy, ny a qui le ciel soit plus fauorable ?

VRBAIN.

Il me semble que i'ay entendu la voix de quelqu'un.

FORTVNÉ.

Est-ce point la mon maistre que ie voy?

VRBAIN.

Seroit-ce point bien mon varlet ?

FORTVNÉ.

C'est luy mesme.

VRBAIN.

C'est luy sans autre.

(1) Plaute, act. v et supplément ajouté au xv[e] siècle à l'*Aulularia* par le savant bolonais Codrus Urcéus.

FORTVNÉ.

I'auanceray mon pas.

VRBAIN.

Ie l'attendray icy.

FORTVNÉ.

Ie luy diray le bon butin que i'ay fait et luy demandray congé. Mon maistre, hau ! mon maistre, i'ay trouuay.....

VRBAIN.

Qu'as-tu trouué ?

FORTVNÉ.

Bien autre chose que la feuue au gasteau.

VRBAIN.

Tu te mocques, non pas ?

FORTVNÉ.

Escoutez, mon maistre, ie vois vous le dire.

VRBAIN.

Depesche.

FORTVNÉ.

I'ay trouué ce iourd'huy vne bougette.

VRBAIN.

Ouy ?

FORTVNÉ.

Toute pleine d'or et d'argent.

VRBAIN.

Se peut-il bien faire ?

FORTVNÉ.

Qui appartient au bonhomme Serrant.

VRBAIN.

Ou l'as-tu mise ?

FORTVNÉ.

Ie l'ai bien serrée et cachée. On n'a garde de la trouuer. Ie suis riche a tout iamais. Ie ne veus plus estre en seruice. Ie vous demande congé.

VRBAIN.

Moy, que ie te laisse aller? Vrayement tu n'as garde de m'eschapper. Tu tiens mieulx que par le pied. Il faut que tu la rendes, autrement ie te liureray entre les mains de la iustice.

FORTVNÉ.

Comment ! Vous me croyez donc ? Vrayement, ie suis vn beau trouueur de thresors. Tubieu ! Si i'en auois trouué vn, il changeroit bientost de maistre, a ce que ie voy. Quoy ! vous deliberiez ia me l'oster ?

VRBAIN.

C'est bien rencontré. Tu as bien trouué ton niaiz. Ça, ça, va me le querir.

FORTVNÉ.

Que ie l'aille querir ?

VRBAIN.

Ouy que tu l'ailles querir, afin que ie la rende au bon homme Serrant, a qui elle apartient.

FORTVNÉ.

Et quoy ?

VRBAIN.

La bougette que tu me viens de confesser auoir desrobée et serrée.

FORTVNÉ.

Mon maistre, par ma conscience, ie me gossois, et ne voulois que sonder vostre volonté. I'en baille le plus souuent de telles.

VRBAIN.

Il ne faut point tant de mots, et entens-tu ? Haste toy, autrement ie te.....

FORTVNÉ.

Vous ne l'aurez point, deusse-ie estre pendu et estranglé.

VRBAIN.

Ie l'aurray en despit de toy, et si te feray donner le fouet par les quarrefours. Escoute, penses a toy maintenant, car ie ne te la demanderay plus qu'une foix pour toutes. Bailles la moy.

FORTVNÉ.

Et comment voulez vous que ie vous baille ce que ie n'ay pas ?

VRBAIN.

Vous voulez donc badiner ? Et par le corps Dieu, ie vois

vous monstrer qu'il ne fait pas bon se iouer a son maistre.

FORTVNÉ.

Pardonnez moy, Monsieur, ne me frappez dauantage. Voyez vous, ie vous la bailleray.

VRBAIN.

Ie veus l'auoir presentement.

FORTVNÉ.

He, que vous y allez viste. Ie vous prie me laisser vn peu reprendre mes esprits. Ha, ha, mon maistre, que voulez-vous que ie vous baille ?

VRBAIN.

Tu en veus donc compter, pendart ? Par Saint Iean, ie te vois bien faire parler autre langage. Ça, ça qu'on m'apporte promptement des chordes, et qu'on aille faire venir vn sergeant.

FORTVNÉ.

Monsieur, que ie vous die vn mot.

VRBAIN.

Ie n'oy goutte. Hau, hau, garsons !

FORTVNÉ.

Que leur voullez-vous commander ?

VRBAIN.

Qu'ils te lient, garotent et menent prisonnier.

FORTVNÉ.

Monsieur, permettez-moy deux mots tant seulement ; après vous fairez de moy ce qu'il vous plaira.

VRBAIN.

Parle donc, mais abrege.

FORTVNÉ.

Monsieur, vous pouvez disposer de moy a vostre volonté. Mais quant vous m'auriez fait mourir, ce ne seroit pas le meilleur pour vous. Car premierement vous perdrez vn bon seruiteur, et si pourtant n'obtiendrez ce que demandez. On gagne plus le cœur des hommes par doulceur que par cruaulté. Si m'eussiez tins bons propos et promis quelque bonne rescompense, vous la tinsiez deia entre vos mains.

VRBAIN.

Encores ne dis-tu pas mal. Va, ie t'en feray donner cinquante escuz.

FORTVNÉ.

C'est bien peu : il y a si longtemps que ie vous faits seruice.

VRBAIN.

Tu en auras soixante.

FORTVNÉ.

Ie le veus, pourueu que me le promettiez en presence de tesmoings. Vous me pardonnerez, Monsieur, si ie ne me fie a vous que de bonne sorte.

VRBAIN.

Va, ie le veus ; qu'il y en ayt cent, ce m'est tout vn.

FORTVNÉ.

Monsieur Felix et Madame Bonne, ie vous prie bien

humblement de venir icy, si en auez la commodité, vous n'y arresterez gueres.

FELIX.

Qui est là qui nous appelle ? Est-ce vous, Fortuné ?

BONNE.

Qui a-il de nouueau, Fortuné ?

FORTVNÉ.

Ie n'ay qu'vn mot a vous dire.

FELIX.

Dictes.

BONNE.

Dictes.

FORTVNÉ.

Vous me serez tesmoings que si i'apporte a mon maistre vne bougette pleine d'or et d'argent, que mon maistre m'en faira donner soixante escuz. Me le promettez-vous pas ?

VRBAIN.

Ie te le promects.

FORTVNÉ.

Auez-vous pas bien ouy ce qu'il vient de dire ?

FELIX.

Ie l'ay bien ouy.

BONNE.

Et moy aussy.

FORTVNÉ.

Iurez aussi vostre foy.

VRBAIN.

Ha vrayement il n'y a point d'ordre. Tu es par trop importun. Toutesfois puisque tu ne crois a ma parole, ie t'engage ma foy.

FORTVNÉ.

La foy est auiourd'huy pire que fausse monnoye, et est la meschanceté des hommes si grande qu'on ne pourroit faire assez seurement ses affaires. On a escript et signé la scedule de sa propre main : il y a douze tesmoings signez : tous les signes ont esté recognuz deuant les tabellions. Encores y en a-il qui s'y opposent et qui vont contre leur propre fait, et trouue t'on des aduocats qui playdent leur cause, et trop de iuges qui les fauorisent.

VRBAIN.

Et bien es-tu content a c'est heure ?

FORTVNÉ.

Non encor, ni ne le seray que premierement ne m'ayez fait vne obligation.

VRBAIN.

Ie le veus bien. Bailles moy du papier, vne plume et de l'encre.

FORTVNÉ.

Me voila maintenant plus asseuré, s'il y a toutefois asseurance aus choses de ce monde cy. Ie m'en vois donc vous la querir.

VRBAIN.

Va viste, et reuien encor plus viste.

SCENE DERNIÈRE. [1]

VRBAIN, FORTVNÉ, M. FELIX, Madame BONNE, SERRANT.

VRBAIN.

C'est vne chose bien dure a supporter qu'vn seruiteur qui pense par son bon seruice auoir obligé a soy son maistre. Qu'il s'en aille a tous les diables quand il m'aura apporté la bougette. Mon Dieu ! qu'il me tarde que ie ne l'ay, pour la rendre au bon homme Serrant, lequel ie mettray hors d'ennuy et de fascherie qui luy creue le cœur, et par vn tel benefice acquerray tellement sa bonne grace qu'il me donnera de meilleur cœur sa fille en mariage. Mais le voicy qui reuient. Il est bien chargé. Ie croy qu'il l'apporte.

FORTVNÉ.

Mon maistre, voila la bougette. Ie vous en charge et m'en descharge.

VRBAIN.

Iesus ! Qu'est-ce que ie voy ? Qu'est-ce que ie tiens ! Ho ! le riche thresor. Il y a plus de trois mil escuz ; mais appellons promptement le seigneur Serrant. Hau, Serrant, Serrant !

FELIX et BONNE.

Hau ! Serrant, Serrant !

(1) Supplément de Codrus Urcéus, à partir du vers : *Grave est homini etc.*

SERRANT.

Quy a-il ?

VRBAIN.

Venez viste.

FELIX.

Hastez vous.

BONNE.

Que tardez vous tant ?

SERRANT.

Qui me vient destourner de mes lamentations ?

VRBAIN.

Seigneur Serrant, resiouissez vous.

FELIX.

Bonnes nouuelles, bonnes nouuelles !

BONNE.

Dieu vous veult ayder.

SERRANT.

Quoy est-elle trouuée ?

VRBAIN.

Ouy, elle est trouuée.

SERRANT.

La bougette ?

VRBAIN.

Ouy, votre bougette.

SERRANT.

Vous vous gabez tous de moy. L'auez-vous a bon escient ?

VRBAIN, FELIX, BONNE.

Nous l'auons. Accourez vistement pour veoir si nous disons pas vray.

SERRANT.

O mon Dieu, oserois-ie bien croire ce que ie voy de mes propres yeulx, ce que ie tiens entre mes bras ? I'ay peur de mourir de ioie. Ma pauure bougette ! Oh, ma bougette, ma bougette ! Helas ! que ie prens de plaisir a vous veoir, a vous toucher ! Que ie vous embrasse ! Que ie vous baise de bonne affection ! Ie ne puis me saouller de vous regarder, de vous manier, de vous accoler. O m'amour ! O mon esperance ! O mon ame, qui me fait reuenir de mort en vie !

VRBAIN.

I'ay tousiours eu c'est opinion que la pauureté est vne grande misere, et aus enfans et aus hommes et aus vieillars, d'autant qu'elle contraint les enfans mourir de faim, les hommes de desrobber, et les vieillars de mendier. Mais la richesse a ceulz qui n'en scauent vser est vne plus grande misere. Helas ! Que le paouure Serrant a esté tormenté en son corps et en son esprit, a raison du thresor duquel il faisoit son Dieu, se laissant mourir de faim auprès !

SERRANT.

A qui est-ce que ie rendray maintenant graces ? ou a Dieu qui m'a regardé en pitié ? ou a vous, Messieurs, qui m'auez esté si bons amis ? Ie suis certes tenu et obligé a

remercier et recongnoistre tant les vns que les autres, et vous premierement, Vrbain, qui estes la cause principale d'vn tel bien. Tenez, tenez ceste bougette. Ie vous la donne et tout ce qui est dedans, et vous prie de la prendre d'aussi bon cœur que ie vous la presente. Ie veus qu'elle soit vostre, comme aussi ma fille, laquelle ie vous donne.

VRBAIN.

Ie vous rends graces et rendray tant que ie viuray, seigneur Serrant, mon tres aymé et honoré beau pére.

SERRANT.

Ie penseray que m'aurez assez dignement remercié, si vous prenez de bon cœur le present que ie vous faicts.

VRBAIN.

Ie le prens, et veus que vostre maison et la mienne ne soit qu'vne.

FORTVNÉ.

Mon maistre, il ne reste plus rien, sinon les soixante escuz.

VRBAIN.

C'est bien dit. Tien ; les voila. Entrons dedans pour nous mettre en table.

FORTVNÉ.

Messieurs, le sire Serrant, qui estoit extremement auare et mechanique, a changé de naturel, et en vn instant est deuenu liberal et honneste. Vous mesmes aussi, sy auez esté par le passé auaricieulx, a son exemple changez de complexion, et soyez pour l'aduenir liberauls et honnestes, vous gardans toutes fois d'estre prodigues. Et si la come-

die vous a pleu, monstrez-le par vn applaudissement de mains ou autre signe d'allegresse.

FIN DE LA COMEDIE NOMMÉE L'AVARICIEVLX.

De cahaignes

Non est mortale quod opto

1580

L'AVARICIEUX

ERRATA

	Au lieu de :	Lire :
P. ix, lignes 19 et 20.	*la vie et les mœurs.*	*la vie et les œuvres.*
P. xxvij, ligne 19	*Rectoris enim.*	*Rectori enim.*



